

Les figures du pouvoir
dans *La Fortune des Rougon* d'Emile Zola

Pierre-Marc de Biasi
(ITEM-CNRS)

NB : Toutes les références au texte de Zola seront données dans l'édition Folio : *La Fortune des Rougon*, édition établie et annotée par Henri Mitterand, avec une préface de Maurice Agulhon, coll. Folio, Gallimard, 1981, 461p.

I ZOLA ECRIVAIN

Les années de jeunesse à Aix-en-Provence

Né à Paris en 1840, fils de François Zola, ingénieur italien né à Venise en 1795, et d'Emilie Aubert (née en 1819 à Dourdan), Emile Zola passe toute son enfance (1843-1858) dans le Midi, à Aix-en-Provence où son père, nommé gérant de la "Société du Canal", est chargé par la municipalité de construire un barrage à proximité de l'agglomération et un canal alimentant la ville en eau potable toute l'année. La famille Zola, très en vue en raison des responsabilités du père, fait partie de la bonne société aixoise; ils mènent une vie de bourgeois aisés. Après quatre années de recherches et un difficile montage financier du projet (création d'une société en commandite, de 600 000 fr.-or, en 1845), les travaux de construction commencent le 4 février 1847. Mais, le 27 mars, l'ingénieur François Zola meurt brutalement. Il s'était personnellement endetté pour son projet, et très vite, la situation financière de Mme veuve Zola devient précaire. Seule avec un enfant de sept ans, sans ressource, Mme veuve Zola est désemparée; elle fait venir ses parents à Aix, les Aubert, petits artisans sans fortune, pour l'aider à élever son fils. Les difficultés financières ne vont qu'en s'aggravant au cours des années suivantes. Dès l'âge de sept ans, puis pendant toute son enfance, son adolescence, et jusqu'à l'âge adulte, Emile fait l'expérience des conséquences terribles du déclassement social et de la pauvreté. En décembre 1851, le petit Emile Zola de onze ans assiste aux répercussions locales du coup d'Etat de Louis Napoléon : Aix-en-Provence, ville bourgeoise, dirigée par un maire légitimiste, Rigaud, qui s'était immédiatement rallié à l'Empire, vit un moment de panique le 9 décembre à l'annonce du passage d'une bande d'insurgés dans les environs. La garde nationale se rassemble sur le cours Mirabeau : les enfants assistent médusés aux exercices militaires, manœuvres et démonstrations. Mais les insurgés restent à distance de la ville, et le maire se contente de faire arrêter un républicain nommé Astier qui avait osé protester contre le coup d'Etat. Dix-huit ans plus tard, l'écrivain se souviendra de cette situation : d'une atmosphère plutôt que de faits, puisqu'à vrai dire il ne s'est rien passé à Aix-en-Provence. Le nouveau régime politique, et les vagues de répression qui s'abattent sur le Midi de la France, serviront de cadre à des souvenirs d'enfance qui restent dominés, pour Zola, par la sensation d'injustice et de pauvreté. La situation qui est faite à sa mère l'oblige à

prendre très tôt conscience de ce que la logique sociale peut avoir d'écrasant : mécanique implacable du profit et toute-puissance de l'argent. La Société du Canal, mise en faillite en 1852 est rachetée par son principal actionnaire J. Migeon, et le canal, construit selon les études de F. Zola, est inauguré en décembre 1854, sans aucun dédommagement pour la famille de l'ingénieur. Pendant plus de dix ans, Mme Zola tente, sans succès, de faire reconnaître ses droits devant la justice, et le jeune Emile Zola connaît une adolescence assombrie par les injustices faites à la mémoire de son père et par de terribles problèmes de survie : sa mère et lui doivent déménager treize fois, habitant des appartements de plus en plus modestes, parfois hors de la ville. L'importance essentielle faite, dans *La Fortune des Rougon*, à l'indice social que sont le logement, la rue et le quartier que l'on habite dans une ville provinciale comme Plassans, n'est certainement pas étranger à cette expérience de déclassement que le jeune Zola vécut à Aix. Au Collège Bourbon (1852-1856), Emile Zola a pour amis Paul Cézanne et Jean-Baptiste Baille, avec qui il forme le trio des "inséparables". Cette amitié d'enfance avec Cézanne jouera un rôle important un peu plus tard, lorsque le jeune Zola connaîtra les milieux parisiens de la nouvelle peinture. Pour l'instant, Emile, malgré les difficultés de la vie quotidienne, vit en Provence comme dans un véritable paradis : longues promenades dans les campagnes avec ses amis, contact direct et sensuel avec les paysages, les parfums, les plantes, la vie sauvage du midi. *La Fortune des Rougon*, écrite quinze ans plus tard, contient des descriptions et des récits d'expériences en pleine nature qui ont visiblement leur origine dans ces années de vagabondage et de bonheurs enfantins. C'est le cas, notamment des descriptions de nature fortement focalisées dans le roman à travers le point de vue très particulier des personnages de Silvère et de Miette, qui ont, dans le récit, le même âge que celui d'Emile à cette époque. Ces passages empruntent beaucoup aux souvenirs sensoriels du jeune Zola, plus d'ailleurs en termes de façon de voir et de sentir qu'en termes de stricte référent autobiographique, même si, entre temps, le Zola de vingt-neuf ans qui écrit, s'est aussi doté, au contact de ses amis peintres, d'un point de vue et d'un langage plastiques qui lui permet de transposer esthétiquement la mémoire et l'intensité des sensations de sa jeunesse. En octobre 1856, Zola entre en classe de troisième (section scientifique, sans doute en souvenir de son père) mais commence à se passionner pour la littérature. Depuis 1854, il lisait Dumas père, Sue, Paul Féval; il découvre maintenant Hugo, Lamartine, Musset, et tout en poursuivant ses grandes randonnées en pleine nature, il fait quelques essais de rédactions poétiques (imités de Musset) et dramatiques (un dialogue entre

un colonel et un préfet à la fête de distribution des prix de son collègue). En 1857, Hariette Aubert, la grand-mère de Zola, meurt. Elle s'était occupé d'Emile pendant toute son enfance, de sept à dix-sept ans. Zola s'en souviendra en évoquant la belle relation d'amour entre Silvère et la tante Dide dans *La Fortune des Rougon*. Pour Zola, cette disparition est la fin d'une époque : la saison des enfances s'achève et avec elle le paradis des années méridionales.

Vie de bohème et années de formation à Paris (1858-1867)

La fin de cette année 1857 marque en effet un tournant dans la vie du jeune Zola. Pour suivre de plus près le procès qu'elle a intenté contre J. Migeon, Mme Zola se rend à Paris, et en février 1858 y fait venir son père et son fils pour s'y installer définitivement. Emile vit très mal la séparation d'avec ses camarades d'Aix. Il entre en seconde scientifique au Lycée Saint-Louis, mais, contrairement aux années précédentes, se désintéresse des mathématiques et ne se passionne plus que pour la littérature. Il s'adapte mal à la vie de la capitale, regrette chaque jour sa chère Provence, et ne rêve que d'y retourner dès les prochaines vacances. Il y passe l'été entier et supporte si mal le retour à Paris qu'il tombe gravement malade à la rentrée scolaire et ne peut reprendre ses cours qu'en janvier 1859. Les Zola déménagent une fois de plus, dans des conditions de difficultés financières qui s'aggravent de mois en mois.

La vie de bohème (1858-1862). Mal préparé aux épreuves, découragé, Emile échoue aux deux sessions du baccalauréat. Il visite le Salon, et découvre pour la première fois les milieux de la peinture contemporaine qui l'enthousiasme. Il compose des pièces poétiques (dont un poème à la gloire de son père, "Le Canal Zola" qui est publié en février dans *Le Provence*) et plusieurs contes. Il découvre Michelet et commence à lire la presse (*Le Siècle*) en s'intéressant à l'actualité politique qui est une nouveauté pour le jeune provincial. En 1860, devant la situation catastrophique des finances familiales, Zola décide d'abandonner ses études et de chercher du travail. Il est embauché quelques mois aux Dock de la Douane pour 15 F. par semaine, puis cherche sans succès un autre emploi qui lui permettrait de survivre tout en continuant à écrire. Il lit Hugo (*Le Dernier jour d'un condamné*), Sand, Shakespeare, Chénier et continue à faire des vers. Passionné de peinture et de modernité, il fréquente des artistes aixois, s'enthousiasme pour les découvertes technologiques de son "époque si belle si sainte", et, toujours curieux de politique, assiste aux premières Conférences de la rue de la Paix où se

retrouvent, autour d'Emile Deschanel, les principaux opposants au régime impérial. Au cours de l'hiver 1860-1861, Zola traverse une longue période de dépression assortie de graves crises nerveuses. L'horizon familial, déjà très sombre, devient noir : son grand-père meurt, et sa mère, totalement sans ressource, ne peut plus lui assurer de logement. Zola s'installe dans une minuscule et misérable chambre, puis, en plein Quartier Latin, rue Soufflot, dans un hôtel de dernière catégorie où il passe quelque temps avec Berthe, une "fille" ultra-légère. Vie de bohème et d'extrême pauvreté, dont l'écrivain se souviendra comme d'un temps heureux. Il a retrouvé Cézanne, avec qui il visite le Salon, les ateliers d'artistes et l'Académie suisse; il lit toujours Hugo (*La Légende des Siècles*), et découvre Montaigne qui lui fait une forte impression, tout en continuant à versifier sans trop d'inspiration. De père italien, il demande la naturalisation française : il l'obtiendra le 31 octobre 1862.

L'expérience de l'édition (1862-1865). A partir du 1er mars 1862, Zola abandonne la vie de bohème pour se lancer dans le monde professionnel de l'édition. Il entre comme employé à la librairie Hachette, où il restera quatre ans (1862-1865) : quatre années capitales pour sa formation. Embauché comme simple employé au bureau des expéditions (il y fait les paquets pour la livraison des imprimés), il passe au bureau de la publicité, et, remarqué par le patron, Louis Hachette, devient en quelques mois l'équivalent de ce que serait aujourd'hui un attaché de presse. Sa situation financière s'améliore, il change d'appartement et finit en 1863 par prendre un trois pièces rue des Feuillantines avec sa mère. Pour son travail personnel d'écriture, ces années enregistrent une forte transformation : Zola se détourne peu à peu de la poésie au profit de textes narratifs, notamment des contes. Son travail d'attaché de presse le met au contact des journalistes et des feuilles littéraires : en février 1863, il publie deux contes dans un périodique lillois, la *Revue du Mois*, et à partir de décembre, collabore au *Journal populaire de Lille* comme critique, chroniqueur et conteur. Sa position chez Hachette se développe : en juin 1864, il est nommé chef de la publicité avec 200F par mois. Il rencontre Sainte-Beuve, Duranty, Taine, Littré. Il fait des compte-rendus littéraires pour la *Revue de l'Instruction publique*, lit énormément, découvre Flaubert et Stendhal, participe aux conférences de la rue de la Paix, maintenant comme intervenant, avec des communications sur Le Sage, Shakespeare, Aristophane, La Bruyère, Molière. Ses sympathies littéraires vont aux réalistes. En décembre 1864, il publie les *Contes à Ninon* chez Albert Lacroix, l'éditeur de Hugo. Zola travaille comme un acharné : dix heures par jour chez Hachette pour diriger la publicité et les relations de presse, et le soir, le travail

personnel, journalisme littéraire et écriture de fiction. Il devient le chroniqueur régulier de plusieurs journaux (le *Petit Journal*, le *Salut Public de Lyon*) et signe des articles dans *La Vie parisienne*, *La Revue française*, *Le Figaro*, le *Grand Journal*, etc. Son travail de journaliste, qui lui rapporte 200F par mois environ, lui permet de doubler son salaire : ce n'est pas encore la richesse, mais Zola commence à vivre dans une certaine sécurité. En novembre 1865, il fait paraître *La Confession de Claude*, son premier roman, œuvre autobiographique inspirée par ses expériences amoureuses de l'hiver 1860-1861. Zola a pris l'habitude de réunir ses amis peintres le jeudi : on y retrouve Cézanne (lors de ses séjours à Paris), Pissaro, Baille, Pajot, Solari, Roux, et quelques autres peintres aixois. Depuis mars 1864, il est l'amant de Gabrielle-Alexandrine Meley, qu'il adore et dont il ne se séparera plus. Fin 1865, Zola prend une décision difficile; alors que son avenir professionnel se présentait plutôt bien chez Hachette, il décide d'abandonner l'édition pour se consacrer entièrement à l'écriture : journalisme et littérature.

Le journalisme artistique et littéraire (1866-1868) . Le 31 janvier 1866 Zola quitte donc Hachette pour vivre exclusivement de sa plume, ce qui ne déplaît d'ailleurs pas tant que cela au nouveau directeur d'Hachette, car, depuis novembre 1866, ce brillant chef de la publicité fait parler un peu trop de lui avec son roman *Les Confessions de Claude* dont les audaces ont alerté les tribunaux. Pour aggraver son cas, Zola entame une vive polémique avec Barbey d'Aurevilly. Le départ de Zola est donc négocié à l'amiable. Il devient collaborateur plus ou moins régulier de divers périodiques (*L'Événement*, la *Revue contemporaine*, *L'Illustration*) : il y publie des critiques littéraires, chroniques, contes et feuilletons. Continuant par ailleurs à entretenir des relations suivies avec ses amis peintres il retrouve les artistes au café Guerbois du quartier des Batignolles (Bazille, Manet, Fantin-Latour, Degas, Renoir, Stevens, Constantin Guy, Nadar, Cézanne, Sisley, Monet, Pissaro); enthousiasmé par les nouvelles tendances de la peinture, il fait scandale dans son compte-rendu du *Salon* pour *L'Événement* en prenant le parti des jeunes (Courbet, Manet) et en éreintant la peinture académique. Zola travaille comme un fou pour la presse : 125 articles pour la seule rubrique "Livres d'aujourd'hui et de demain" de *L'Événement* entre le 1er février et le 7 novembre; 38 articles pour le *Salut public de Lyon*. Réunissant ses articles en recueils il publie coup sur coup *Mes Haines* en juin (critique littéraire), *Mon Salon* en juillet (critique artistique) : il y ajoute un roman *Le Vœu d'une morte* et quatre nouvelles, *Esquisses parisiennes*. Malgré cet acharnement, l'année 1867 marque pour

Zola le retour d'une situation financière difficile : il n'a plus son salaire de chez Hachette, et les journaux pour lesquels il travaillait ont des difficultés : *L'Événement* a disparu en novembre 1866, le *Salut public* lui donne moins d'articles, et le *Figaro* devenu quotidien pour reprendre le créneau de *L'Événement* a diminué ses rubriques de chronique littéraire. A partir de février, Zola travaille à deux projets littéraires : *Thérèse Raquin* (sous le titre provisoire "Un mariage d'amour") qu'il écrit le matin et qui paraîtra en décembre, et d'autre part *Les Mystères de Marseille* qu'il compose l'après-midi et qui sera publié en feuilleton dans le *Messager de Provence*. L'année 1868 n'apporte pas à Zola de grandes améliorations pour sa situation matérielle qui continue à être précaire, mais c'est une année tournant, où se dessine le grand projet littéraire des décennies à venir. En avril, les Zola s'installent dans le quartier des Batignolles, rue Moncey (aujourd'hui rue Dautancourt), puis l'année suivante, dans le même quartier, 23 rue Truffaut dans un pavillon avec jardin. Il se lie aux Goncourt, correspond avec Taine et Sainte-Beuve, travaille à un roman, *Madeleine Férat*, dédié à Manet, qui paraît sous le titre *La Honte* dans *L'Événement illustré* en septembre-octobre, puis en volume chez Lacroix en décembre. C'est pendant cette année 1868 que Zola se plonge dans des ouvrages de littérature scientifique sur l'hérédité et sur la physiologie, et cette année-là également qu'il commence à esquisser l'idée de son *Histoire d'une famille* en dix volumes qui deviendra le cycle des Rougon-Macquart, et dont le premier volume — *La Fortune des Rougon* — sera écrit dès l'année suivante. Son projet est de se consacrer complètement à ce vaste ensemble romanesque et, pour y parvenir, de passer un contrat à long terme avec un éditeur qui lui garantirait un revenu le mettant à l'abri du besoin. En 1869 il envoie un plan général de son projet à Lacroix (l'éditeur de Hugo) qui accepte le principe d'un versement mensuel de 500 F contre un ou deux romans par an. En 1872, Zola change d'éditeur et passe, aux mêmes conditions, un contrat définitif avec Charpentier (l'éditeur de Flaubert) qui rachète à Lacroix les deux premiers titres de la série : la *Fortune des Rougon* et *La Curée* qui sont tout sauf des best-sellers. Mais le jeune éditeur qui a le nez fin vient de faire l'une des plus belles affaires de sa vie. Charpentier, sans le savoir, a signé un contrat qui lui rapportera une réputation épouvantable et d'énormes bénéfices en faisant de lui "l'éditeur du naturalisme".

Le cycle des Rougon-Macquart (1867-1897)

Fasciné par l'œuvre de Balzac, séduit par le travail des Goncourt, admirateur de Flaubert, passionné par les idées de Taine et de Claude Bernard, animé par une curiosité encyclopédique et une énergie créatrice peu courante, Zola s'engage résolument dans la voie d'un réalisme radical qui, appuyé sur une conception scientifique de l'écriture et sur une méthode de documentation sociologique, évolue très vite vers un "naturalisme" dont les principes semblent en partie acquis dès les premières œuvres romanesques, *Thérèse Raquin* (1867), *Madeleine Férat* (1868), dix ans avant qu'il n'en définisse précisément la doctrine. Dès 1868, le jeune écrivain imagine le plan d'ensemble du vaste cycle des *Rougon-Macquart* et, à partir de 1871 (date de publication du roman-origine de la saga, *La Fortune des Rougon*), Zola écrit et publie, à la cadence moyenne d'une œuvre chaque année, les vingt romans de cette "histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire". A l'exception de quelques écrivains qui, comme Flaubert et Gautier, reconnaissent tout de suite l'ampleur et la nouveauté de ces textes, le public ne fait d'abord qu'un succès très modeste aux premiers titres des *Rougon-Macquart*. Mais à partir du septième volume — *L'Assommoir* (1877) — Zola, grâce au scandale que provoque la violence de la fiction et de l'écriture, devient en quelques mois l'un des écrivains les plus connus de sa génération. Le chiffre des tirages est énorme pour l'époque (38 éditions pour la seule année 1877, 127 000 exemplaires vendus en 1893). La critique académique se déchaîne, Zola réplique violemment dans la presse. L'éclat du succès, savamment amplifié par le génie médiatique de l'auteur, attire autour de Zola un groupe de jeunes écrivains (Paul Alexis, Henri Céard, Léon Hennique, J.-K. Huysmans et Guy de Maupassant) qu'il réunit dans sa maison de campagne de Médan, près de Paris. Regroupés sous la bannière d'école naturaliste, ils publient ensemble un ouvrage collectif de fictions, *les Soirées de Médan* (1880) où éclate pour la première fois le talent du jeune Maupassant, chaleureusement salué par Flaubert. Zola expose les principes de la nouvelle école naturaliste dans *Le Roman expérimental* (1880), *Le Naturalisme au théâtre* (1881) et *Les Romanciers naturalistes* (1881). A partir de cette époque, chacun des nouveaux romans du "maître" est attendu comme un événement littéraire et mondain. Galvanisé par le succès et la notoriété, Zola poursuit le cycle des Rougon-Macquart avec une intensité redoublée, perfectionnant son travail d'enquête, de conception et de rédaction. Il cherche à croiser aussi intimement que possible la fiction visionnaire et la réalité sociale. Après une enquête sur place à Anzin dans les mines de charbon (fév.-mars 1883), en pleine période de grève, il rédige son "roman ouvrier", *Germinal* qui constitue une

sorte de clef-de-voûte de tout l'édifice narratif, un chef-d'œuvre dont la réussite littéraire est totalement en prise avec l'actualité sociale : "*Germinal* paraît en 1885, cinq ans après le retour des Communards exilés, trois ans après la formation du parti ouvrier de Jules Guesdes, un an après la législation des syndicats. C'est le sommet des *Rougon-Macquart*, une œuvre où convergent le génie narratif et la puissance prophétique, et à laquelle aucun roman contemporain ne peut se mesurer. Zola rejoint Balzac, Stendhal, Flaubert. Il faudra, désormais, attendre Proust." (H. Mitterand). L'énorme succès de *Germinal* fait quelques jaloux. Les feux de la rampe braqués sur chaque nouvelle œuvre de Zola créent des malentendus : on scrute toutes les nouvelles raisons d'être choqué par cette écriture sans compromis, on essaie de trouver des clés, et, au moment où paraît *L'Œuvre* (1886), roman sur les peintres, Paul Cézanne, l'ami de toujours, croit se reconnaître dans le personnage de Claude Lantier et rompt toute relation avec le romancier. De son côté, le cercle de l'école naturaliste résiste mal aux succès du "maître" qui irritent terriblement la susceptibilité de l'ancêtre E. de Goncourt, persuadé d'être de vrai chef de file de cette nouvelle esthétique. Sans se laisser troubler par la défection de plusieurs disciples qui se séparent de lui en critiquant les outrances de l'écriture naturaliste (*Manifeste des cinq*, 1888), Zola, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur, poursuit imperturbablement son œuvre et termine le cycle des *Rougon-Macquart* en 1893 avec *Le Docteur Pascal*. L'achèvement de l'immense saga est couronné par une nouvelle distinction : Zola devient officier de la Légion d'honneur. Ecrivain à très gros tirages (en 1893, l'ensemble des tirages a largement dépassé le chiffre de 2 000 000 d'exemplaires), figure quasi officielle de la Troisième République, de notoriété internationale, Zola, néanmoins, est loin de faire l'unanimité. Son œuvre dérange. Il est trop imprévisible, il fait peur aux milieux bien-pensants : cet écrivain est capable d'inventer n'importe quoi pour créer un nouveau scandale. Courageuse mais pas téméraire, l'Académie française lui préfère José Maria de Hérédia. Depuis 1889, le romancier, toujours débordant d'énergie, s'est jeté dans une nouvelle passion, la photographie où, très vite, il excelle. La série des *Rougon* à peine achevée, Zola écrit et publie coup sur coup l'ensemble *Trois villes* : *Lourdes* (1894), *Rome* (1896) et *Paris* (1897).

Affaire Dreyfus : l'intellectuel au combat (1897-1902)

Depuis toujours, Zola est un homme de gauche. Son enfance lui avait donné de bonnes occasions de mesurer le poids écrasant des injustices sociales, le premier roman des Rougon-Macquart —*La Fortune des Rougon*— avait donné le ton en laissant peu d'ambiguïté sur ses convictions républicaines et démocrates et, au cours des années, ses multiples recherches et enquêtes sur le monde du travail ont transformé ce sentiment en conscience lucide. D'ailleurs, avant même de se lancer complètement dans la vaste aventure des Rougon-Macquart, Zola en 1869-1870, avait mis sa plume au service d'un journalisme politique militant, et son travail d'écrivain ne lui avait jamais fait oublié, quand l'événement l'exigeait, ses devoirs d'intellectuel ; on peut même dire qu'avec cette vigilance morale à l'égard de l'actualité sociale et politique, avec sa constante disponibilité au combat contre l'injustice et le mensonge, Zola fait partie des écrivains qui ont inventé le statut moderne de "l'intellectuel" tel qu'on le verra s'affirmer au XXe siècle. La figure de l'intellectuel, de l'écrivain combattant pour les grandes causes, remonte loin (du côté de Voltaire) et fut sûrement une des idées fortes du XIXe siècle ; mais la forme moderne de cette figure, il semble bien que ce soit Zola qui l'ait inventée, en situation, et d'ailleurs à ses dépens, en se confrontant à cette terrible Affaire Dreyfus dont on célèbre aujourd'hui le centenaire.

Proche de la gauche radicale et des milieux socialistes, Zola, en 1895-1896, reprend sa plume de journaliste, notamment pour dénoncer, de manière prémonitoire, dans *Le Figaro*, les menaces de l'antisémitisme. Mais cet engagement dans la lutte politique et sociale va bientôt prendre, pour Zola, une tournure beaucoup plus dramatique avec "l'affaire Dreyfus". En 1894, le capitaine Alfred Dreyfus, avait été condamné à la déportation perpétuelle, sans preuve de sa culpabilité, pour avoir, prétendument livré des informations à l'Allemagne. En 1896, le colonel Picquart découvre le vrai coupable, le commandant Esterhazy. Mais les tribunaux militaires, dominés par les milieux d'extrême droite nationalistes et antisémites, n'entendent pas réviser la condamnation de Dreyfus et tentent d'étouffer l'affaire, sans parvenir à éviter quelques "fuites" qui alertent des personnalités de gauche. En 1897, convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus, Zola se jette dans la mêlée politique et décide de porter la question devant l'opinion nationale : le 13 janvier 1898, il publie dans *l'Aurore*, journal de Clémenceau une vibrante "Lettre au président de la République", intitulée *J'accuse*. L'Affaire enflamme immédiatement le pays, déchaînant une extrême hostilité entre la droite militariste et la gauche socialiste ou radicale, entre l'intégrisme catholique et les défenseurs de la libre pensée, entre

les courants nationalistes antisémites et les partisans du droit. En février 1898, Zola, injurié et menacé de mort par les ligues d'extrême droite passe en jugement pour diffamation contre les officiers qu'il avait dénoncés : il est radié de la Légion d'honneur et condamné par les tribunaux d'Assise de Paris à un an de prison. Le jugement est cassé, puis confirmé en juillet par la cour de Versailles. Mais cette fois par défaut, car, sur les conseils de ses amis, Zola, craignant pour sa vie, s'est exilé en Angleterre. Le 31 août 1898, le commandant Henry dont l'accusation avait été fatale à Dreyfus est convaincu de faux et se suicide. Le 3 juin, le dossier Dreyfus est réexaminé par la Cour de Cassation qui ordonne une révision du procès de 1894. La cause des défenseurs de Dreyfus va finalement l'emporter sur le parti du mensonge. Zola, toujours sous le coup de la condamnation de juillet 1898, rentre en France en juin 1899 ; le gouvernement renonce à le poursuivre. En septembre 1899, Dreyfus est ramené en France, de nouveau jugé, de nouveau condamné par les tribunaux militaires qui n'acceptent pas de reconnaître l'erreur judiciaire, mais immédiatement gracié par le pouvoir politique. Dreyfus ne sera réhabilité et réintégré dans l'armée qu'en 1906, mais l'Affaire, et le triomphe de la vérité auquel Zola s'est consacré, auront mis à jour les grandes fractures de l'opinion française et durement entamé le crédit dont jouissaient jusque-là les congrégations religieuses et les ligues nationalistes. Malgré toutes les tentatives d'apaisement de l'opinion, en 1902, les élections verront la victoire de la gauche radicale.

Pendant son exil en Angleterre, Zola avait écrit *Fécondité*, premier des *Quatre Evangiles*, ensemble romanesque plein des rêveries scientistes et socialisantes, où il tente de dessiner, à travers l'histoire de la famille issue de Pierre Froment, ce que pourrait être l'innovation sociale et éthique du XXe siècle. *Fécondité* est publié en 1899, *Travail* paraît en 1901, *Vérité*, fiction inspirée par l'Affaire Dreyfus ne paraîtra qu'après la mort du romancier, et le dernier récit, *Justice* est demeuré à l'état de chantier préparatoire. En effet, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1902, en revenant à Paris après des vacances à Médan, Alexandrine et Emile Zola sont asphyxiés à leur domicile par un dysfonctionnement de leur chauffage. Seule Alexandrine put être sauvée. La cheminée tirait mal, mais, sans que l'on pût jamais rien prouver de certain, une rumeur persistante laissa vite entendre que l'accident pouvait être d'origine criminelle. Depuis 1898, Zola avait reçu de nombreuses menaces de mort. Cette dernière affaire ne fut jamais éclaircie. Le 5 octobre 1905, Paris fit à Zola des funérailles populaires qui ne peuvent se comparer qu'à celles de Victor Hugo. Son corps fut transféré au Panthéon le 4 juin 1908.

La doctrine naturaliste et la théorie de l'hérédité

En 1865, Zola emprunte le terme de "naturalisme" au critique d'art Castagnary qui l'avait substitué depuis 1863 à celui de "réalisme" dont les connotations étaient alors très péjoratives. Pour Zola, en 1866, Taine est un "philosophe naturaliste" au sens où il "déclare que le monde intellectuel est soumis à des lois comme le monde matériel, et qu'il s'agit avant tout de trouver ces lois, si l'on veut avancer sûrement dans la connaissance de l'esprit humain". En 1881, dans *Une campagne*, "Le naturalisme", il propose cette définition toujours visiblement inspirée par Taine, mais qui a l'avantage de la densité : "Les naturalistes reprennent l'étude de la nature aux sources mêmes, remplacent l'homme métaphysique par l'homme physiologique, et ne le séparent plus du milieu qui le détermine." Formule qu'il développe en précisant comment le psychologique se trouve subordonné au physiologique : "Notre héros n'est plus le pur esprit, l'homme abstrait du XVIII^e siècle, il est le sujet physiologique de notre science actuelle, un être qui est composé d'organes et qui trempe dans un milieu dont il est pénétré à chaque heure (...) Tous les sens vont agir sur l'âme. Dans chacun de ses mouvements l'âme sera précipitée ou ralentie par la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût, le toucher. La conception d'une âme isolée, fonctionnant toute seule dans le vide, devient fautive. C'est de la mécanique psychologique, ce n'est plus de la vie." Mais la doctrine naturaliste n'est pas une pure émanation de la pensée de Taine. Elle doit aussi beaucoup à l'observation analytique mise en œuvre par un romancier comme Balzac, et à la méthode expérimentale dont les principes ont été formulés par Claude Bernard : "Le naturalisme est purement une formule, la méthode analytique et expérimentale. Vous êtes naturaliste si vous employez cette méthode, quelle que soit d'ailleurs votre rhétorique. Stendhal est un naturaliste, comme Balzac". Le naturalisme n'entend donc pas se constituer en mouvement littéraire normatif énonçant de nouvelles règles esthétiques, mais plutôt comme un regroupement d'écrivains créant librement à partir de cette méthode fondée sur l'observation analytique et l'expérience : "le naturalisme n'est pas une école au sens étroit du mot (...) parce qu'il laisse le champ libre à toutes les individualités." Les romans des frères Goncourt, notamment *Germinie Lacerteux* dont Zola fit un compte-rendu élogieux en février 1865, ont joué un rôle important dans la réflexion initiale du romancier. Mais Zola complique considérablement le modèle proposé par les Goncourt : à la stricte observation clinique du réel, il ajoute par exemple, sous

l'influence de la peinture contemporaine qu'il admire, une préoccupation formelle sur le statut même de la représentation : les modalités du regard porté sur l'objet comptent autant que l'objet lui-même; la physiologie n'est pas seulement une dimension objective, elle affecte aussi le point de vue narratif, d'où, à la manière de Flaubert, une réelle relativité des points de vue dans l'énonciation narrative : *la Fortune des Rougon* multiplie les regards sur le même événement qui se métamorphose, parfois jusqu'à devenir méconnaissable, selon les regards qui sont portés sur lui. Ces points de vue variables se succèdent souvent à différents endroits de l'œuvre, créant des innovations de structure narrative qui ne sont pas sans rappeler les audaces de la poétique flaubertienne. A Flaubert, Zola emprunte aussi, pour une certaine part, une réelle préoccupation du style, moins radicale que celle du vieux maître, mais beaucoup plus approfondie qu'on ne l'a dit; il lui doit également, mais sans toujours respecter absolument ce principe d'écriture, une certaine impersonnalité de l'œuvre, le romancier disparaissant souvent derrière l'histoire qu'il raconte, ou derrière une stratégie complexe des points de vue qui permet par exemple de ne pas entendre ce que des personnages se disent à mi-voix, ou de ne pas voir ce qui, à cet instant précis de l'histoire, reste inaperçu au personnage par les yeux duquel passe la focalisation du récit. Enfin, lorsque le romancier exprime malgré tout son propre point de vue, ce n'est pas pour autant que le message romanesque se simplifie ou coïncide mieux avec la rigueur d'une doctrine transparente; quelle que soit d'ailleurs ses intentions scientifiques, il n'est pas difficile de ressentir à la lecture l'extraordinaire charge d'inconscient qui est à l'œuvre dans le regard de Zola : un inconscient parfois maîtrisé sous la forme d'un symbole, mais plus souvent encore, une décharge symbolique à l'état brut, où affleure par instants quelque chose d'assez proche du délire. Bref, tel que le met en œuvre Zola, le naturalisme est tout sauf une doctrine simple.

Mais, avec (et malgré) toutes ces réserves qui nous obligent à considérer le naturalisme comme un système complexe, il faut admettre que ce système présente tout de même les caractéristiques d'une doctrine. A la différence d'un écrivain comme Flaubert, Zola accepte de faire dépendre les significations de son œuvre d'un système de pensée non littéraire. Il croit notamment à la science et à la vérité : "la beauté de l'œuvre (...) est dans la vérité indiscutable du document humain, dans la réalité absolue des peintures où tous les détails occupent leur place, et rien que cette place". Or, cette beauté véridique et documentaire suppose évidemment une théorie : Zola n'est pas assez naïf pour ne pas savoir que le fait le plus concret, cette réalité qu'il vise, est toujours une construction de l'esprit. Le

naturalisme aura donc parti lié à un système théorique d'interprétation de l'humain. Au moment de dessiner l'esquisse globale du cycle des Rougon-Macquart, et avant d'entamer la rédaction du volume des Origines, *La Fortune des Rougon*, Zola se documente très sérieusement dans les ouvrages de littérature scientifique. Il lit, résume, analyse et met en fiches plusieurs ouvrages, la *Physiologie des passions* de Letourneau et surtout le *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle* de Lucas dans lequel il trouve l'armature scientifique générale qui servira de clé de voûte à l'ensemble de son édifice romanesque : une rationalisation de la généalogie comme vecteur, comme force orientée entre les deux pôles contradictoires de l'innéité et de l'hérédité. La validité théorique du système de Lucas n'est pas le problème majeur de Zola : cette façon de voir le réel lui convient parce qu'il la juge juste globalement, et surtout singulièrement riche en potentialités narratives. Ce qu'il entrevoit, c'est que Lucas va lui permettre de faire exploser en une riche et pleine totalité de vies ce qui, dans *Thérèse Raquin* demeurait à l'état relativement abstrait d'un simple mécanisme clos sur sa cohérence.

Comme le Docteur Pascal Rougon (figure du romancier à bien des égards), Zola se passionne pour la question de l'hérédité, domaine de recherche scientifique relativement neuf à son époque, et où Zola voit justement l'avantage d'une problématique ouverte dont les développements possibles ne sont pas encore emprisonnés dans un système d'interprétation fermé : "obscur, vaste et insondable, comme toutes les sciences balbutiantes encore, où l'imagination est maîtresse." Tout en se renseignant donc sur les théories contemporaines, Zola s'empare de la biologie de l'hérédité comme d'une matière romanesque malléable et disponible à tous les jeux de la fantaisie créatrice, aux fantasmes comme aux développements systématiques, à la rêverie comme à la régularité de la loi déterministe. Zola y voit la possibilité de surmonter l'idéalisme du roman purement psychologique et d'y substituer une logique à la fois claire dans l'ordre apparent des destinées et obscure en ses mécanismes singuliers : bref, un schéma riche en possibles qui laisse intacte la liberté d'invention du romancier. L'arbre généalogique des Rougon-Macquart, que le docteur Pascal dresse dans le dernier roman de la saga, sur lequel se bâtit depuis le départ tout le dispositif romanesque, et dont Zola a dû mettre en place les éléments fondamentaux dès le premier roman, *la Fortune des Rougon*, est une structure à la fois contrainte et aléatoire combinant les ressources du hasard et de la nécessité. L'inconnu y tient une place au moins aussi importante que le connu : loin d'être clos sur lui-même comme on l'a prétendu, c'est un système ouvert sur l'inconnaissable des origines et des métamorphoses futures, et entièrement traversé par de

multiples libertés intérieures. A l'origine de la famille, le premier roman pose la "souche" de l'arbre généalogique —la tante Dide, Adélaïde Fouque— qui est conçue provisoirement comme l'origine de la "tare" dont toute la saga racontera les multiples et variables transmissions de génération en génération. Mais on ne sait presque rien de ce qui précède Tante Dide : cette tare (la maladie nerveuse de l'aïeule, son père est mort fou, elle sera internée) est-elle elle-même l'effet d'une hérédité lointaine ou un cas de déviance provisoire dans le système des lignées? Doit-elle se poursuivre jusqu'à la septième génération, ou plus loin, ou va-t-elle s'éteindre dans un proche avenir? En 1893, le dernier roman du cycle, *Le Docteur Pascal* se termine sur cette interrogation ouverte à travers l'image d'un enfant qui sera peut-être porteur de la réponse dans sa propre destinée : "l'enfant inconnu, à naître en 1874. Quel sera-t-il?" .Le médecin se borne à noter la question sur l'arbre généalogique qu'il vient de dessiner : un arbre de mystère qui en enfonçant ses racines dans l'inconnaissable, lance aussi ses futurs rameaux vers l'inconnu. Nul doute que dans l'esprit de Zola, la formule de l'hérédité ait beaucoup à voir avec l'Histoire en général, avec une conception de l'histoire de grande amplitude qui, au-delà des événements singuliers développe la logique de mutations lentes et de résurgences cycliques.

Les Rougon-Macquart et le roman des origines

A travers cinq générations successives, Zola a donc cherché à mettre en scène "le travail secret qui donne aux enfants d'un même père des passions et des caractères différents à la suite des croisements et des façons particulières de vivre". Ce n'est que dans le dernier volume, *Le Docteur Pascal* (chapitre 5) que le romancier présente au lecteur l'Arbre généalogique de la famille où se trouve inscrit en clair le principe de ce travail secret : la logique d'une lignée dont l'origine est posée dans le premier volume (*La Fortune des Rougon*) avec la "Tante Dide" dont la névrose a pesé sur les destinées individuelles de toute sa descendance, en déterminant, de près ou de loin, "selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms de vertus et de vices." Dans ses aspects les plus explicités par l'auteur, cette armature "scientifique", à laquelle le romancier attribuait, comme on l'a vu, une certaine validité de discours vrai sur l'humain et le social, est ce qui a sans doute le plus vieilli dans l'œuvre de Zola. Comme le lui annonçait Flaubert dès la

publication du premier roman, il y a de grands risques pour l'avenir, à fonder explicitement son écriture sur une conception arrêtée du sens, sur une théorie qui risque, comme tout système d'interprétation, de subir la forclusion du temps : à vouloir trop vite "conclure", on fabrique des "romans à thèses" que l'histoire des idées et l'histoire des sciences ont toutes les chances de disqualifier dans les délais les plus brefs. Et Flaubert ne se trompait guère à ce sujet : la théorie de l'hérédité sur laquelle Zola s'appuie est vite apparue comme une simplification grossièrement idéologique (et, en tant que telle, plutôt dangereuse) des lois qui régissent, en réalité de manière beaucoup plus complexe et beaucoup plus aléatoire, la transmission du capital génétique dans l'évolution humaine. Mais cette faiblesse théorique n'affecte que partiellement l'œuvre du romancier : ce qu'il tenait pour une logique de vérité s'est insensiblement transformé pour les lecteurs en une logique de pure fiction, la détermination biologique immanente devenant, comme l'idée de prédestination, de damnation divine ou de *fatum* tragique, l'image d'une sorte de fatalité psychosociale s'imposant à toute une lignée humaine. Zola ne donnait d'ailleurs pas une valeur décisive au soubassement scientifique de son œuvre. Beaucoup d'autres composantes, notamment personnelles et autobiographiques, viennent perturber ce modèle de l'intérieur; la logique de l'histoire sociale semble l'emporter bien souvent sur la logique individuelle du conditionnement héréditaire, et, globalement, à considérer la série complète des *Rougon-Macquart*, la part de l'ombre, du mystère et du non-dit reste à coup sûr plus grande que celle de l'explication scientifique; enfin, si l'on en juge par le succès toujours impressionnant des romans de Zola dans le public, contrairement à ce que pensait Flaubert, la valeur romanesque des œuvres ne semble guère avoir été profondément affectée par la faillite théorique du modèle biologique sur lequel il s'était appuyé.

En réalité, l'hypothèse scientifique de l'hérédité a été choisie par Zola pour ses richesses organiques et pour toutes les libertés qu'elle autorisait dans les domaines narratifs, symboliques et imaginaires. Le schéma de l'arbre généalogique et le principe de l'hérédité lui ont permis de régler le difficile problème des relations entre le même et l'autre, l'unité et la diversité, le hasard et la nécessité, à l'intérieur d'une vaste économie narrative qui, en vingt volumes, embrasse l'ensemble d'une société et un demi siècle d'histoire. Ainsi conçue, l'hypothèse scientifique était surtout une façon de se débarrasser de l'idéalisme romanesque tout en se démarquant des règles de composition balzaciques de la *Comédie humaine* pour faire vivre, avec un relief aussi saisissant que possible, une riche variété

de types humains dans tous les domaines sociaux, historiques et politiques de la France du second Empire.

L'idée généalogique présente ainsi l'avantage d'assurer un lien de cohésion minimal dans la dispersion narrative que rend inévitable un tel projet d'exploration. Issus du peuple, les personnages de Zola "s'irradient dans toute la société contemporaine", et deviennent l'occasion d'une série d'enquêtes approfondies sur toutes les facettes du monde créé par le Second Empire : une petite ville de Provence aux prises avec le coup d'Etat (*la Fortune des Rougon*, 1871, 1er volume du cycle), les milieux de la finance (*La Curée*, 1872, 2ème volume; *L'Argent*, 1891, 18ème volume), l'univers des Halles (*Le Ventre de Paris*, 1873, 3ème volume), le monde ecclésiastique (*La Conquête de Plassans*, 1874; *la Faute de l'abbé Mouret*, 1875, 4ème et 5ème volumes), l'univers des politiciens (*Son Excellence Eugène Rougon*, 1876, 6ème volume), le monde ouvrier à Paris (*L'Assommoir*, 1877, 7ème volume), l'univers tragique de la passion et le monde de l'adolescence (*Une page d'amour*, 1878, 8ème volume), le monde des viveurs et de la prostitution (*Nana*, 1880, 9ème volume), les milieux bourgeois (*Pot-Bouille*, 1882, 10ème volume), les réalités nouvelles du commerce et le monde des grands magasins (*Au Bonheur des dames*, 1883, 11ème volume), la logique de l'échec, le scepticisme et l'angoisse de la mort (*La Joie de vivre*, 1884, 12ème volume), l'univers de la mine (*Germinal*, 1885, 13ème volume), le monde des artistes (*L'Œuvre*, 1886, 14ème volume), la paysannerie (*La Terre*, 1887, 15ème volume), le milieu du textile et des brodeuses (*Le Rêve*, 1888, 16ème volume), les chemins de fer (*La Bête humaine*, 1890, 17ème volume), les horreurs de la guerre moderne et l'humiliation de la Défaite de 1870 (*La Débâcle*, 1892, 19ème volume), le monde de la recherche et de la science, à travers le destin d'un médecin hanté par la logique de l'hérédité, clef de toute la saga (*Le Docteur Pascal*, 1893, 20ème et dernier volume du cycle des *Rougon-Macquart*). L'ensemble, qui forme une fresque historique sans précédent, remplit le contrat que Zola s'était fixé : écrire "l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire". C'est à la totalité de cet édifice romanesque que *la Fortune des Rougon* sert de socle.

II. LA FORTUNE DES ROUGON ET LE CONTEXTE HISTORIQUE

La publication du roman :

un roman historique malmené par l'histoire

La Fortune des Rougon, premier roman de la série des *Rougon-Macquart*, *histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, paraît en librairie à Paris le 14 octobre 1871, au milieu des ruines de la Commune. Deux ans plus tôt, au cours de l'année 1869, au moment où Emile Zola écrit ce texte en commençant à entrevoir le principe de cette gigantesque fresque, l'Empire qui gère les destinées de la France depuis près d'une vingtaine d'années, est en train de vivre ses derniers mois, sans le savoir et à l'insu de l'immense majorité des Français. Certes, le pouvoir de Napoléon III n'est plus, en 1869, ce qu'il avait été dans les dix années qui avaient suivi le coup d'Etat de 1851 : depuis l'évolution libérale du régime (1860-1869), depuis la montée en puissance de l'opposition parlementaire (1866-1869), et surtout depuis les élections de 1869, un nombre croissant d'élus et d'intellectuels réclament ouvertement la fin du régime sans risquer d'être vraiment inquiétés. Zola en fait partie. Mais en cette fin de l'année 1869, au moment où Zola achève la rédaction de *la Fortune des Rougon*, au moment où paraît en librairie *L'Education sentimentale* de Flaubert qui met aussi en scène la course au coup d'Etat et la naissance sanglante du régime, personne n'aurait été capable de prédire l'extraordinaire accélération historique qui, sous l'effet de la guerre contre la Prusse, va bientôt emporter l'Empire et précipiter la France dans la guerre civile : moins d'un an plus tard, le 4 septembre 1870, à l'annonce de la catastrophe militaire de Sedan, les Républicains imposent au Corps législatif en désarroi la déchéance de la dynastie impériale. Quelques mois après, par un sursaut de refus contre l'invasion allemande, Paris en insurrection, décrète une Commune révolutionnaire qui se termine par un bain sang.

Par la force des choses, la publication de *la Fortune des Rougon* s'est trouvée prise au centre de ce formidable typhon historique. Le roman une fois achevé, en 1869, Zola se démène comme un diable pour en assurer la publication aussi rapide que possible en feuilleton dans la presse. Grâce à ses relations professionnelles, mais non sans difficultés, il parvient à faire accepter le principe d'une

parution commençant le 28 juin 1870 dans le plus grand quotidien de la capitale — *Le Siècle* — qui tire alors à trente-six mille exemplaires. Trois semaines plus tard, le 17 juillet, la guerre éclate. *Le Siècle* poursuit la publication du roman pendant encore un mois, mais, le 7 août, l'état de siège est proclamé à Paris, et trois jours plus tard, le 10 août, le quotidien doit interrompre la publication du roman. Après sept mois d'interruption, une fois terminée la période des hostilités, le journal achève la publication du feuilleton (avec une version du texte un peu écourtée) qui entre le 18 et le 21 mars 1871. Mais le 18 mars est le jour même où éclate l'insurrection de la Commune et la publication en volume est, à son tour, reportée : l'édition originale (1 vol. in-18 à Paris, Librairie Internationale Lacroix, Verbœckhoven et Cie) ne paraît que le 14 octobre 1871 avec une préface dictée par les circonstances, mais dans un contexte évidemment très défavorable au roman. Par sa critique du coup d'Etat de 1851, le récit avait quelque chose de violemment médiatique en 1869 sous l'Empire en revanche, depuis l'écroulement du régime impérial, le 4 septembre 1870, cette valeur protestataire s'était renversée en un thème attendu, dépassé et presque anachronique. Bien pire, après la chute de l'Empire et les horreurs de la guerre de 1870, la France venait de connaître, avec la Commune, l'une des guerres civiles les plus meurtrières de son histoire. A côté des massacres qui venaient d'avoir lieu en mai 1871 à Paris (35 000 morts, la "semaine sanglante", la ville en flammes) et comparée à l'actualité même de la répression en cette fin d'année 1871 (300 000 dénonciations, 13 450 condamnations d'insurgés par les tribunaux militaires, 270 condamnations à mort, plus de 10 000 déportations), l'évocation antédiluvienne du coup d'Etat de 1851 et la dénonciation des exécutions sommaires d'insurgés dans quelques minuscules communes du Var, vingt ans plus tôt, ne pouvaient paraître qu'insignifiantes et devaient fatalement passer inaperçues aux yeux d'une opinion publique en état de choc. Le roman n'eut aucun succès, et une partie de cette édition d'octobre 1874, restée invendue, dut être remise en vente en 1872 avec la mention "2e édition" qui ne correspondait qu'à une simple précaution publicitaire. Si le roman fut réédité, l'année suivante, chez Charpentier le 27 décembre 1872 (1 vol. in-18, 1873, 389 p.), avec la mention "3e édition" (et cette fois, il s'agissait bien d'une "nouvelle édition", la seconde en fait, avec plus de 170 variantes), ce n'était pas franchement pour répondre à une demande massive des libraires, mais parce que Zola venait de changer d'éditeur et qu'il entendait faire paraître l'ensemble du cycle des *Rougon-Macquart* chez Charpentier, en repartant du premier volume.

L'histoire mise en fiction : la chronologie interne du roman

Du point de vue de l'action dramatique centrale, *La Fortune des Rougon* est un roman historique qui se déroule dans une durée très réduite : une semaine, entre le dimanche 7 décembre 1851, vers 7 heures du soir et le dimanche 14 à la tombée de la nuit, contraction temporelle soulignée par l'identité du cadre narratif et symbolique, l'aire Saint-Mittre, qui sert de décor à l'incipit et à l'excipit du roman. Mais, ce roman historique est en même temps la première pièce d'une vaste série à structure généalogique, et le récit de l'action, qui procède par emboîtement de multiples retours en arrière, contient aussi, notamment dans les quatre premiers chapitres, de très importants développements narratifs d'une amplitude historique beaucoup plus large, qui ont pour fonction d'établir l'origine des familles Rougon et Macquart. En ce sens, *La Fortune des Rougon* commence chronologiquement au XVIII^e siècle, en 1768, avec la naissance d'Adélaïde Fouque, dite Tante Dide, l'aïeule commune aux deux lignées, et le roman familial traverse tous les bouleversements historiques qui n'ont cessé de redéfinir, dans la société française, l'équilibre instable des pouvoirs depuis la fin de l'ancien régime. On doit donc distinguer trois types de chronologies internes dans ce roman : un espace temporel de large amplitude qui va jusqu'au début de 1848, une seconde plage historique qui coïncide avec la révolution et la seconde république (1848-1851), et une plage temporelle très réduite (7-14 décembre 1851) qui constitue le noyau chronologique de l'action au lendemain immédiat du coup d'Etat.

Chronologie interne de large amplitude : la chronique d'une famille (avant 1848)

Le paysage urbain du roman est présenté dans sa dimension historique et sert même à désigner ce que Plassans peut avoir d'anachronique : c'est une ville qui vit au rythme de l'ancien régime en plein XIX^e siècle. Les fortifications médiévales et les portes de la ville, que l'on ferme la nuit, comme au moyen-âge, les hôtels particuliers des nobles dans le quartier Saint-Marc, bâtis sous Louis XIV et Louis XV, le cimetière de Saint-Mittre qui date du XVIII^e siècle : tout évoque le passé pré-révolutionnaire. C'est dans ce cadre que le roman généalogique construit son espace historique de

large amplitude, de la fin du XVIII^e siècle à la veille de la révolution de 1848. Quelques dates suffisent à reconstituer les repères essentiels : 1768 : Naissance d'Adélaïde Fouque /1786: Adélaïde Fouque devient orpheline à 18 ans [p.67]/1787: Adélaïde Fouque épouse Rougon [p.67]; naissance de Pierre/1788 : Mort de Rougon [p.67]/1789 : Adélaïde, veuve, devient la maîtresse de Macquart. Naissance d'Antoine Macquart [p.67]/1791 : Naissance d'Ursule Macquart [p.67]/1790-1810 : Les enfants d'Adélaïde dans l'enclos des Fouque [p.70]/1811 : Mariage de Pierre Rougon (23 ans) et de Félicité Puech (19 ans) [p.83]/1811-1815 : Naissances des trois garçons Rougon (Eugène, Pascal, Aristide) [p.87]/1815-1819 : Naissance des deux filles Rougon (Sidonie et Marthe) [p.87]/1830 : "Jusqu'en 1830, le peuple n'a pas compté" [p.103] "Jusqu'en 1830, les habitants restèrent catholiques pratiquants et fervents royalistes" [p.104]/1830-1848 : Jugement du clergé et de la noblesse du quartier Saint-Marc sur la monarchie de Juillet : "Longtemps ils avaient regardé l'avènement des Orléans comme un essai ridicule qui ramènerait tôt ou tard les Bourbons" [p.104]/1830-1848 : Monarchie de Juillet. Depuis la chute de Charles X, les nobles se cloîtent hermétiquement dans leurs propriétés. [p.64]/1834 : Naissance de Silvère Mouret/1838 : Naissance de Miette (Marie Chantegreil)/1839 : Mort d'Ursule Mouret, la mère de Silvère/1845 : Pierre et Félicité Rougon, qui ont dépassé la cinquantaine, quittent leur maison de commerce, s'installent à la limite du vieux quartier et de la ville neuve, et aménage le "Salon jaune" [p.98]/1847 : "Miette avait à peine neuf ans lorsque son père fut envoyé au bagne" [p.215]

Chronologie interne de moyenne amplitude :

la chronique d'un complot (janvier 1848 - fin novembre 1851)

Janvier 1848 : "Au commencement de 1848, à la veille de la révolution, les trois fils Rougon avaient à Plassans des positions fort précaires" [p.90]. "Un mois avant les journées de février, Eugène (...) partit pour Paris" [p.92]

Février 1848 : "La révolution de 1848 trouva tous les Rougon sur le qui-vive" [p.102] "Au lendemain des journées de Février, Félicité (...) comprit qu'ils étaient sur la bonne piste." [p.106]. Isolement de la réaction : "Lorsque la révolution de 1848 éclata, la noblesse et le clergé se trouvèrent seuls à travailler au triomphe de Henri V [p.104]. Esprit de 48 : "Dans la bourgeoisie, dans le peuple surtout, l'enthousiasme fut grand au lendemain des journées de février; ces apprentis républicains

avaient hâte de dépenser leur fièvre révolutionnaire." [p. 104] Mais l'enthousiasme est de courte durée : peur des possédants.

Avril 1849 : "En avril 1849, Eugène quitta brusquement Paris et vint passer quinze jours auprès de son père" Pierre Rougon devient agent de la propagande bonapartiste à Plassans, chargé de contrôler la situation en prévision du coup d'Etat. [p.112] "Deux jours avant son retour à Paris, Eugène rencontra sur le cours Sauvaire son frère Aristide..." [p.113]

Mai 1849 : "Eugène avait quitté Plassans le 1er mai. Quelques jours plus tard, le salon jaune était dans l'enthousiasme. On y commentait la lettre du Président de la République au général Oudinot, dans laquelle le siège de Rome était décidé." [p.121]

1849 : Peur des petits propriétaires. Inertie de la noblesse Passage de Plassans à la réaction : "Aussi, lorsque la réaction cléricale de 1849 se déclara, presque toute la bourgeoisie de Plassans passa-t-elle au parti conservateur." [p.104] " Faiblesse des républicains.

Novembre 1851 : "En novembre 1851, le salon jaune était maître de Plassans. Roudier y représentait la bourgeoisie riche; sa conduite déciderait à coup sûr celle de toute la ville neuve. Granoux était plus précieux encore; il avait derrière lui le conseil municipal, dont il était le membre le plus influent, ce qui donne une idée des autres membres. Enfin, par le commandant Sicardot, que le marquis était parvenu à faire nommer chef de la garde nationale, le salon jaune disposait de la force armée. Les Rougon, ces pauvres hères mal famés, avaient donc réussi à grouper autour d'eux les outils de leur fortune." [p.133]

Fin novembre 1851 : "Le dénouement approchait. Dans les derniers jours de novembre, comme le bruit d'un coup d'Etat courait et qu'on accusait le prince président de vouloir se faire nommer empereur : "Eh! nous le nommerons ce qu'il voudra, s'était écrié Granoux, pourvu qu'il fasse fusiller ces gueux de républicains" [p.134-135]

Chronologie interne de petite amplitude :

le calendrier des journées de crise (du 7 au 14 décembre 1851)

Dimanche 7 décembre : Dans la nuit qui tombe, bruits d'une colonne en marche vers Plassans : les insurgés qui ont pris les armes pour résister au coup d'Etat dont on a appris la nouvelle dans la région le 3 décembre. Bien avant leur arrivée, Félicité a envoyé son mari Pierre Rougon se cacher chez tante Dide. Il y passe la nuit et évite ainsi d'être capturé. A 23h. la colonne des 3000 insurgés entre dans Plassans. par la porte de Rome, les portes de la ville leur ont été ouvertes à deux battants par les ouvriers républicains de la ville [p.194]. La Mairie (où ne se trouvent que M. Garçonnet le maire, le commandant Sicardot, arrivé en hâte, et une vingtaine de garde nationaux) est investie sans effusion de sang par les insurgés. La gendarmerie est également prise sans combat et les gendarmes surpris dans leur sommeil sont désarmés; mais, en lui arrachant son fusil, Silvère blesse au visage le gendarme Rengade et lui crève l'œil droit.

Lundi 8 décembre : A 1 heure du matin, les 3000 insurgés se reposent et mangent, sur la place du Marché et celle de l'Hôtel-de-Ville . Ils quittent Plassans à 2 h. du matin, en direction d'Orchères. Ils emmènent avec eux Garçonnet, Sicardot et le receveur Pierotte, qu'ils ont fait prisonniers. Avant leur départ, Macquart, qui croit son heure venue pour devenir maître de la ville, obtient des insurgés une vingtaine d'hommes pour tenir la Plassans en respect. Il s'installe dans le fauteuil du maire et prépare une proclamation. Vers 5h. du matin, Pierre Rougon sort de chez sa mère. Félicité lui jette les clefs du hangar aux armes. Avec quarante bourgeois réactionnaires il part surprendre Macquart, qu'il fait prisonnier. Salué comme sauveur il accepte la direction de la commission municipale. Mais on craint toujours le retour des insurgés. Avec l'arrivée de la nuit l'inquiétude remonte à Plassans. Arrivés à Orchères, les insurgés sont accueillis comme des libérateurs, on fait de grandes farandoles, l'espoir d'une victoire du droit renaît; mais bientôt la rumeur laisse entendre que la France s'est soumise au coup d'Etat, que l'armée arrive de Marseille à marches forcées. Désespoir des insurgés.

Mardi 9 décembre : Dans la nuit du 8 au 9, la commission municipale de Plassans, en proie à la plus intense panique a surveillé les alentours : déplacements d'insurgés dans la nuits. Les insurgés stationnent à Orchères. A Plassans, on craint leur prochaine arrivée. Vers 14h. le bruit se répand dans la ville que le coup d'Etat est manqué et que les républicains vont exterminer les réactionnaires. Le soir, la réputation de Rougon est perdue : l'opinion s'est retournée contre lui. Vuillet fait néanmoins paraître un article incendiaire contre les démocrates. A 21h. Félicité part à l'hôtel des postes récupérer

la lettre d'Eugène qui lui apprend le succès total du coup d'Etat à Paris. Dans la nuit elle joue une comédie féroce à son mari en lui faisant croire que tout est perdu, puis lui souffle l'idée du guet-apens.

Mercredi 10 décembre : Les insurgés stationnent toujours à Orchères, en proie aux inquiétudes les plus vives. A Plassans, avant le jour, Félicité se rend à la mairie pour négocier le guet-apens avec Macquart qu'elle libère en faisant croire qu'il s'est échappé. La ville vit dans l'angoisse de l'arrivée imminente de hordes d'insurgés venant exterminer tous les habitants. Sur les recommandations de sa femme, Pierre Rougon, héroïquement s'installe, seul à la mairie comme pour défier l'ennemi : début de retournement de l'opinion en sa faveur. Le soir, Granoux, prêt à mourir vient le rejoindre. Vers 23h. la mairie est pleine de gardes nationaux installés à l'affût. Granoux est chargé de sonner le tocsin aux premiers coups de feu. A minuit, arrivée de Macquart avec ses compagnons républicains, fusillade : quatre morts. Rougon va et vient dans la ville toute la nuit, mettant en scène un simulacre de bataille. Panique des habitants.

Jeudi 11 décembre : En rentrant chez lui à l'aube Pierre Rougon marche sur la main sanglante d'un des républicains assassinés. A Plassans, au petit matin, les habitants viennent examiner les cadavres du guet-apens. Panique rétrospective et rumeur de grande bataille. On craint toujours l'arrivée des insurgés. Baïonnettes à l'horizon : ce sont les soldats. Triomphe total de Rougon. Entrées des officiers dans la ville. L'armée ne stationne qu'une heure : elle se rend sur le champ à Orchères pour réduire les républicains.

A Orchères, vers une heure de l'après-midi, le général des insurgés, indécis décide que la colonne d'insurgés se repliera sur les hauteurs de Sainte-Roure, position plus facile à défendre. Arrivée des insurgés en début de soirée à Sainte-Roure. Nuit lourde d'angoisse.

Vendredi 12 décembre : Sainte-Roure Le matin, arrivée de la troupe régulière qui encercle les hauteurs de Sainte-Roure. Aucun dispositif de guet ni de de défense n'a été prévu par le général des insurgés. Panique et regroupement en désordre. L'armée enlève la position et mitraille les insurgés à bout portant. Mort de Miette. Extermination totale des républicains. Boucherie à la baïonnette : on cloue les fuyards contre les murs. Silvère est fait prisonnier. Pierotte est abattu par les soldats qui tirent sur l'auberge où les insurgés avaient enfermé leurs prisonniers.

Samedi 13 décembre : Les autorités qui avaient été prises comme otages par les insurgés reviennent indemnes à Plassans (sauf Peirotte, dont on ramène le corps). Rougon rend son siège de maire à Garçonnet.

Dimanche 14 décembre : Arrivée d'une lettre d'Eugène annonçant la prochaine signature de la nomination de Pierre Rougon au poste de receveur particulier et sa nomination à l'ordre de la Légion d'honneur. De retour de Sainte-Roure, l'armée campe dans les faubourgs de Plassans. Exécutions sommaires de prisonniers dans les alentours. Parmi les prisonniers gardés à Plassans, dans l'aire Saint-Mittre : Silvère, enchaîné à un paysan. Le gendarme Rengade qui l'a reconnu exécute d'abord le paysan puis assassine Silvère en prenant le temps de savourer sa vengeance, le crime a lieu devant Aristide Rougon qui n'intervient pas. Le soir, le préfet et le colonel dîne chez le maire Garçonnet. Veillée mortuaire de Peirotte. Chez les Rougon, grand festin triomphal : ivresse et délires.

Le cadre historique de la fiction

La Fortune des Rougon ne se réfère au contexte historique qu'avec une précision très inégale : aucune information historique ou très peu de chose pour la période d'avant 1848 (les dates 1789, 1815, 1830 servent souvent de repères sans autre commentaire), des précisions à peine plus détaillées pour la révolution de 1848 et la seconde république jusqu'à la veille du coup d'Etat, et une chronologie fine pour la semaine sur laquelle se trouve centrée l'action du roman (7-14 décembre 1851), mais d'un point de vue presque exclusivement centré sur Plassans et ses alentours, sans référence précise aux événements parisiens ou nationaux. Ce décalage Paris-province qui tient Plassans à l'écart de l'actualité politique est une des composantes essentielles de l'intrigue, et il est donc naturel que le roman reste très allusif à ce sujet. Zola s'adresse à un public qui n'a pas besoin de ces informations puisqu'il s'agit d'une période encore récente de son histoire. Avec le recul, le problème est différent. Aujourd'hui, ce récit tout en allusions présente bien des obscurités à qui n'est pas spécialiste de l'histoire de la première moitié du XIXe siècle. La difficulté n'est que plus grande si l'on entend réfléchir sur la problématique du pouvoir, puisque la question suppose un minimum de repères sur l'évolution historique qui conduit au coup d'Etat de 1851. Un rapide survol des réalités politiques de la période 1830-1851 paraît indispensable.

La Monarchie de Juillet (1830-1848)

Porté au pouvoir par la révolution de 1830 (27-29 juillet), Louis-Philippe est un "roi bourgeois". Il prête serment devant les chambres. *La Charte* de 1814 est remaniée le 7 août 1830: le drapeau tricolore est rétabli; la religion catholique n'est plus la religion de l'Etat mais celle de la majorité des Français; la censure est abrogée et son rétablissement interdit; la chambre des députés partage avec le roi l'initiative des lois et nomme elle-même son président. Par *la loi électorale* (du 19 avril 1831) le nombre des électeurs passe de 90 000 sous la Restauration à 166 000, mais le pays légal se limite donc encore à la classe riche.

La Garde nationale (organisée par la Loi du 22 mars 1831) est ouverte à tous les français de 20 à 60 ans, mais seuls les contribuables sont inscrits sur les rôles, et l'équipement (uniforme, armes, etc.) est à la charge du garde : les pauvres sont donc exclus. Les grades y sont électifs, sauf ceux de chefs de légions et de colonel qui sont pourvus par le roi. Sa mission: défendre la Charte, assurer le respect des lois, défendre le territoire en cas de besoin. *Les municipalités* (instituées par la loi du 21 mars 1831) sont élues par les plus imposés; le gouvernement ou le préfet nomme le maire et les adjoints.

La bourgeoisie est au pouvoir et se reconnaît dans *l'orléanisme*, mais sur les orientations à donner au régime, le personnel politique se divise en une gauche, "le Mouvement" et une droite "la Résistance". Pour le parti du mouvement le régime, né de la révolution, doit rester ouvert sur les réformes démocratiques et ne pas perdre le contact avec le peuple. Pour le parti de la résistance, la révolution de 1830 est terminée, aller vers une plus grande démocratisation détruirait l'équilibre politique, social et économique du pays. Après un ministère de "mouvement" qui ne dura que quelques mois, tous les ministères seront "de la résistance" et leur action sera inspirée par une constante méfiance à l'égard du peuple.

Les légitimistes sont retranchés dans leurs châteaux, ou dans leurs hôtels du faubourg Saint-Germain; ils boycottent la société orléaniste de la Chaussée d'Antin et organisent le "blocus des mariages"; leur influence est très limitée, malgré un reste de pouvoir à la campagne et en province, et un appui encore réel d'une partie du clergé

Les républicains vivent dans une semi clandestinité : d'anciennes sociétés secrètes reconstituées, comme "la société des Amis du Peuple", ou la société "Aide-toi, le ciel t'aidera" fournissent aux

républicains des structures pour se regrouper. De nouvelles sociétés comme "la société des Droits de l'Homme" (par référence à la déclaration des droits de 1793) parviennent à couvrir la France d'un réseau de sections, avec pour centre de gravité la ville de Lyon. Les noyaux des sections sont toujours formés par des fils de famille bourgeoise, mais les adhésions se multiplient dans le milieu ouvrier qui commencent à voir dans la république le seul régime apte à satisfaire leur besoin de justice sociale. Chaque signe d'agitation républicaine est suivi par une répression plus rigoureuse.

L'année 1834 peut être considérée comme un symbole (c'est à cette date que Zola fait naître Silvère dans le roman). En février 1834, la profession de marchand de journaux est soumise à une autorisation révocable et les associations sont interdites. Armand Carrel invita ses lecteurs du "National" à "répondre à la suspension de la légalité par la suspension de l'ordre public". Le 5 avril, à Lyon, les sociétés ouvrières s'associèrent à la société des Droits de l'Homme pour organiser une manifestation. Ce fut le signal de l'émeute à Lyon (9-12 avril) puis à Paris (13 avril). Thiers la laissa se développer pour mieux l'écraser; à Paris, elle s'acheva le 14 par le massacre des habitants d'une maison de la rue Transnonain, d'où des coups de feu avaient été tirés sur la troupe : "Il faut tout tuer; ainsi point de quartier, soyez impitoyables", avait recommandé le général Bugeaud. Deux mille suspects furent traduits devant la chambre des Pairs et condamnés à la déportation ou à l'emprisonnement. Pendant le procès, le 28 juillet, un républicain corse tira, boulevard du Temple, sur le cortège royal: cet attentat permit au gouvernement de faire voter les lois de septembre 1835 qui muselait la presse et définissait comme délit la propagande républicaine. A partir de cette période, le parti républicain, décapité, est réduit au silence. De 1840 à 1848 Guizot gouverne la France une majorité parlementaire invulnérable.

La révolution de février 1848

Le déclenchement de la révolution résulte d'un climat, d'une situation de crise, et de l'existence d'effectifs. Le climat révolutionnaire est né du vide de la vie politique légale qui n'offre aucun horizon aux esprits ("La France s'ennuie") Cette sensation de vide est entretenue par une littérature qui exalte la révolution généreuse, émancipatrice, progressiste; *L'Histoire des Girondins* de Lamartine paraît en 1847: "Une nation ne doit pas regretter son sang quand il a coulé pour faire éclore des vérités éternelles (...)" ; Louis Blanc, Michelet ont publié en février leur *Histoire de la Révolution*. La

situation révolutionnaire résulte de la conjonction de plusieurs crises : crise frumentaire de 1846-1847 (le prix du blé augmente de 60% entre 1845 et 1847), crise du crédit en 1848, et surtout crise sociale : la fermeture des chantiers dans les chemins de fer et sur les fortifications de Paris (commencées en 1840) prive de travail des centaines de milliers de travailleurs. Enfin, les sociétés secrètes, de plus en plus nombreuses depuis qu'elles sont interdites (société des Familles, société des Saisons, animées par les socialistes Barbès, Blanqui, Raspail), et de plus en plus puissantes, associent des étudiants, des ouvriers et des républicains de tous horizons dans l'attente d'une action révolutionnaire. L'afflux à Paris de chômeurs et de ruraux déracinés, qui logent misérablement aux barrières de la ville ou dans les quartiers du centre, met à leur disposition d'importants effectifs de combat.

Les journées révolutionnaires de février. Dans la nuit du 22 au 23, des barricades sont dressées porte Saint-Martin et porte Saint-Denis par des ouvriers et des jeunes gens des Ecoles, qui hissent le drapeau rouge et chantent le *Chant des Girondins* et la *Parisienne*. Le 24 février les insurgés pénètrent dans le Palais des Tuileries. La monarchie de Juillet vient de tomber sous les coups conjugués des orléanistes adversaires de Guizot, des républicains libéraux ennemis de la monarchie, des ouvriers hostiles au capitalisme industriel.

La Deuxième République (février-décembre 1848)

Née de l'action conjuguée de groupes sociaux et politiques dont les intérêts et les objectifs différaient radicalement, la Deuxième République, proclamée le 25 février 1848 ne présentera aucune unité au cours de sa brève carrière de trois ans et neuf mois. Elle s'est d'abord orientée vers la démocratie sociale, puis vers le libéralisme bourgeois avant de devenir réactionnaire et de sombrer dans un conflit inégal entre le monarchisme restaurateur et le bonapartisme renaissant.

La république démocratique et sociale (fév.-mai 1848). Le 24 février, vers trois heures de l'après-midi, la Chambre des Députés, envahie par les insurgés, dut acclamer, sur la proposition de Ledru-Rollin et de Lamartine, la formation d'un "gouvernement provisoire" constitué de députés républicains; le principe d'une "démocratie politique" est acquis et la république est proclamée le 25 février. Le gouvernement provisoire établit la liberté de réunion, supprime la peine de mort en matière de crime politique, institue le suffrage universel pour tous les citoyens âgés de plus de 21 ans, supprime toute restriction à la liberté de la presse, abolit l'esclavage aux colonies, ouvre les rangs de la

garde nationale à tous les citoyens. En plus de la démocratie politique, le monde ouvrier demande la démocratie sociale. Sous l'influence de Louis Blanc, le gouvernement provisoire, désarmé devant les manifestations de rue, cède aux revendications ouvrières. Il ne va pas jusqu'à instituer le "droit au travail", mais il décide, le 26 février, l'ouverture des "Ateliers nationaux".

Les semaines qui suivirent l'installation de la jeune république furent caractérisées par un climat d'entente quasi oecuménique. Les mesures prises par le gouvernement provisoire bousculaient, certes, le libéralisme conservateur de la bourgeoisie, mais sans susciter des réactions d'hostilité ou de panique. La bourgeoisie, rassurée par une révolution si peu sanguinaire, et le clergé, tout surpris de ne pas être mis en cause, se laissent aller à des élans de générosité et de compréhension (au moins verbales) envers le peuple. On voit dans Jésus l'un des premiers socialistes, on chante "Chapeau bas devant la casquette! A genoux devant l'ouvrier!". La lavallière devient à la mode dans le beau monde; on échange la redingote pour la veste, on se trouve des ancêtres paysans ou artisans. Tous plantent des arbres de la Liberté. Lamartine déclame : "Nous faisons ensemble la plus sublime des poésies". Tel est "l'esprit de 48", altruiste et naïf, humanitaire et spontané, comme le sera Silvère dans le roman de Zola.

La vie politique, glacée depuis longtemps, renaît bouillonnante : pour la première fois depuis 1793, le peuple peut faire entendre sa voix directement. On se préoccupe de son éducation: Ledru-Rollin s'y emploie en publiant le "Bulletin de la République", et Carnot en jetant les bases d'une réforme de l'enseignement public. Les journaux, libérés de la censure, se multiplient, la plupart de tendance socialiste. Les sociétés républicaines, qui avaient vécu en clandestinité, apparaissent au grand jour, se multiplient, forment des "Clubs". On y débat de tout, on y lit les journaux, on vote, on refait le monde.

Des difficultés ne tardent pas à apparaître. Tout d'abord, le maintien de l'ordre : en province, le changement d'autorité et la vacance provisoire du pouvoir a fourni l'occasion de divers règlements de compte , et dans les régions d'industrie textile (Rouen, Lille, Reims, Lyon) on assiste à de violentes scènes de "luddisme" (destruction des machines qui sont conçues comme responsables du chômage); des voituriers attaquent les lignes de chemin de fer, etc. Mais les difficultés les plus graves sont économiques : la révolution a fait rebondir la crise financière, les caisses d'épargne se vident, on change les billets contre de l'or, le crédit s'épuise, les achats s'arrêtent, les faillites se multiplient. Le

gouvernement réagit par des mesures énergiques: création de comptoirs d'escompte publics et privés, suspension de la convertibilité des billets, impôt additionnel de 45 centimes par franc (soit + 45%), mesures qui ne profitent évidemment pas à la bonne image de la "république démocratique et sociale," dans laquelle les possédants commencent à voir un ennemi à abattre.

Les élections à l'Assemblée constituante : Le 23 avril, le corps électoral (souvent encadré par le clergé dans les campagnes) vote massivement (85%) pour désavouer les "démocrates sociaux" : sur 900 élus, 187 députés de la monarchie de Juillet retrouvent leur siège, et l'Assemblée compte 500 républicains (modérés) et 300 royalistes, avec 80 élus seulement chez les démocrates sociaux.

La république libérale (mai-décembre 1848) et les journées de juin 1848 : La majorité modérée de l'Assemblée n'entend pas remettre en cause le principe de démocratie politique mais est déterminée à en finir au plus vite avec l'expérience de "démocratie sociale" et ses désordres parisiens. Le conflit inévitable entre l'Assemblée et les Clubs éclate le 15 mai. Les manifestants envahissent le Palais-Bourbon, proclament la dissolution immédiate de l'Assemblée (élue depuis moins d'un mois!), et se précipitent vers l'Hôtel de Ville pour constituer un nouveau gouvernement provisoire. Sur le chemin, ils rencontrent les "bonnets à poils" et la garde mobile qui, sur l'ordre de la commission exécutive, les dispersent sans ménagement. Les dirigeants des clubs sont arrêtés, le mouvement démocrate socialiste est décapité.

Les "Ateliers nationaux" qui avaient fini par compter 150 000 ouvriers constituaient un foyer permanent d'agitation révolutionnaire et bonapartiste. La décision de fermer les Ateliers fut prise le 24 mai et publiée le 22 juin : les ouvriers non parisiens devaient regagner leur département d'origine, les hommes de 18 à 25 ans ayant la possibilité de s'engager dans l'armée. La réaction fut immédiate: le 23, les quartiers de l'est, des rues Saint-Jacques et Saint-Denis jusqu'au mur d'octroi, se couvrent de barricades. Le 24, l'Assemblée proclame l'état de siège. Contre les insurgés, compagnons, artisans, boutiquiers, ouvriers, Cavaignac va mener un combat impitoyablement méthodique, utilisant la troupe, la garde mobile, la garde nationale venue des départements de l'Ouest, attaquant les barricades au canon. Après trois jours et trois nuits de combats on dénombrera des milliers de morts. Le 26, l'insurrection est écrasée. La répression qui va suivre sera aussi terrible que les combats : 1 500 fusillés, 11 000 déportés sur 25 000 prisonniers. Les Clubs sont fermés, le cautionnement des journaux est rétabli. Le mouvement ouvrier est anéanti. Ceux qui n'avaient pas participé aux journées

de juin se détachent d'une république qui refuse le socialisme. Débarrassée des risques de la rue, l'Assemblée entreprend, sous la protection de Cavaignac (qui est sincèrement républicain) la construction de la république libérale. La Constitution de 1848 est votée le 4 novembre : elle confie le pouvoir exécutif à un président de la République élu au suffrage universel pour quatre ans et non rééligible. L'élection présidentielle est fixée au 10 décembre 1848.

De l'élection présidentielle au coup d'Etat

(décembre 1848-décembre 1851)

La défaite de la république libérale : cinq candidats sont en présence: Cavaignac, qui peut compter sur les voix des républicains libéraux, Lamartine qui cherche à les lui disputer, Ledru-Rollin qui représente les radicaux, Raspail, candidat des socialistes, et Louis-Napoléon Bonaparte. Ce dernier siège à la Constituante depuis le 17 septembre, n'a pas derrière lui de véritable parti, mais compte sur son nom, le seul connu par les électeurs du suffrage universel. Un comité de soutien s'est constitué en sa faveur : on y trouve tous les conservateurs, grands bourgeois capitalistes, propriétaires fonciers, ecclésiastiques, etc. qui voient dans cette candidature un moyen de rétablir, à brève échéance, la monarchie et d'en finir avec la subversion. C'est le noyau du futur "parti de l'Ordre". Parmi les chefs de ce comité, Thiers, qui est convaincu (avec raison) que ce Bonaparte est le seul à avoir ses chances au suffrage universel, et qui estime (à tort) qu'il s'agit d'un fantoche facile à manier : "un crétin, un paltoquet, nous en ferons ce que nous voudrons." Le 10 décembre, sur 7 300 000 votants, Louis-Napoléon obtient 5 434 000 suffrages (74%), Cavaignac, 1 448 000 (19%), Ledru-Rollin, 371 000, Raspail, 37 000, Lamartine, 17 000. Le prince-président confie la présidence du Conseil à Odilon Barrot; le parti de l'Ordre peut agir. A l'élection du 13 mai 1849, après une intense campagne de propagande fondée sur la peur des "rouges" et sur les atrocités imaginaires qu'auraient commises les insurgés de juin (gardes mobiles sciés vivants entre des planches, jeunes bourgeoises violées, etc.), les candidats de parti de l'Ordre, soutenus par les notables et le clergé, enlèvent 450 des 750 sièges. Les 300 autres sièges se répartissent entre les démocrates-socialistes qui en remportent 200, et les républicains modérés qui sont les grands perdants avec seulement 100 élus.

La république conservatrice et réactionnaire : (déc.1848-déc.1851) : le premier souci des vainqueurs est de se débarrasser des démocrates-socialistes qui, malgré l'hécatombe de juin, viennent

de prouver leur force: 2 360 000 suffrages, c'est à dire 900.000 voix seulement de moins que le parti de l'Ordre. L'expédition d'Italie (une intervention française pour protéger le pape contre l'offensive républicaine à Rome) va leur en donner l'occasion. Une manifestation de soutien aux républicains italiens, organisée à Paris par Ledru-Rollin, le 13 juin 1849, connaît un succès national, notamment dans la plupart des villes de province qui ont voté démocrate-socialiste. La troupe est envoyée contre les manifestants; le gouvernement parle de tentative de révolution. La garde nationale est épurée, la garde mobile dissoute; 34 députés sont traduits en Haute Cour et déchus de leur mandat, la liberté d'association est suspendue, la vente des journaux réglementée, l'état de siège proclamé. Le prince-président explique : "Il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent." Trois lois de réaction complètent le dispositif : la loi Falloux qui accorde au clergé, pour prix de son soutien électoral, un pouvoir quasi discrétionnaire sur l'enseignement; la loi électorale, qui élimine du corps électoral "la vile multitude" (Thiers), c'est à dire 2 800 000 pauvres qui ne peuvent justifier d'un domicile fixe depuis trois ans; la loi sur la presse qui officialise le cautionnement et le droit de timbre.

Le conflit entre le président et l'assemblée : il commence à devenir visible au milieu de l'année 1850. Louis-Napoléon n'a pas de parti derrière lui, seulement quelques compagnons qui ont parié sur son succès, comme son demi-frère Demorny. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il lui faut ressusciter en France un courant d'opinion favorable à l'empire. L'opération, menée à grande échelle, commence au cours de l'été 1850 par une tournée présidentielle dans l'est puis en Normandie. Le prince-président accuse ouvertement l'assemblée d'être incapable de sortir le pays de la crise. A l'automne, Louis-Napoléon organise de grandes revues militaires précédées, dans les garnisons, par des distributions de vin et de vivres dont les soldats le remercient aux cris de : "Vive Napoléon! Vive l'Empereur!" Un réseau de propagandistes travaille à réveiller la légende napoléonienne, dans les milieux populaires des villes, dans les campagnes et dans l'armée. Des journaux soutiennent cette action: 'Le Napoléon', "Le Pouvoir".

On commence à craindre sérieusement le coup d'Etat. Le général Changarnier, député orléaniste, commandant de la garde nationale et de la 1ère division militaire (Paris) se porte garant de l'armée et se présente comme le rempart du pouvoir légal. Il fait interdire aux soldats de manifester sous les armes. Le président le destitue. Thiers déclare: "l'empire est fait." En fait, Louis-Napoléon hésite encore avant d'entreprendre l'épreuve de force. Il préférerait obtenir un renouvellement de son mandat

présidentiel pour amener doucement l'opinion à accepter l'empire. Mais il faut pour cela réviser la constitution qui exclut la réélection; en rejetant cette révision le 19 juillet 1851, l'Assemblée ne laisse au prince-président aucune autre solution que le coup de force.

Le coup d'Etat (oct.-déc.1851)

Le gang de l'Elysée : Morny qui était partisan d'une action décisive fut chargé de la préparer. Le général Magnan, compromis dans l'équipée de Boulogne, fut nommé au commandement des troupes de Paris; le général Saint-Arnaud, un "colonial" qui, après toute sortes d'affaires scabreuses, venait de conquérir sauvagement la Kabylie, fut nommé ministre de la Guerre; il fit nommer dans toutes les garnisons de la région parisienne des officiers rappelés d'Algérie, des "Africains", spécialistes comme lui de la guerre coloniale. Le préfet de la Haute-Garonne, Maupas, menacé d'un procès pour détournement de fonds, fut placé au poste de préfet de police. Le banquier Fould finançait l'opération.

L'opération militaire : avant de passer à l'action Louis-Napoléon parachève son dispositif politique : pour discréditer l'Assemblée, il fait présenter, le 4 octobre 1851, une proposition de loi abrogeant la loi électorale du 31 mai 1850 et rétablissant le suffrage universel. Elle est repoussée par 355 voix contre 348, et, aux yeux de l'opinion publique, le prince-président se présente comme le champion de la démocratie devant une assemblée réactionnaire qui veut exclure le peuple de la vie politique. Enfin la date de l'opération est fixée à la nuit du 1er au 2 décembre 1851. Tandis qu'une réception se déroule à l'Elysée en l'honneur de la victoire d'Austerlitz, plusieurs députés en vue sont arrêtés à leur domicile (Thiers, Changarnier, Cavaignac, etc.); la Chambre des députés est occupée militairement et trois affiches sont placardées sur les murs de Paris : un décret présidentiel dissolvant l'Assemblée (c'est l'acte anticonstitutionnel du coup d'Etat) et rétablissant le suffrage universel intégral, un appel au peuple qui est invité à approuver l'action du président par plébiscite et à se prononcer sur le texte d'une nouvelle constitution qui lui sera soumis; enfin une proclamation aux soldats magnifiant leur loyalisme et la grandeur de leur mission.

L'acceptation du coup d'Etat : le coup d'Etat rallia l'immense majorité des français. Les milieux conservateurs vivaient depuis des mois dans la hantise de la double élection législative et présidentielle qui devait avoir lieu en mai 1852. On craignait un raz de marée démocrate-socialiste, notamment dans les campagnes où la propagande de gauche avait su se doter d'une image forte et rassurante; les

affaires en étaient paralysées. Or, on ne pouvait rien espérer de l'Assemblée, divisée et légaliste. Le président avec son coup d'Etat incarnait en fait la seule force capable de résister aux menaces de déstabilisation de la société. Mais Louis-Napoléon avait aussi derrière lui nombre de paysans et de soldats sensibles à la légende impériale, et même une certaine partie du prolétariat, pour qui il est le restaurateur du suffrage universel.

La résistance au coup d'Etat. Les ébauches de résistance au coup d'Etat restèrent limitées : des députés monarchistes réunis chez Odilon Barrot puis à la mairie du Xe arrondissement se dispersèrent sur la demande d'un officier. Quelques députés républicains appelèrent le peuple aux armes; des barricades furent levées dans les quartiers du centre et une foule nerveuse manifesta spontanément sur les boulevards, sans réelle organisation ni mot d'ordre. Devant le café Tortoni, une compagnie de dragons chargea les manifestants qui n'étaient pas armés et, après un petit massacre, la troupe égorga aussi quelques habitants des demeures bourgeoises du boulevard des Italiens pour faire un exemple (comme en Kabylie). En fin de soirée, l'armée enleva des barricades presque désertes sur lesquelles un député, Baudin, se fit tuer. A Paris, le peuple, massacré en juin 48, dégoûté par une république réactionnaire qui le haïssait, n'était pas au rendez-vous. Des mouvements de résistances plus sérieux se développèrent en province, dans les départements républicains : dans le Centre, dans le Sud-Est, dans l'Hérault, des paysans et des artisans, plus que des ouvriers, prirent les armes, occupèrent des mairies, des sous-préfectures (Clamecy, Brignoles); mais l'armée mit moins d'une semaine pour en venir à bout. C'est sur cette tentative d'insurrection dans le département du Var, et sur sa répression qu'est fondée l'intrigue historique du roman de Zola, selon un schéma événementiel assez fidèle à la réalité (voir plus loin, "Sources"). Ces ébauches d'opposition permirent cependant au nouveau régime de traduire devant les tribunaux environ 27 000 personnes, de prononcer 9530 peines de déportations, et 239 peines de travaux forcés à Cayenne, bref, de se débarrasser des derniers cadres républicains. Les conservateurs applaudirent des deux mains. L'ordre, favorable aux "affaires", allait régner sur la France pendant une vingtaine d'années.

III ANALYSE DE L'ŒUVRE

Sources, documents préparatoires et genèse du roman

On trouve à la Bibliothèque Nationale (Manuscrits n.a.fr. 10 345 et 10 303) divers documents préparatoires qui fournissent de très précieuses informations sur les conditions dans lesquelles *La Fortune des Rougon* a été conçue par Zola parallèlement à la préparation du cycle des Rougon-Macquart. Pour un aperçu général sur ces documents, on se reportera avantagusement à la "Notice" qu'Henri Mitterand a donnée à la suite de l'édition Folio (p.399-441), utilisée ici comme édition de référence. Dans un premier développement, intitulé "Les Origines : aux sources des Rougon-Macquart" H. Mitterand évoque d'une part les emprunts de Zola à la problématique scientifique de son temps (Hérédité et roman), et présente d'autre part les diverses notes permettant de juger du projet de Zola dans sa dimension littéraire : "Différences entre Balzac et moi" (p.406), "Notes générales sur la nature de l'œuvre" (p.407), et "Notes générales sur la marche de l'œuvre" (p.409). Dans un second développement, "La préparation de *La Fortune des Rougon*" (p.413-434), H. Mitterand passe en revue les différents états initiaux du projet : le premier schéma du roman (p.413), le second plan (p.418), le plan général du cycle des "Rougon-Machard" (p.420) à travers le très éclairant "1er plan remis à Lacroix" (l'éditeur des deux premiers romans avec lequel Zola avait signé en 1869 avant de passer chez Charpentier), le troisième plan de *La Fortune des Rougon* (p.423), l'esquisse du réseau généalogique dérivant de ce premier texte, dessinée par Zola parallèlement à ce troisième plan ("La descendance de tante Dide" p.428), et enfin, les derniers plans (p.431) où H. Mitterand étudie, de façon très éclairante, les relations entre réalité et fiction à travers les deux documents de régie rédigés par Zola vers avril 1869 : une page de résumé chronologique sur les événements du récit entre le 7 et le 11 décembre 1851, et un plan détaillé du roman d'une vingtaine de page. La notice d'H. Mitterand est excellente et, dans la perspective de la question étudiée, contient tout ce qu'il faut connaître sur la genèse et les sources du texte.

Structure et des contenus du récit

La Fortune des Rougon est un roman complexe qui entrelace trois grandes perspectives de récit : un *roman d'amour* entre deux adolescents (Silvère et Miette); un *roman historique* qui traite du coup d'Etat de 1851 dans une ville de province méridionale; un *roman généalogique* qui, pour servir de socle au cycle des Rougon-Macquart, emboîte dans la narration principale les multiples récits à tiroirs que constituent les différentes biographies des personnages de la double lignée.

Ces trois univers romanesques sont évidemment solidaires les uns des autres, mais chacune de ces trois logiques narratives possède aussi une certaine autonomie. Pour compliquer le tableau, Zola, de manière très habile, a choisi de bouleverser l'ordre strictement successif des événements en croisant presque systématiquement ces trois types de fictions narratives, en interrompant une séquence narrative pour ne la reprendre que beaucoup plus loin dans le récit et en intercalant de très nombreux retours en arrière dans la chronologie interne de l'histoire. Ce choix, qui s'est affirmé progressivement dans les plans puis dans la rédaction, présente de nombreux avantages. Il permet d'accentuer la dramatisation de l'action en multipliant les effets de suspens, y compris à une échelle de grande amplitude : par exemple, le lecteur laisse Silvère et Miette avec les insurgés à la fin du chapitre 1 (p.61), et doit attendre le chapitre 4 (p.194) pour les voir réapparaître et savoir ce qu'ils deviennent dans un contexte narratif très mouvementé et alors qu'il ne s'est passé en réalité que très peu de temps entre ces deux moments narratifs. De même, on quitte Pierre Rougon à la fin du chapitre 3, le soir du 7 décembre, au moment où il va se cacher chez sa mère Adélaïde pour échapper aux insurgés qui viennent d'entrer dans Plassans (p.149), et on ne le retrouve dans le récit, quelques heures plus tard, qu'au début du chapitre 6 (p.273) à l'instant où il quitte sa cachette après le départ des insurgés à l'aube du 8 décembre pour se lancer dans sa première action politique. Mais entre temps, dans le récit des chapitres 4 et 5, on a assisté à tous les événements qui, hors de Plassans, ont eu lieu à Orchères et à Sainte-Roure entre le 8 et le 12 décembre. A ces décalages dans la chronologie du roman historique s'ajoute par ailleurs un nombre considérable de retours en arrière propres à la logique du roman généalogique (les vies d'Adélaïde Fouque, de Pierre et Félicité, d'Antoine Macquart, des enfants Rougon, etc.), ainsi que les retours en arrière propres à l'histoire amoureuse de Miette et Silvère. Cette structure complexe qui intensifie le suspens de l'action permet aussi d'approfondir la fiction et d'enrichir ses significations en multipliant les points de vue narratifs : par l'effet des nombreux retours en arrière qui autorisent à revenir sur du déjà accompli, le même événement ou la même situation va se trouver présenté plusieurs fois à partir de points de vue différents qui, selon le lieu d'énonciation et les intérêts spécifiques des spectateurs, pourront se traduire par des interprétations très divergentes et parfois même contradictoires de la même réalité. Enfin, cette architecture à emboîtements temporels multiples rend possible l'élaboration de structures narratives à valeur symbolique : par exemple, la

construction d'une symétrie globale qui replie l'incipit du récit sur son excipit, le roman commençant et se terminant avec le personnage de Silvère dans l'aire Saint-Mittre. Les manuscrits attestent que plusieurs de ces choix ne sont intervenus que tardivement dans la rédaction. Mais il est clair que cet aménagement symbolique de la chronologie joue dans le roman un rôle essentiel sur la signification même des contenus narratifs. L'ordre de présentation des événements fait sens et contient un message critique. Dans sa conception initiale, Zola, par exemple, avait prévu, après le premier chapitre, de commencer par raconter l'ensemble des événements se déroulant à Plassans avant d'en revenir, pour terminer, à l'histoire des insurgés hors de la ville, et à leur extermination. Dans sa version finale, la fuite de la colonne des insurgés, son encerclement et son extermination par les troupes bonapartistes ont lieu au chapitre 5, et toute l'histoire de la prise de pouvoir par Rougon à Plassans est reportée dans le vaste chapitre 6 qui suit : la panique des bourgeois de la ville craignant le retour des insurgés et la peur même des aventuriers comme Rougon qui profitent de cette panique s'expliquent bien sûr par l'ignorance où Plassans se trouve du sort qui a été réservé à ses adversaires, mais, comme l'intrigue toute entière se déroule dans une situation où on sait que ces bourgeois ne risquent plus rien, leurs épouvantes et leurs agitations angoissées n'en paraissent que plus lamentablement comiques.

Ces subtilités structurelles font de *La Fortune des Rougon* une œuvre particulièrement réussie, mais aussi un roman singulièrement complexe où Zola semble avoir voulu essayer, en virtuose, toutes les potentialités du genre narratif avant de se restreindre, dans les romans suivants à une plus grande économie de moyens formels. Or, cette complexité qui ajoute au plaisir de la lecture peut aussi faire obstacle à la transparence des contenus. Pour y voir clair sur la question des "figures du pouvoir" dans *La Fortune des Rougon*, il est essentiel de surmonter le relatif éclatement de l'intrigue et de pouvoir reconstituer dans son ensemble la logique du schéma narratif. Voici donc, pour y parvenir aisément et pour mieux localiser les moments-clés du texte, une analyse complète des contenus du récit.

Chapitre 1 : [p.25-61]

Silvère et Miette, la colonne des insurgés
chronologie interne : du 18^e siècle à 1851, le soir du 7 décembre 1851

- p.25-30 Description de l'aire Saint-Mittre : ancien cimetière du XVIIIe siècle, abandonné, redevenu terrain communal et transformé depuis les années 1820 en "impasse Saint-Mittre" et "aire Saint-Mittre"; en 1851, c'est un terrain vague très fertile, loué à des charrons du faubourg qui en ont fait un dépôt de bois
- p.30 Apparition de Silvère "Un dimanche soir vers 7 heures...", seul dans l'aire Saint-Mittre.
- p.32 Portrait de Silvère "C'était un garçon vigoureux..." (il a 17 ans)
- p.34 Apparition de Miette
- p.35 Silvère annonce son départ
- p.36 Portrait de Miette (elle a 13 ans)
- p.39 Promenade nocturne de Silvère et Miette dans la campagne
- p.43 Première évocation du père de Miette
- p.49-57 Arrivée de la colonne d'insurgés "Des bruits confus ..." La Marseillaise, description des insurgés
- p.58 Evocation du père de Miette, condamné au bagne pour le meurtre d'un gendarme
- p.59* Miette suit Silvère et prend le drapeau rouge
- p.60-61* Miette devient un symbole "A ce moment, elle fut la vierge liberté" (...) "Il me semble que je suis à la procession de la Fête-Dieu et que je porte la bannière de la Vierge."

Chapitre 2 : [p.61-103]

Plassans et les Rougon, histoire de la famille
chronologie interne : de la fin du 18e siècle à 1851

- p.61 Plassans, sous-préfecture (situation en 1851)
- p.62 Les 3 Plassans : la quartier noble de "Saint-Marc", le "vieux quartier" populaire, et la quartier bourgeois de "la ville neuve"
- p.63 Cours Sauvaire, fortifications et portes : Plassans, ville close.
- p.64-65 Description sociale de la population de Plassans : les nobles, la bourgeoisie, le peuple.
- p.66 Le partage social du cours Sauvaire. Début de l'histoire des Rougon

- p.67 Histoire d'Adélaïde Fouque (née en 1768), l'aïeule de la famille, unique héritière d'une riche famille de maraîchers qui "possédait, vers la fin du siècle dernier, un vaste terrain situé dans le faubourg, derrière l'ancien cimetière Saint-Mitre". Quelques années avant la Révolution de 1789, Adélaïde, qui pouvait prétendre à un beau parti, épouse un pauvre, Rougon, qui lui donne un fils un fils : Pierre Rougon
- p.68 Après la mort de son mari, Adélaïde prend pour amant un voisin, "ce gueux de Macquart", un contrebandier qui lui fait deux enfants illégitimes, Antoine et Ursule
- p.70 Adélaïde et Macquart vivent séparés mais ouvrent une petite porte dans le mur mitoyen de leurs propriétés
- p.73 Antoine Macquart
- p.74 Ursule Macquart, Pierre Rougon
- p.77 Pierre Rougon, dévoré d'ambition, cherche à se débarrasser de son encombrante famille : de sa mère à la conduite scandaleuse, de son demi-frère Antoine et de sa demi-sœur Ursule, les "bâtards"
- p.81 Vente de l'enclos des Fouque par Pierre Rougon
- p.82 Pierre Rougon impose à sa mère Adélaïde de lui signer un faux reçu de 50 000 F.
- p.83 Pierre Rougon épouse Félicité Puech, ambitieuse "cigale brune" de 19 ans, fille d'un marchand d'huile du vieux quartier, mais dont le père est peut-être le marquis de Carnavant, qui avait été l'ami intime de sa mère
- p.84-89 Histoire du couple Rougon. Entre 1811 et 1815, naissance de trois fils (Eugène, Pascal et Aristide) puis de deux filles (Sidonie et Marthe). Eugène et Aristide font leur droit, Pascal, médecine.
- p.90 Les enfants Rougon en 1848.
- p.90-92 Portrait et histoire d'Eugène; il a 40 ans à la veille de la révolution de 1848; avocat, il part pour Paris.
- p.92-96 Portrait et histoire d'Aristide, le plus jeune des trois fils, un fainéant dévoré par le désir instinctif des richesses mais ne connaissant pas encore ses ambitions. Marié à Angèle, fille du commandant Sicardot pour une dot de 10 000f.; ils ont un fils, Maxime, né en 1840. Aristide, après avoir vécu quatre ans aux crochets de ses parents, mange la dot de sa femme, puis trouve un petit emploi à la sous-préfecture qu'il garde pendant dix ans.

p.96-98 Le Docteur Pascal "ne paraissait pas appartenir à la famille": il dédaigne l'argent, soigne les pauvres gratuitement et se consacre à la science. En 1851, il travaille depuis deux ou trois ans sur la question de l'hérédité.

p.98 Les Rougon quittent le commerce, déménagent rue de la Banne, à la frontière du vieux quartier (populaire) et de la ville neuve (bourgeoise).

p.99 Installation dans le nouvel appartement, ameublement

p.100-102 Le "salon jaune", aspect, mobilier, vue sur la maison du receveur

p.102 Les Rougon à la veille de 1848 : "C'était une famille de bandits à l'affût, prêts à détrousser les événements. Eugène surveillait Paris; Aristide rêvait d'égorger Plassans; le père et la mère, les âpres peut-être, comptaient travailler pour leur compte et profiter en outre de la besogne de leur fils; Pascal seul, cet amant discret de la science, menait la belle vie indifférente d'un amoureux, dans sa petite maison claire de la ville neuve."

Chapitre 3 : [p.103-149]

Les forces en présence à Plassans

chronologie interne : après février 1848-début décembre 1851

p.104 Les relations se resserrent entre la ville neuve et le quartier Saint-Marc : à la faveur de la réaction cléricale de 1849, la ville de Plassans redevient presque intégralement conservatrice

P.105 Le clergé mène un combat acharné en faveur de la réaction : "Il s'agissait de tuer la république". Sur les 10 000 habitants de Plassans, seul un millier d'ouvriers restent républicains.

p.106 Intuitions de Félicité sur les profits à tirer de la situation politique et du chaos social qui résultent de la révolution de 1848 : "ces événements fondèrent la fortune des Rougon" (...) ils grandirent sur les ruines de la liberté."

p.107 Relations entre Félicité et le marquis de Carnavant

p.108 Premières réunions du Salon jaune. Le marquis s'y abrite derrière Pierre Rougon

p.109-110 Les habitués du Salon jaune : le marquis de Carnavant, Granoux (ancien marchand d'amandes), Roudier (riche propriétaire), Sicardot (commandant, ancien de la Grande Armée, beau père d'Aristide Rougon), Vuillet (libraire, éditeur de la *Gazette de Plassans*, bi-hebdomadaire, organe local de la réaction cléricale faisant le commerce de chapelets et d'images saintes).

- p.111 Salon jaune : lieu de regroupement de toutes les tendances réactionnaires. Pierre Rougon, homme "taré", prend figure de "chef de bande", tête de file d'un hypothétique parti ultra-conservateur. Rôle stratégique du marquis de Carnavant, de Félicité. Influence grandissante du Salon jaune.
- p.112 Avril 1849 : Eugène revient de Paris métamorphosé
- p.113 Rencontre entre Eugène et Aristide qui est républicain
- P.114-115 *L'Indépendant*, journal de tendance républicaine, dirigé par Aristide fait la guerre aux réactionnaires et notamment au Salon jaune.
- p.116-117 Eugène fait la leçon à son père sur la conduite à suivre pour profiter des événements politiques qui se préparent
- p.118-120 Projets d'avenir de Pierre Rougon, ses confidences à sa femme Félicité, rêve de prendre la place de Peirotte, le "receveur particulier" de Plassans.
- p.121 1er mai 1849 : Eugène repart pour Paris, siège de Rome.
- p.122 Eloge du Président par le commandant Sicardot
- p.123-124 Triomphe du Salon jaune : la ville neuve se rallie à la réaction; on applaudit aux mesures antilibérales; on scie l'arbre de la liberté sur la place de la Sous-Préfecture
- p.125-127 Le marquis de Carnavant révèle à Félicité le secret de Pierre et d'Eugène qu'il a percé à jour : le complot des Bonaparte; il l'encourage à y participer. Dans les premiers jours de 1851, elle lit les 40 lettres secrètes d'Eugène à son père confirmant qu'ils travaillent au rétablissement de l'Empire.
- p.128 Félicité aide son mari à son insu, mais s'inquiète pour Aristide,
- p.129 Le Docteur Pascal au Salon jaune : observations zoologiques sur les marques physiques de l'imbécillité humaine.
- p.130 -131 Félicité prêche l'ambition à son fils Pascal
- p.131-132 L'année 1851 : la politique parisienne parvient à Plassans de manière contradictoire ou ininterprétable. Le marquis de Carnavant à Félicité : "Allons, petite, le fruit est mûr ...Mais il faut vous rendre utile". Annonce du massacre.
- p.133 "en novembre 1851, le salon jaune était maître de Plassans" : il concentre les principaux outils de la prise de pouvoir : Roudier (la bourgeoisie riche; toute la ville neuve) Granoux (le conseil municipal); le commandant Sicardot, chef de la garde nationale, (la force armée).

- p.134 Les notabilités de Plassans plus ou moins hostiles au bonapartisme et dont il faut se débarrasser : le sous-préfet mis en place par 1848 de tendance libérale; le maire légitimiste; les juges de paix, le directeur des postes, le percepteur et le receveur particulier, dans la mouvance de la réaction cléricale
- p.135 1er décembre 1851 Lettre d'Eugène
- p.137 3 décembre : le coup d'Etat est connu à Plassans
- p.138 Démission et fuite du sous-préfet
- p.139 Hésitations d'Aristide
- p.141 Aristide simule un accident l'empêchant d'écrire
- p.142 5-7 décembre : bruits d'insurrection.
- p.145 Félicité retient son mari à la maison et joue la comédie de la peur
- p.147 Sicardot se rend à la mairie
- p.149 Pierre Rougon part se cacher chez sa mère Adélaïde, dans la mesure de l'impasse Saint-Mitre

Chapitre 4 : [p.149-205]

Itinéraire d'Antoine Macquart et jeunesse de Silvère

Arrivée des insurgés à Plassans

chronologie interne : de 1815 à 1851, et la nuit du 7 au 8 décembre 1851

- p.149 Retour en arrière vers 1815 : "Antoine Macquart revint à Plassans après la chute de Napoléon" : il apprend la spoliation des biens de sa mère par Pierre Rougon ; confrontation avec son demi-frère.
- p.151 Antoine sans ressource s'installe chez sa mère
- p.154 Par esprit de vengeance il persécute les Rougon et fait du scandale devant leur boutique.
- p.157 Félicité, pour s'en débarrasser, lui offre 200 F., un vêtement neuf et un an de loyer. Antoine pour subvenir à ses besoins fait quelques travaux de vannerie.

- p.159 Portrait de Joséphine Gavaudan, dite Fine "une grande et grosse gaillarde d'une trentaine d'années"
- p.160 Antoine Macquart épouse Fine
- p.161-162 Antoine ne travaille plus et se fait entretenir par sa femme. Fine boit de l'anisette, tapage et scènes de ménage. Les enfants : Lisa, née en 1827, Gervaise, en 1828, et Jean en 1831. Lisa à sept ans devient la bonne de la directrice des postes qui l'emmène avec elle à Paris en 1839.
- p.163-167 Vie des enfants Macquart : Gervaise et Jean exploités par Antoine. Pouvoir tyrannique du père. Fine boit de l'anisette avec sa fille Gervaise.
- p.167-168 Antoine Macquart républicain par envie et ressentiment : "Dès février, il s'était dit que Plassans lui appartenait.". Espoir de vengeance politique contre les Rougon.
- p.169 Soif de pouvoir et ressentiment chez tous les membres de la famille Rougon-Macquart.
- p.170-171 Antoine Macquart nuit à la réputation de Pierre Rougon dans le salon jaune.
- p.171-173 Ursule Macquart, la sœur d'Antoine, était morte en 1839 en laissant trois enfants : Hélène (8 ans), François (23 ans) et Silvère (6 ans), et son mari, Mouret s'était pendu l'année suivante. François était entré comme employé chez Pierre Rougon et avait épousé sa fille Marthe dont il avait eu trois enfants entre 1840 et 1844. Silvère est confié à sa grand mère Adélaïde qui vit dans la mesure de l'impasse Saint-Mittre.
- p.174 Portrait de tante Dide depuis la mort de son amant braconnier Macquart.
- p.175-176 Enfance de Silvère Mouret chez Tante Dide, il veille sur elle pendant ses crises nerveuses.
- p.177 Silvère devient charron
- p.178-180 Silvère autodidacte, sa vie dans la mesure de tante Dide, ses lectures, Rousseau.
- p.180-189 Antoine Macquart endoctrine Silvère pour en faire un républicain. La vie dans la famille Macquart : la tyrannie du père sur Jean et Gervaise; discussions entre Antoine Macquart et Silvère.
- p.189 1849 : "Comme Silvère atteignait sa seizième année, Macquart le fit initier à la société secrète des Montagnards, cette association puissante qui couvrait tout le Midi."

p.190 Mort de Fine, l'épouse d'Antoine Macquart en janvier 1850 : "cette mort consterna Macquart. Son revenu le plus assuré lui échappait". Il se rabat sur les payes de ses deux enfants. Mais en février Gervaise s'enfuit à Paris avec Lantier et ses deux enfants; et en juillet, Jean, qui a 19 ans quitte également Plassans.

p.191-192 Macquart sans ressource entre dans une grande fureur politique : "il accueillit le coup d'Etat avec la joie chaude et bruyante d'un chien flairant la curée.". A l'annonce de l'arrivée des insurgés, "ses mains tremblaient à la pensée qu'il tiendrait bientôt les Rougon à la gorge".

p.193 Macquart, accompagnés de quatre nervis républicains, se rend chez Rougon pour arrêter son demi-frère Pierre, mais ne trouve que Félicité. Il laisse un homme en faction devant la porte.

p.194-195 7 décembre, vers 23h. : la colonne d'insurgés entre dans Plassans, Miette est à leur tête.

p.196-197 Les insurgés devant la mairie, prise de la mairie sans effusion de sang

p.198-199 8 décembre vers 1 h. du matin, les insurgés à qui on a distribué du pain, mangent.

p.199 Léger retour en arrière : pendant la prise de la mairie, investissement et prise de la gendarmerie voisine sans combat : en désarmant les gendarmes, Silvère crève accidentellement l'œil du gendarme Rengade.

p.200 Les mains couvertes de sang, croyant avoir tué le gendarme, Silvère laisse Miette près de la halle et court se laver au puits de Tante Dide : pour elle, il vient de venger la mort de son amant braconnier tué par un gendarme.

p.201 Silvère rencontre Pierre Rougon chez Tante Dide; discussion.

p.202-204 Pendant ce temps, à la halle, Justin Rébufat, le fils du méger chez qui Miette est employée, menace et insulte Miette. Miette décide de ne plus jamais revenir chez les Rébufat

p.204-205 Les insurgés quittent Plassans avec leurs prisonniers (Sicardot, Garçonnet et Peirotte). Le docteur Pascal les accompagne pour soigner les blessés. Antoine Macquart obtient de garder une vingtaine d'hommes pour occuper la mairie et tenir la ville. La colonne des insurgés part dans la nuit; Miette qui tient le drapeau est en tête.

Chapitre 5 : [p.205-273]

Histoire de Miette et de Silvère

Les insurgés à Orchères, le massacre de Sainte-Roure

chronologie interne : de 1847 à 1851 et du 8 au 12 décembre 1851

- p.205 Les insurgés : marche de nuit vers Orchères, paysages nocturnes
- p.208 Miette est épuisée de fatigue. 6 h. du matin, Silvère et Miette s'arrêtent pour se reposer. Ils rejoindront la colonne plus tard à Orchères par des chemins de traverse. Ils s'installent sur un rocher
- p.209-215 Etreinte, premier baiser, pudeur, souvenir de l'affreux Justin. Scène d'amour pur ("naïves idylles") sur fond de tocsin : "Tu seras ma femme" (...) "Si nous sommes vaincus?" (...) "il vaut mieux mourir" (...) je ne veux pas mourir sans que tu m'aimes". Miette demande à Silvère de lui faire l'amour; l'adolescent n'ose pas, Miette, épuisée, s'endort.
- p.215-220 Retour en arrière. Histoire Miette. Sa mère était morte quand elle était au berceau. Son enfance depuis l'âge de 9 ans, lorsque son père fut envoyé au bagne pour avoir tué un gendarme. Chez son grand-père, puis chez sa tante Eulalie à Plassans, l'épouse du méger Rébufat, à côté de la mesure de Tante Dide. Vie heureuse de petite paysanne malgré les cruautés du fils Rébufat, l'affreux Justin. Après la mort de la tante Eulalie, sa situation se détériore, elle est traitée comme un valet de ferme
- p.220-235 Rencontre entre Miette et Silvère qui est venu réparer la poulie du puits mitoyen, entre le jardin de sa grand-mère Adélaïde et l'enclos des Rébufat. Conversations et rencontres quotidiennes de part et d'autre du puits mitoyen.
- p.235 Silvère ouvre la petite porte qu'avait fabriquée Adélaïde autrefois pour retrouver son braconnier Macquart.
- p.236-238 Les amoureux découverts par Tante Dide qui referme la porte et jette la clé au fond du puits
- p.238-239 Crise nerveuse de Tante Dide
- p.240-247 Rendez-vous à l'aire Saint-Mittre. Abri pour l'hiver dans l'aire Saint-Mittre
- p.248 Retour des beaux jours. Vie heureuse de Silvère et de Miette dans la campagne du Midi
- p.250-254 Bains dans la Viorne
- p.255-256 Miette et Silvère de plus en plus amoureux
- p.257-260 Les deux petits amoureux dans l'aire Saint-Mittre : familiarité et jeux avec la pierre tombale et les ossements de l'ancien cimetière. Les morts poussent les deux enfants à s'aimer.
- p.260 Retour au présent narratif . Miette s'éveille sur le rocher

- p.261 Miette et Silvère arrivent à Orchères avec la fin de la colonne des insurgés.
- p.262-263 Rencontre de Silvère et de son cousin le docteur Pascal qui a suivi les insurgés : "La famille est complète, reprit-il. Elle aura un héros"
- p.264-265 Les insurgés à Orchères : du lundi 8 au mercredi 10. Rumeur : "Des voix disaient que Paris était vaincu, que la province avait tendu les pieds et les poings (...) des troupes nombreuses (...) s'avançaient à marche forcée pour détruire les bandes insurrectionnelles". Le jeudi 11, vers 1 h. "l'homme au sabre" qui commande la troupe des insurgés juge que la position est dangereuse et organise le repli vers les hauteurs de Sainte-Roure. Le matin du 12 les soldats encerclent Sainte-Roure
- p.266 Préparatifs des insurgés avant l'assaut, les volets se ferment.
- p.267 Début de la fusillade; mort du grand bûcheron, massacre des insurgés.
- p.268-271 Miette est touchée à la poitrine, elle s'écroule au milieu de son drapeau rouge; le Docteur Pascal ne peut plus rien pour elle; elle meurt entre les bras de Silvère en lui reprochant tendrement de l'avoir laissée vierge.
- p.272 Massacre. Peirotte, le receveur retenu prisonnier par les insurgés est tué par les soldats qui continuent la fusillade en criblant de balles la façade des maisons pour s'amuser.
- p.273 Silvère, trouvé sur le cadavre de Miette, est fait prisonnier.

Chapitre 6 : [p.273-358]

La prise de pouvoir par Pierre Rougon
Les intermittences de l'opinion et le guet-apens
chronologie interne : du 8 au 12 décembre 1851

- p.273 Pierre Rougon sort de chez sa mère
- p.274 Félicité lui jette par la fenêtre la clef du hangar aux armes
- p.275 Rougon va chercher Roudier et le conseiller Granoux qui fait un récit apocalyptique du passage des insurgés pendant la nuit.
- p.276 La bande réactionnaire conduite par Rougon dans le hangar à fusils.
- p.277-278 Distribution des armes, ils sont 41; marche prudente vers l'Hôtel-de-Ville, pénètre dans la mairie sans encombre

- p.279 Antoine Macquart assis dans le fauteuil du maire, à l'étage, avec quatre comparses qui l'aident à rédiger une proclamation, savoure ce qu'il croit être sa victoire, rêve de son pouvoir absolu sur Plassans.
- p.280 Entrée de Rougon et de ses hommes qui se saisissent de Macquart et de ses comparses; dans la mêlée, un des insurgés cherchant à arracher son fusil à Rougon, fait partir un coup de feu : la balle brise la glace du salon
- p.281-282 Arrestation de Macquart que Rougon enferme dans le cabinet privé du maire
- p.283 Rougon prend la place de Macquart dans le fauteuil du maire; Macquart l'insulte et le menace à travers la porte. Les insurgés laissés sous les ordres de Macquart ont été conduits à la prison; Rougon reprend l'affiche de Macquart et change quelques mot pour en faire sa propre proclamation
- p.284-285 Pierre Rougon sauveur de l'ordre accepte de prendre la tête d'une commission municipale; retour à son domicile; en le voyant rentrer, Cassoute, le factionnaire de Macquart part se faire arrêter à la mairie
- p.286-287 Rougon raconte son succès à sa femme : "C'est fait, nous serons receveur particulier"; joie de Félicité qui souhaite la mort de Peirotte.
- p.288 Rêvant à leur prochaine fortune, Pierre et Félicité Rougon regardent avec mépris leur vieux salon jaune élimé. Arrivée des invités
- p.289 Arrivée de Granoux qui s'adresse à Rougon : "Vous avez sauvé Plassans". Granoux, Roudier et Rougon : "à voix basse, ils se partagèrent le pouvoir."
- p.290-291 Arrivée de Vuillet, qui se prétend sauveur de l'hôtel des postes, et en a pris la direction. Récit
- p.291-293 Récit de la prise de la mairie par Rougon et Granoux (épisode raconté selon une focalisation neutre p.280) : grandissement épique; pouvoir des mots et du récit; affabulation : l'épisode du bris de glace est réinterprétée selon le point de vue de Granoux : l'insurgé avait tenté d'assassiner Rougon
- p. 294-297 Le salon jaune devient un chambre d'écho amplifiant le récit amplifié de Rougon et Granoux; les habitués se dispersent pour raconter à leur tour l'histoire dans toute la ville. Extension de la rumeur, Rougon héros. Félicité exulte.
- p.298-299 Visite d'Aristide à son père, c'est Félicité qui le reçoit : elle lui fait la leçon sur la conduite à tenir : ôter son bandage ridicule et publier un éditorial favorable au coup d'Etat. Pierre

Rougon prend possession de la mairie : la machine municipale détraquée par le départ de Garçonnet était "à prendre"..

p.300 Rougon réorganise une garde nationale de 300 hommes et consigne les gendarmes dans leur gendarmerie (de peur qu'ils lui volent une part de son mérite dans le maintien de l'ordre). Sensation de pouvoir de Rougon Réapparition du gendarme Rengade (blessé par Silvère) qui jure de tuer son agresseur.

p.301 Rougon fait afficher la proclamation destinée à rassurer Plassans : l'ordre est rétabli, les armées régulières vont venir détruire les insurgés.

p.301-303 Montée de la peur à Plassans : "on dit que le retard des soldats n'est pas naturel, et que les insurgés pourraient bien les avoir massacrés". La commission provisoire s'effraie de ses propres bavardages, les habitants de Plassans se laissent aller à la panique. Rougon fait fermer les portes de la ville.

p.304 Vuillet refuse de publier un article favorable au coup d'Etat dans la Gazette avant d'avoir la certitude que les insurgés ne sont plus une menace.

p.305-306 Bruits dans la campagne autour de Plassans : est-ce la nature ou les insurgés préparant une attaque? La commission municipale s'installe dans les jardins de l'hôtel Valqueyras qui lui sont ouverts par le marquis de Carnavant, pour surveiller les alentours.

p.307-310 Rumeurs et bruits nocturnes. Le marquis s'amuse à épouvanter la commission : "Ce sont, dit-il, les villages voisins qui se réunissent pour venir attaquer Plassans au point du jour." Puis on entend la Marseillaise et le Tocsin. Panique. Au matin du mardi 9 décembre, rumeurs dans Plassans : insurgés cannibales qui mangent leurs prisonniers, insurgés incendiaires : tout le pays flambe.

p.311-312 Plassans est coupé du reste de la France. Plus de communication. On ferme les portes de la ville. Vers 14h. rumeur : le coup d'Etat a échoué à Paris. Le prince président est prisonnier. Une armée d'insurgés doit venir massacrer Plassans. Panique au crépuscule. Rougon se retrouve isolé : ils ne sont plus que 4 à la commission provisoire.

p.313 Rougon quitte la mairie et rentre chez lui : "Félicité le reçut, silencieuse, la mine consternée. Elle aussi commençait à désespérer. Tout leur rêve s'écroulait." Le pouvoir remis en cause. Elle n'ose pas s'approcher de la fenêtre de peur d'être conspuée.(scène symétrique du triomphe à la fenêtre p.297)

p.314-315 L'épopée de Rougon tournée en ridicule par l'opinion publique : troisième lecture, mais cette fois négative de la scène pseudo-épique à la mairie (p.280, 291-293) et du bris de glace. Retournement complet de l'opinion sous l'emprise de la peur : "Les Rougon (...) c'est des pas grand-

chose". Commérages et résurgences des vieilles histoires familiales (Adélaïde et son contrebandier). Analyse de Félicité : les rumeurs viennent de la ville neuve, un coup des riches. Pouvoir et manipulation de l'opinion.

p.316 Face aux incertitudes, Aristide ne fait pas paraître d'article dans *l'Indépendant* et reprend son rôle de mutilé.

p.317 Aucune lettre d'Eugène : impossible de savoir ce qui se passe à Paris

p.317-318 En revanche, Vuillet, qui refusait le matin-même de se compromettre, contre toute attente, fait paraître dans *La Gazette* un article violemment hostile aux insurgés. Pouvoir de la presse, de l'affabulation narrative (ici version apocalyptico-biblique du passage des insurgés à Plassans)

p.319 Félicité comprend que Vuillet a pris la direction de l'hôtel des postes pour capter les informations en provenance de Paris. Elle s'y rend : "il eut, à sa vue, un vif mouvement de contrariété"

p.320 Vuillet fouillant le courrier de Plassans : bénéfice personnel de l'information, et rétention d'information

p.321 Félicité vient récupérer la lettre d'Eugène, et l'obtient

p.322 Félicité négocie le silence de Vuillet sur le succès du coup d'Etat contre ce qu'il désire : redevenir le fournisseur des livres du collège comme il l'était avant que l'on découvre son commerce de publications pornographiques. Vuillet accepte de retenir les lettres jusqu'au surlendemain.

p.323-324 Félicité rencontre Carnavant, puis rentre chez elle, décidée à se venger des cachotteries de son mari. Elle fait mine de pleurer et le réveille.

p.324-326 Comédie de Félicité : elle laisse entendre que le coup d'Etat est manqué, que tout est perdu. Panique et emportement de Rougon.

p.326 Endettement des Rougon : les invitations du Salon jaune, l'achat des fusils.

p.327 Félicité continue sa comédie en ne laissant aucun espoir à Rougon, jusqu'à ce qu'il pleure : "Félicité, qui attendait cette crise, eut un éclair de joie, à le voir si mou, si vide, si aplati devant elle."

p.328-329 Vaincu, Rougon implore Félicité d'avoir une idée, il lui montre les lettres d'Eugène : Félicité a rétabli son pouvoir face à son mari; forte de sa connaissance de la situation réelle, Félicité propose une idée : le parti de l'ordre finirait par l'emporter, "selon elle, il fallait que la panique soufflât plus violente dans la ville, et que Pierre gardât une attitude de héros".

- p.330 Nouveau plan (dont on ne connaît pas le contenu) où il s'agirait d'utiliser Macquart. Félicité et Pierre s'endorment en rêvant une pluie de sang transformée en or (nuit du mardi 9 au mercredi 10 décembre)
- p.331-332 Macquart prisonnier, confortablement séquestré dans le cabinet du maire : ses réflexions et son goût du luxe
- p.333-334 Début de la négociation entre Félicité et Macquart : elle lui propose de le laisser s'échapper pour qu'il vienne cette nuit-même reprendre la mairie avec ses comparses républicains
- p.335 Macquart craint qu'on ne cherche à le faire tuer
- p.336 Macquart comprend qu'on lui propose un guet-apens, sans en saisir les raisons et essaie de marchander. Le marché est conclu pour 1000F dont 200F. d'avance
- p.337 Pierre Rougon retourne à la mairie : "il s'y installa magistralement, en homme qui entend ne plus quitter la place. Il envoya simplement un mot à Roudier, pour l'avertir qu'il reprenait le pouvoir". Figure héroïque du pouvoir.
- p.338 Pierre Rougon seul à son poste dans la mairie, au milieu de la ville saisie par la panique (on attend l'arrivée des insurgés d'un instant à l'autre). Se montre au balcon. Rumeur : Macquart a été délivré par les insurgés.
- p.339-340 Début de retournement de l'opinion publique : Rougon est un héros de courage. Délégation à la mairie : Rougon joue le dévouement héroïque à la cause de l'ordre. Le soir, Granoux vient le rejoindre pour partager son martyre.
- p.340-342 Aristide ne comprend plus rien à la situation ; il rend visite à Félicité qui lui recommande une fois encore d'ôter son bandage. Aristide, le républicain retourne sa veste : "Tant pis s'écria-t-il, je suis bonapartiste!... Papa n'est pas un homme à se faire tuer sans que ça lui rapporte gros. — Et tu as raison, dit sa mère".
- p.342-343 Soir du 10 décembre : Plassans attend l'arrivée des insurgés qui vont détruire la ville. Rougon prépare le guet-apens : les gardes nationaux sont regroupés secrètement sur la place de l'hôtel de ville; pour amplifier l'action, Granoux fera sonner le tocsin dès le premier coup de feu.
- p.344 Macquart chez tante Dide mange un poulet, satisfaisant de l'argent gagné et de sa prochaine trahison. Tante Dide ne pense qu'à Silvère.
- p.346-347 Macquart regroupe les républicains et, à minuit, les conduit à la mairie : en s'esquivant, il les laisse entrer dans la cour : fusillade ; trois républicains et un garde national tués.

Rougon tente en vain de tirer sur Macquart; les républicains s'échappent. Tocsin et fusillade dans le vide.

p.348 Rougon fait aller et venir les pelotons de gardes à travers la ville pour simuler des mouvements de troupes et augmenter l'effroi de Plassans.

p.349 Faute de battant à la cloche, Granoux sonne le tocsin avec un marteau

p.350 Rougon ordonne qu'on laisse les cadavres sur place : mise en scène spectaculaire ; il marche par inadvertance sur quelque chose de mou, la main d'un républicain fusillé.

p.351-353 Les habitants de Plassans viennent observer les restes du massacre; amplification épique des événements de la nuit; triomphe de Rougon : "un héros, un sauveur", une "main de fer". Aristide vient flâner les cadavres, trouve ses parents "très forts", et se décide à publier un article bonapartiste

p.354 Rougon seul à la mairie est en proie au doute, craint l'arrivée des insurgés, maudit sa femme. Des baïonnettes sont aperçues à l'horizon, on croit reconnaître les insurgés ; ce sont les soldats.

p.355 Arrivée de la commission municipale; triomphe de Rougon. "Rougon est un grand homme, il mérite d'être décoré". (...) "son nom circulait dans la foule"

p.356-357 Entrée dans la ville des officiers (M. de Blériot, le colonel Masson) et du préfet. Rougon reçoit leurs félicitations. La troupe ne reste qu'une heure à Plassans, elle va réduire les insurgés qui stationnent à Orchères [voir p.264-265]. Félicité à sa fenêtre exulte, pâle de joie, avec à sa droite Aristide qui vient de publier un article bonapartiste, et à sa gauche le marquis de Carnavant. Rougon et les officiers vus de la fenêtre de Félicité.

p.358 Arrivée de Rougon; Félicité lui remet, comme si elle venait de lui parvenir, la vieille lettre d'Eugène annonçant le succès du coup d'Etat. "Tu es une sorcière, lui dit-il en riant. Tu as tout deviné. Ah! quelle sottise j'allais faire sans toi! Va, nous ferons nos petites affaires ensemble." Victoire de Félicité.

Chapitre 7 : [p.358-382]

Dénouement

chronologie interne : 13 et 14 décembre 1851

p.358 Le soir du dimanche 14 décembre, surlendemain du massacre de Sainte-Roure, retour des troupes à Plassans

p.359 Début des représailles bonapartistes dans le midi. Arrivée le samedi 13 des autorités. Le maire reprend son poste. Rougon attend sa récompense : lettre d'Eugène annonçant la prochaine signature de la nomination de Pierre au poste de receveur particulier, et de surcroît, la Légion d'honneur. Préparatifs d'un grand dîner chez les Rougon.

p.360 Félicité prépare la soirée. Pierre Rougon cherche Macquart pour le payer, et se demande ce que deviennent Pascal et Silvère. Les insurgés faits prisonniers sont gardés dans l'aire Saint-Mittre.

p.361 Rougon retrouve Macquart et le docteur Pascal chez tante Dide qui est en pleine crise nerveuse . Pascal qui a échappé au massacre est à son chevet.

p.362 La crise de tante Dide est extrême : masque d'épouvante. Elle a été terrassée peu de temps auparavant en revenant d'une course dans l'aire Saint-Mittre. Inquiétudes de Pascal

p.363 Rougon paye Macquart

p.364 Macquart compte les 800F en or . Tante Dide dans un sursaut s'écrie : "Le prix du sang, le prix du sang! (...) j'ai entendu l'or ... Et ce sont eux, eux, qui l'ont vendu. Ah ! les assassins! Ce sont des loups." Délire de tante Dide

p.365 Délire de tante Dide : lucidité dans son égarement : ses fils sont des loups. Elle les maudit.

p.366 Diagnostic de Pascal : "Elle est folle (...) elle mourra dans une maison de fous ainsi que son père." Mais il entrevoit la vérité des propos délirants de Tante Dide : "l'avenir des Rougon-Macquart, une meute d'appétits lâchés et assouvis, dans un flamboiement d'or et de sang." Pascal prévient Rougon que Silvère est prisonnier, lui demande d'intervenir pour le sauver. A son nom, la tante Dide hurle.

p.367 En sortant de chez sa mère, Rougon rencontre son fils Aristide qui rôde dans l'aire Saint-Mittre; celui-ci lui confie à l'oreille une nouvelle qui le fait blêmir (on soupçonne, et on comprendra bientôt qu'il s'agit la mort de Silvère, mais le lecteur n'est pas informé du contenu); Rougon conclut : "Ça m'évite une course". Il entraîne Aristide chez lui pour le grand dîner. "Le salon jaune resplendissait". Tout le monde est là, sauf Garçonnet le maire qui invite au même moment les officiers de l'armée, et le marquis de Carnavant qui s'est fait excuser : "ces bourgeois tachés de sang blessaient ses délicatesses".

p.368-371 Le salon jaune : le banquet des vainqueurs. Roudier, Vuillet, Granoux, Sicardot, les marchands. Grâce à son article pro-bonapartiste, Aristide se réconcilie avec son beau-père Sicardot et obtient de lui les 500 F nécessaires à son départ pour Paris. On annonce la prochaine nomination de

Rougon au poste du défunt Peirotte, et Félicité confie qu'elle louera son appartement avant d'acheter une maison dans la ville neuve.

p.371-372 Ivresse et ripailles dans le Salon jaune. Aristide avoue à sa mère qu'il a laissé tuer Silvère sans intervenir : il a son cadavre à lui : "J'ai bien fait. C'est un bon débarras!". Dans l'appartement d'en face, Félicité aperçoit par la fenêtre la veillée funèbre du corps de Peirotte ramené de Sainte-Roure. Rires dans le salon jaune, cris de ravissement devant le dessert

p.372-373 Les vaincus. Evocation des terribles représailles de l'armée dans la région. On tue pour l'exemple quelques insurgés ou républicains à chaque étape. Retour en arrière de quelques heures dans le récit : à Plassans il avait été décidé d'en tuer un. Les soldats sont las de fusiller. Le gendarme Rengade retrouve Silvère, ce sera lui

p.373-381 Récit de la mort de Silvère assassiné par le gendarme Rengade quelques heures plus tôt dans l'aire Saint-Mittre. Rengade, grelottant de fièvre et la face ensanglantée par son ancienne blessure, tue d'abord le paysan Mourgue auquel Silvère était enchaîné, puis, sous les yeux de Justin qui jubile devant le spectacle, fait éclater la tête de Silvère qui meurt sur la pierre tombale de ses anciens rendez-vous avec Miette. Avant le coup de feu, il aperçoit tante Dide qui assiste à son agonie.

p.381 Mort de Silvère. Retour au présent narratif du dîner [p.372] "Et, chez les Rougon..." : toast à l'Empire naissant "le règne de la curée ardente" : "Comme il avait relevé la fortune des Bonaparte, le coup d'Etat fondait la fortune des Rougon". Triomphe et délire du salon jaune. Sicardot prend un morceau de ruban rose dans les cheveux de Félicité pour en décorer Pierre Rougon comme d'une légion d'honneur anticipée.

p.382 Reste pour conclusion de tout le récit, quelques objets tous rouges comme le sang et la honte : la tache rouge du ruban rose, le talon sanglant de la chaussure de Rougon oubliée dans la pièce voisine, la lueur de la bougie chez Peirotte, la mare de sang sur la pierre tombale de l'aire Saint-Mittre.

IV. LES FIGURES DU POUVOIR :

Symbolique des personnages et structure du récit politique

dans *La Fortune des Rougon*

Les figures du pouvoir dans *La Fortune des Rougon* peuvent s'interpréter à travers l'évocation socio-historique et politique du coup d'Etat en province : il est possible d'étudier à ce sujet ce que dans le roman suggère le travail des groupes de pression bonapartiste, les modalités de l'opposition ou de la collaboration des différentes forces politiques, la tentative de résistance républicaine ; l'ensemble de ces composants peut être analysé en termes de mécanismes, démarches, objectifs, moyens et finalités : quels sont les formes du pouvoir, les théories du pouvoir qui s'affrontent à ce moment-clé de renversement de régime? Quels sont les rapports de forces, les instruments et les méthodes de la prise de pouvoir, etc. Mais nous nous trouvons ici dans un roman, non dans un essai de philosophie politique, et d'un point de vue narratif, ces questions se trouvent en réalité posées, mises en œuvre et résolues à travers une fiction dont la logique est celle de personnages aux prises avec l'action. Les figures du pouvoir sont avant tout l'objet d'une mise en scène romanesque : selon le profil individuel de sa propre biographie, selon son statut social et sa place sur l'échiquier des forces en présence, selon l'intensité et la pertinence de son initiative et de son action, selon les lois de hasard et de la nécessité qui règlent l'ensemble des destinées, chaque personnage du roman participe d'une théorie narrative du pouvoir qui lui assignera sa place dans le camp des victimes ou des vainqueurs ou dans cette catégorie hybride et plus neutre des personnages à bilan nul. Les figures du pouvoir sont à rechercher dans l'histoire individuelle de chaque personnage qui incarne la figure plus ou moins accomplie d'un rapport singulier à la question du pouvoir : le roman dispose sous nos yeux un échantillonnage particulièrement riche de cas qui vont du refus total d'adhésion à la problématique du pouvoir jusqu'à l'obsession de sa conquête par tous les moyens. C'est le croisement de ces conceptions singulières, leurs évolutions, leurs métamorphoses au gré des événements, les rapprochements et les divergences, les coalitions, les affrontements et le choc des intérêts individuels, qui tissent, au fil des pages, la trame de ce qui se présente, en modèle réduit, comme une image de l'histoire collective.

Les victimes

Dans sa dimension de "roman historique", le récit fait une place importante à l'ensemble des personnages qui payent de leur vie le changement de régime pour s'y être opposé : le personnage collectif des 3000 insurgés et le groupe de républicains attirés dans le guet-apens. Mais le récit donne un rôle narratif plus important encore aux deux victimes qui se trouvent au croisement du "roman historique" et du "roman d'amour" : Silvère et Miette, qui, par les positions-clefs qui leur sont accordées dans l'économie symbolique et narrative du roman, sont perçus comme de véritables victimes expiatoires, symbolisant l'écrasement délibéré de l'idéal et des forces de vie par le parti du profit et de la mort. Cependant, le tableau des victimes ne serait pas complet si l'on oubliait d'y ajouter trois autres victimes qui incarnent les divers impacts négatifs du coup d'Etat sur les destinées individuelles et qui, avec des significations diverses, semblent jouer également le rôle de victimes expiatoires : Adélaïde Fouque qui, dans cette histoire, ne perd pas la vie mais la raison, selon une logique qui est moins celle du "roman historique" que celle de son croisement avec les logiques du "roman d'amour" et du "roman généalogique"; Peirotte, le receveur particulier, victime aléatoire qui recevra la mort de ceux qui étaient censés le défendre ; et enfin, sur un mode mineur, mais significatif, le sous-préfet de Plassans mis en place par la seconde république, qui ne meurt pas mais ne trouve le salut que dans la fuite et l'exil. Pour des raisons faciles à interpréter, le camp des victimes est de loin de plus nombreux; la proportion est même très sévère : pour deux ou trois Rougon qui font fortune, on compte des milliers de morts.

Adélaïde Fouque (dite "tante Dide")

Souche de l'arbre généalogique, aïeule des Rougon-Macquart, c'est elle qui transmet la tare à la double lignée : elle incarne la névrose originelle. En tant que telle, elle est dépositaire, à son insu, d'un immense pouvoir, négatif et occulte : celui d'agir à distance sur toute sa descendance de l'intérieur même du principe de vie qui anime chaque membre de la tribu; c'est l'équivalent physiologique d'un pouvoir magique, version magie noire, une sorte de charme ou de possession qui lui assure un véritable empire sur la double lignée. Mais ce pouvoir héréditaire n'offre évidemment à tante Dide

aucun moyen d'action : tout au contraire, en transmettant sa névrose, elle produit une descendance tarée dont la méchanceté native se retournera immédiatement contre elle. Adélaïde est née en 1768 (un siècle exactement avant d'avoir été conçue par Zola) et vivra jusqu'en 1873 (date où s'achève le cycle complet des Rougon-Macquart) : elle symbolise la permanence du principe héréditaire.

Fille d'un riche maraîcher mort fou quelques années avant la Révolution, Adélaïde présente très jeune les signes d'une certaine asocialité qui l'entraîne spontanément à ne pas respecter les conventions et à s'exclure du scénario social. Elle est riche, mais ne conçoit pas l'argent comme un instrument de pouvoir ou de promotion personnelle. A dix-huit ans c'est une grande et mince jeune fille aux manières singulières, pâle et bizarre, mais séduisante et dont la fortune lui permet d'espérer un beau mariage : c'est à cet âge, en 1786, six mois après la mort de son père, qu'au grand désespoir de ses prétendants et contre toute attente, elle épouse Rougon, l'un des serviteurs de son père, un paysan rude venu des Basses-Alpes sans le moindre sou. Il lui fait un enfant, Pierre Rougon (né en 1787) mais il meurt accidentellement quinze mois après le mariage. Ce mariage, bien que socialement atypique, avait été de la part d'Adélaïde une véritable concession aux usages : la première et la dernière, puisque devenue veuve à moins de vingt ans, Adélaïde va choisir de vivre sa vie en dehors de toute règle sociale : comme une "sauvage", en écoutant son instinct et sa passion, sans se préoccuper le moins du monde des conventions, de l'opinion du voisinage et des risques de scandale. En 1789, date évidemment symbolique, la jeune Adélaïde tombe follement amoureuse d'un contrebandier alcoolique, fugeur et brutal, ce "gueux de Macquart", un paria dont la mesure jouxte l'enclos des Fouque; elle en fait son amant, en se moquant ouvertement de l'opprobre, mais sans volonté de défi non plus : c'est par passion qu'elle s'unit à un "hors la loi"; la petite sauvage aime le "voyou". Le contrebandier lui fait deux enfants, Antoine Macquart dès 1789 et Ursule en 1791, qu'elle élève avec son fils légitime Pierre; les enfants grandissent en toute liberté, sans contrainte ni règle. Adélaïde est assez riche pour entretenir seule ses enfants; elle s'en occupe tendrement, (comme elle le fera dans sa vieillesse pour son petit-fils Silvère Mouret), mais sans en être l'esclave ni abandonner sa vie de femme : elle n'hésite pas à les laisser se débrouiller seuls quelques temps pour rejoindre Macquart dans sa cabane lorsqu'il revient de ses errances. Au lieu de s'unir par le mariage avec son amant, elle a construit une petite porte entre sa grande propriété et le petit jardin de Macquart : symbole plus sexuel que social qui affiche un principe d'union libre, au grand scandale du voisinage. Et d'une certaine façon, Adélaïde

réussit à imposer sa norme de vie : elle vit réellement heureuse avec son brigand et ses enfants pendant plus de quinze ans. Ainsi défini dans le micro-roman qui lui est consacré au fil du récit, le personnage d'Adélaïde possède une certaine dimension héroïque qui pourrait en faire un véritable symbole de la liberté féminine : c'est une femme qui a eu le courage de vivre selon sa passion en bafouant les idées reçues de la triste société provinciale. En ce sens Adélaïde, malgré les échecs qui l'attendent, constitue une sorte de démenti exemplaire à ce monde du pouvoir qui va la vaincre : elle vit, dans l'esprit du XVIII^e siècle, selon l'ordre de la Nature, de l'amour, de la passion, en ne suivant que les règles qu'elle se prescrit elle-même. Elle exprime l'originalité d'une conception de la vie qui privilégie visiblement le monde de la campagne contre celui de la ville (conception qui s'accorde bien avec le nom de son petit-fils, Silvère), la liberté de l'autonomie totale contre les empiétements du lien social, le bonheur sauvage contre l'ennui des conventions, l'expansion heureuse du corps contre l'obsession étreinte du profit, le droit de la femme à vivre selon son instinct, contre les usages et notamment contre cette règle de domination sexuelle qui n'accorde qu'aux hommes le droit de fixer la norme des convenances. Mais cette positivité du personnage d'Adélaïde qui construit un véritable *monde de l'anti-pouvoir* se trouve dans le récit contrebalancé par deux réserves considérables. Zola met un soin particulier à préciser d'une part qu'Adélaïde est malade, et d'autre part, que son expérience heureuse, fondée sur des bases extrêmement fragiles, est destinée à prendre fin et à s'inverser en malheur sous l'effet d'une double remise en ordre : la société élimine physiquement l'homme qu'elle aime, puis se charge, à travers ses propres enfants de la priver de la liberté que lui donnait sa fortune. Du point de vue de Zola, Adélaïde est victime de sa propre nature : elle porte une tare (la folie de son père) qui explique son comportement atypique et la conduit à ce que le romancier semble poser comme une faute : le choix des deux géniteurs qui par leur profil aggravent l'hérédité de sa descendance, et ce "métissage" plus ou moins adultérin qui la conduit, après un enfant légitime, à donner naissance à deux bâtards. En rompant la convention sociale, Adélaïde, selon Zola, provoque un processus irréversible qui ne peut conduire qu'à son écrasement. Depuis ses accouchements, Adélaïde est sujette à des crises nerveuses qui s'aggravent avec les années. Sa maladie tourne à l'hystérie après la mort violente de son amant, tué par un douanier en 1810. A partir de cette date, âgée de 42 ans, Adélaïde, saisie d'hébétude, s'enferme dans une douleur muette et se retire définitivement dans la mesure que lui a léguée son amant. Spoliée de ses biens fonciers (l'enclos des Fouque) par son fils

Pierre, elle ne tente aucun effort pour faire valoir ses droits et ceux de ses deux autres enfants, comme si la disparition de Macquart avait mis fin chez elle à toute espérance dans la vie. Rejetée de tous, elle vieillit dans la solitude et la pauvreté, ne disposant que de la très faible pension que Pierre lui alloue. A 75 ans, pour ne pas mourir seul, elle recueille son petit-fils Silvère Mouret, orphelin et âgé de six ans, qu'elle élève avec une infinie tendresse, et qui lui donne, en retour, un véritable amour filial. En dépit de son extrême pauvreté, la mesure de tante Dide continue à être, pour tous, un refuge, une sorte de lieu hors du temps et de l'histoire qui reste aussi inaccessible aux périls que l'enceinte sacrée d'une église ou le vert paradis de l'enfance : aux heures les plus dangereuses du drame sanglant qui se noue à Plassans, ses fils Pierre Rougon et Antoine Macquart viendront spontanément trouver abri et sécurité auprès de leur vieille mère, dans la cabane de Macquart. D'ailleurs, tout en la méprisant, ses fils continuent à la considérer réellement comme l'aïeule. C'est que, malgré la gravité de ses crises nerveuses et ses absences, tante Dide, grâce à Silvère, a échappé à l'anéantissement : elle retrouve sa dimension maternelle dans un rôle de grand-mère affectueuse et dévouée. Silvère ne reçoit à proprement parler aucune éducation de tante Dide, mais à son contact, réinvente à son propre usage une conception libre et utopique du monde social qui lui sera également fatale. Tante Dide s'inquiète des amours de Silvère et de la petite Miette, qui lui paraissent ressembler trop à ses amours avec Macquart (la réouverture de la petite porte) et cherche en vain à les interdire. Douée d'une certaine lucidité supérieure (divination de l'hystérie? délire oraculaire de l'épilepsie?) difficile à distinguer de sa confusion mentale, Adélaïde possède un réel *pouvoir de vision* : du fin fond de son hébétude, elle est capable de présage et prédiction. Elle est dépositaire d'un *pouvoir de connaissance irrationnelle*, intuitif et animal : une prescience qui lui permet par exemple de prophétiser la fin tragique des amours de Silvère et de Miette. Ce qu'elle prévoit a réellement lieu, mais concerne toujours une sorte de répétition de son propre échec : Silvère sera assassiné comme son amant Macquart. De fait, en sortant de chez elle, elle assiste à l'exécution de Silvère par le gendarme Rengade : la mort de l'adolescent, tué sous les yeux d'Aristide Rougon qui n'intervient pas pour le sauver, achève de faire perdre l'esprit à Adélaïde. Mais sa folie, dont elle ne sortira plus désormais, est contemporaine d'un dernier éclair de lucidité où elle exprime, au sujet de sa descendance directe, une vérité qui, sous sa forme oraculaire, pourrait servir de formule synthétique à *La Fortune des Rougon* et, à bien des égards, s'appliquer au cycle entier des Rougon-Macquart : "Le prix du sang, le prix du sang! (...) Ah! les assassins! Ce sont

des loups!". En sombrant dans la démence muette, tante Dide découvre et affirme que la loi sociale de la lutte pour le pouvoir, loin de représenter un pas en avant vers plus de civilisation, se traduit par la régression perverse à un état de Nature entièrement dominé par le mal et la logique de l'affrontement, y compris à l'intérieur de la tribu familiale : l'homme est un loup pour l'homme. Elle maudit sa descendance avant de se laisser enfermer dans l'asile d'aliéné des Tulettes où elle va vivre vingt-deux ans dans la plus absolue clôture autistique. En effet, après *La Fortune des Rougon*, Adélaïde réapparaîtra dans deux autres récits du cycle romanesque : *La Conquête de Plassans*, où, toujours internée aux Tulettes que dirige Antoine Macquart, son fils, on la voit figée dans une immobilité muette qui dure depuis douze ans; puis dans le dernier roman du cycle, *Le Docteur Pascal*, où elle meurt, en 1873, à l'âge de cent-cinq ans en retrouvant une dernière lueur de lucidité pour évoquer le souvenir des meurtres de son amant Macquart et de son petit-fils Silvère. Origine de la tare qui pousse sa descendance à un appétit cruel du pouvoir, symbole elle-même d'un *utopique anti-pouvoir* construit sur le refus des normes sociale, Adélaïde Fouque incarne aussi une tentative de *pouvoir féminin*, comme simple pouvoir d'affirmation de vie, pouvoir antithétique de celui construit par Félicité sur le modèle masculin; mais cette tentative est vouée à l'échec, et ne laisse à tante Dide que le *pouvoir oraculaire* de prédire la fin de tout espoir et de toute illusion.

Silvère Mouret

Né en 1834, année de grande turbulence révolutionnaire, fils d'Ursule Macquart et de Mouret, Silvère, d'un point de vue héréditaire se caractérise par une ressemblance morale de la mère. Orphelin à six ans, il est amené à Plassans chez son oncle Pierre Rougon. Détesté par Félicité, il est recueilli par sa grand-mère Adélaïde, âgée de soixante-quinze ans, à qui il donne le nom de "tante Dide". Il veille sur elle, la soigne pendant ses crises nerveuses, et reçoit sa tendresse. A douze ans, il quitte l'école avec quelques rudiments d'orthographe et d'arithmétique et entre comme apprenti chez un maître charron, Vian. Excellent ouvrier, il maîtrise vite son métier et, animé par une plus haute ambition cherche à perfectionner ses talents : il suit les cours d'une école de dessin, lit des traités de géométrie puis découvre Rousseau et les philosophes du XVIIIe siècle qui le conduisent à croire en l'utopie d'un bonheur universel. Autodidacte naïf, enthousiaste et pur, Silvère devient la proie d'Antoine Macquart qui profite de son innocence pour exploiter ses aspirations généreuses en lui inculquant une doctrine

révolutionnaire. A seize ans, il est introduit par son oncle dans la société secrète des Montagnards et dès lors, couvant des yeux la vieille carabine du contrebandier Macquart qu'Adélaïde conserve sur sa cheminée, Silvère rêve d'instaurer par la force ses aspirations au bonheur universel. En 1849, à quinze ans, il tombe amoureux de Miette, la fille du forçat Chantegreil, une enfant de onze ans qui subit l'opprobre publique, et Silvère en fait secrètement un symbole : il vouera son existence au bonheur de Miette et à sa rédemption. Deux années de tendresse, de bonheur et d'amour innocents, faits de jeux, de promenades et d'émotions partagées, vont s'achever dans la tragédie.

Au moment où commence le récit, le 7 décembre au soir, Silvère qui a dix-sept ans et qui a pris la carabine de Macquart, rejoint la colonne des insurgés qui se sont levés contre le coup d'Etat et qui entrent dans Plassans. Miette, qui décide de lier définitivement son sort à celui de son amoureux l'accompagne et prend la tête de la colonne. Dans la nuit, emporté par la masse des insurgés, Silvère pénètre dans la gendarmerie de Plassans, et, dans le face à face, crève l'œil d'un gendarme, Rengade, en lui arrachant son fusil. Il suit les insurgés à Orchères puis à Sainte-Roure où la colonne est exterminée sauvagement par l'armée. Miette meurt et Silvère, fait prisonnier est ramené à Plassans où le gendarme Rengade le retrouve et lui fait éclater la tête d'un coup de pistolet, sous les yeux de tante Dide, à l'endroit même où l'adolescent avait ses rendez-vous amoureux avec Miette, sur l'aire Saint-Mittre. Indirectement, comme le souhaitait Silvère, sa mort lave la faute qui pesait sur Miette dont le père avait été envoyé au bagne pour avoir tué un gendarme.

Silvère, avec Miette et peut-être Pascal Rougon, est un des très rares personnages sympathiques de *La Fortune des Rougon*, et il n'est pas indifférent que le roman commence et se termine avec lui. Mais Zola n'en fait pas un héros entièrement positif, et encore moins un modèle, bien au contraire. En dépit de tout l'attachement que le personnage peut susciter instinctivement, il n'est guère possible au lecteur de s'identifier à Silvère, ni même de se fonder sur son système de valeurs pour évaluer le sens du récit. Démuni de tout, sans parent ni fortune, il ne possède au monde que sa force de travail, son intelligence naturelle et l'amour que lui portent une vieille femme, sa grand-mère et une enfant, Miette. Privé de l'éducation qui lui aurait permis de juger avec plus de discernement et de recul, il ne dispose pas d'une culture suffisante pour comprendre la réalité sociale et politique qu'il juge avec son cœur beaucoup plus qu'avec son esprit. Il est assez intelligent pour pressentir ses propres limites, mais son demi-savoir d'autodidacte ne lui permet pas de fonder son engagement politique sur un véritable

jugement intellectuel. Ses convictions relèvent du pathos et de la croyance religieuse : "Le plus souvent, ces miettes de science donnent une idée absolument fautive des hautes vérités, et rendent les pauvres d'esprit insupportables de carrure bête. Chez Silvère les bribes de savoir volé ne firent qu'accroître les exaltations généreuses. Il eut conscience des horizons qui lui restaient fermés. Il se fit une idée sainte de ces choses qu'il n'arrivait pas à toucher de la main, et il vécut dans une profonde et innocente religion des grandes pensées et des grands mots vers lesquels il se haussait, sans toujours les comprendre. Ce fut un naïf, un naïf sublime, resté sur le seuil du temple, à genoux devant des cierges qu'il prenait de loin pour des étoiles." [p.178] Silvère est sensible à la poésie de la Nature, à la beauté de Miette, au sentiment du juste et de l'injuste ; mais ces qualités, qui sont réelles et qui font de son personnage une sorte d'antithèse positive de ses deux oncles (Rougon et Macquart), restent chez lui à l'état quasi instinctuel. La problématique du pouvoir n'est pas la sienne, non seulement pour des raisons éthiques (pour lui, l'appropriation personnelle du pouvoir est la figure du mal), mais aussi et surtout par ignorance profonde du politique. Conformément à ce que fut l'esprit de 48, Silvère ne conçoit d'abord la lutte politique qu'à travers les formules stéréotypées, idées reçues, clichés et autres bons sentiments qui ont alimenté les illusions de la révolution de février : justice universelle, bonheur œcuménique, fraternité de tous. A la proclamation de la seconde république, il croit que "tout le monde" va bientôt "vivre dans une béatitude céleste" [p.179]. Quand il s'aperçoit que tout ne va pas "pour le mieux dans la meilleure des républiques", il oublie la fraternité pour se recentrer sur les deux seuls mots d'ordre liberté-égalité, et se lance dans une autre chimère : "contraindre les hommes à être heureux, même par la force". Le doux Silvère, endoctriné par Macquart qui cherche secrètement à en faire l'instrument de sa vengeance personnelle contre Pierre Rougon, connaît "des haines politiques farouches" : "Chaque acte qui lui parut blesser les intérêts du peuple excita en lui une indignation vengeresse (...) Lui qui n'aurait pas écrasé une mouche, il parlait à toute heure de prendre les armes. La liberté fut sa passion, une passion irraisonnée, absolue, dans laquelle il mit toutes les fièvres de son sang. Aveuglé d'enthousiasme, à la fois trop ignorant et trop instruit pour être tolérant, il ne voulut pas compter avec les hommes; il lui fallait un gouvernement idéal d'entière justice et d'entière liberté". Ces rêves laissent évidemment planer l'ombre de 1793. Silvère est un véritable prolétaire, sa situation sociale et les injustices qu'il subit pourraient le conduire à réinterpréter radicalement la question démocratique en termes de lutte des classes. En toute logique, ses rêves de conquête violente du

pouvoir auraient dû le conduire à une conception terroriste de la lutte armée et un véritable engagement politique dans les rangs des organisations révolutionnaires clandestines; il en a d'ailleurs les moyens puisqu'il est affilié à l'un des principaux réseaux d'activistes républicains de la région Sud de la France. Mais cette affiliation demeure aussi théorique que ses aspirations, et ses bouffées de violence ne parviennent à s'étayer sur aucun ressentiment personnel : "Le généreux enfant parlait bien avec fièvre de prendre les armes et de massacrer les ennemis de la République; mais dès que ces ennemis sortaient du rêve et se personnifiaient dans son oncle Pierre ou dans tout autre personne de sa connaissance, il comptait sur le ciel pour lui éviter l'horreur du sang versé." [p.189]. Silvère n'est pas un héros prolétarien de la nouvelle génération révolutionnaire. Défenseur d'une conception purement idéaliste du pouvoir, Silvère incarne l'espoir utopique d'une *figure épique et romantique de la démocratie*, largement inspirée par les romans de Walter Scott : "il se berçait dans ses rêves d'illuminé, il bâtissait des épopées gigantesques, voyant en plein idéal des luttes homériques, des sortes de tournois chevaleresques, dont les défenseurs de la liberté, sortaient vainqueurs, et acclamés par le monde entier." [p.189] Mais, Silvère n'est pas un velléitaire. Toute abstraite et littéraire qu'elle soit, cette idée de lutte armée et de conquête violente du bonheur universel s'est inscrite en lui comme un impératif moral, indépendamment de toute stratégie réelle, et même de tout objectif militaire. Par la forme quasi religieuse qu'il a donné à ses croyances politiques, et sous l'effet de l'endoctrinement de Macquart, Silvère croit au devoir éthique du combat armé pour la liberté : pour lui c'est un acte de foi qui trouve sa justification en lui-même, et non un moyen d'action concret pour conquérir le pouvoir ou renverser un rapport de forces. Or, prendre les armes sans être résolu à verser le sang, c'est, évidemment, s'offrir en sacrifice : c'est là toute la logique fatale de son bref destin. Silvère n'est pas naïf au point de ne pas s'en douter. Il le pressent au moment de rejoindre la colonne des insurgés en marche vers Orchères, sans tout à fait vouloir se l'avouer. Mais c'est Miette qui prononce le mot : "Oui (...) il vaudrait mieux mourir" [p.213]. Chez Miette, cette brusque évidence coïncide avec un formidable désir de vie : l'adolescente accepte joyeusement l'idée de mourir avec Silvère dans les heures qui suivent, mais elle ne voudrait pas mourir sans être devenue sa femme. Sans savoir exactement ce qu'elle désire, elle le lui demande au milieu de leurs caresses : "Je ne veux pas mourir sans que tu m'aimes; je veux que tu m'aimes encore davantage..." [p.214]. Par excès de pureté, Silvère ne sait pas donner à Miette ce qu'elle implore : elle mourra vierge, frustrée dans son désir, sans avoir

connu l'amour. A ce point, l'échec de Silvère est réel : son engagement politique avait une dimension essentiellement symbolique et imaginaire où Miette jouait en fait un rôle central : dans ses rêveries romantiques, sociales et humanitaires, il "voulait épouser un jour son amie pour la relever aux yeux du monde; il se donnait une mission sainte, le rachat, le salut de la fille du forçat" [p.254]. Il la défend contre tous ceux qui l'insulte ou se moque d'elle à cause de son père forçat. Miette incarne pour lui la Démocratie et la Justice, les souffrances de la République bafouée et, d'une certaine façon, c'est pour sa rédemption qu'il donne sa vie en prenant les armes. Mais par le même mouvement, il l'entraîne avec lui dans la mort, où elle va le précéder sans avoir été sa femme. Idéaliste absolu, Silvère, par excès de pureté, n'offre à Miette qu'une vie manquée, la prive et se prive lui-même de l'union qui aurait pu donner à leur fin tragique une dimension véritablement épique. Absolument dénué de cynisme, figure sublime et émouvante, toute d'amour et de sensibilité, mais, innocent, intègre et chaste jusqu'à l'excès, Silvère manque de ce minimum d'égoïsme qui lui aurait permis d'être plus généreux avec Miette et avec lui-même. *Figure sacrificielle d'un pouvoir strictement humanitaire*, victime d'un bout à l'autre du récit et visiblement destiné au martyr, Silvère est *un Christ qui ne rachète rien ni personne*. Il meurt en pure perte. A son insu, il symbolise sans doute, du point de vue politique, la *volonté de suicide* qui a pu animer, en 1851, la classe ouvrière qui, après juin 48 et toutes les trahisons des années 1849-1850, ne fondaient plus aucun espoir dans la seconde république tout en refusant de se soumettre au coup d'Etat; à certains égards, Silvère ressemble beaucoup à Dussardier, le seul personnage sympathique de *L'Education sentimentale* de Flaubert qui meurt en se laissant égorger sur les boulevards, le soir du coup d'Etat, après avoir confié à Frédéric Moreau "J'ai envie de me faire tuer". Mais, comme Dussardier, Silvère, par delà son échec et sa mort, irradie dans le roman une véritable lumière de pureté et d'espoir. Dans ce récit désespérant et profondément nihiliste, son rayonnement permet au lecteur de respirer de temps en temps un peu d'air pur et d'imaginer qu'un avenir viendra peut-être où des Silvère auront le droit de vivre. Espoir lointain dans la chronologie interne du récit puisque sa mort ouvre l'ère des Rougon et des Macquart; mais espoir à plus brève échéance dans la chronologie réelle de la rédaction puisqu'en cette année 1869, de nouveaux Silvère semblent se lever et que se dessine à l'horizon une nouvelle image de la République. Reste à savoir, bien sûr (mais la question est intempestive) où se serait trouvé Silvère, deux ans plus tard, lorsqu'on massacra les insurgés de la Commune.

Marie Chantegreil (dite Miette) :

Née en 1838, orpheline de mère au berceau, Marie n'a que neuf ans lorsque son père, en 1847, est envoyé au bagne pour avoir tué un gendarme d'un coup de feu. Elle est recueillie par sa tante Eulalie Rébufat, mais celle-ci meurt en 1849, laissant Marie, qui a onze ans, seule face aux mauvais traitements que lui infligent son mari et son abominable fils Justin. En juin de la même année, Marie que l'on appelle Miette, noue une idylle avec Silvère Mouret, qui a quatre ans de plus qu'elle et qui en tombe éperdument amoureux. Pendant un mois ils échangent leurs tendresses, sans se voir directement, à la surface miroitante d'un puits mitoyen qui leur sert de rendez-vous secret, puis, pendant deux ans, se retrouvent, surtout le soir et la nuit, au fond de l'impasse Saint-Mittre, ou pour de longues promenades sentimentales et des jeux en pleine nature dans la campagne environnante. Grande, bâtie en force et en beauté, intelligente et douce, frémissante de vie et de désir, Miette est, au moment où commence l'action, une jolie fille de treize ans déjà nubile. C'est un personnage à la fois simple et multiple, dont la stature héroïque ne fera dans le récit l'objet d'aucune réserve. Miette est probablement, avec Silvère (mais plus intensément que lui), le seul personnage vraiment sympathique dont tout l'être semble porté vers les forces de la vie. Profondément naturelle, elle apparaît dans le roman avec tout le charme un peu troublant de l'adolescente qui est en train de se transformer en femme, mais ce charme l'enveloppe aussi d'un certain mystère qui en fait une figure symbolique et hybride : elle a à la fois quelque chose de la jeune bacchante antique avec toute l'intensité païenne d'un désir qui s'affirme sans honte (Zola parle des "anciens contes grecs" p.215), et quelque chose de saint, d'intact et d'immaculé qui la rapproche de la Vierge chrétienne. Miette semble d'ailleurs enflammer l'imaginaire de Zola : les références à sa virginité sont multiples et, tantôt physiques tantôt symboliques, ne cessent de hanter le récit. Le 7 décembre, quand éclate la résistance au coup d'Etat dans la région de Plassans, elle décide de quitter les Rébufat et suivre Silvère dans sa marche avec les insurgés. En entendant éclater la *Marseillaise*, Miette ressent "une de ces angoisses voluptueuses de vierge martyre se redressant et souriant sous le fouet". Les républicains lui confient le drapeau rouge; très fière, elle retourne aussi sa pelisse du côté de la doublure rouge : "à ce moment, elle fut la vierge Liberté". En la voyant si belle et si sainte dans sa gloire empourprée, Silvère la confond "avec son autre maîtresse adorée, la République". Quant à elle, elle lui confie : "Il me semble que je suis à la

procession de la Fête-Dieu, et que je porte la bannière de la Vierge." [p.61]. Inversement, quand l'ignoble Vuillet fera son article apocalyptique sur le passage des insurgés dans Plassans, il l'évoquera sous les traits de la grande prostituée de Babylone : "L'alinéa consacré à Miette et à sa pelisse rouge montait en plein lyrisme. Vuillet avait vu dix, vingt filles sanglantes : "Et qui n'a pas aperçu, au milieu de ces monstres, des créatures infâmes vêtues de rouge, et qui devaient s'être roulées dans le sang des martyrs (...) ? Elles brandissaient des drapeaux, elles s'abandonnaient, en pleins carrefours, aux caresses ignobles de la horde toute entière.(...) La République ne marche jamais qu'entre la prostitution et le meurtre." [p.318]. Sa situation sociale et sa position de paria auraient pu faire de Miette une vraie petite révolutionnaire, comme Gavroche, mais elle est instinctivement hostile à tout ce qui fait obstacle à la joie et à la vie : elle regarde la carabine de Silvère avec effroi. Si elle se décide tout de même à suivre le jeune homme au combat, c'est moins par conviction politique que par amour : elle veut croire ce qu'il croit, et surtout, s'il n'y a pas d'autre issue, elle veut mourir avec lui. Mais avant de disparaître, elle souhaiterait atteindre, au moins un instant, une pleine et totale certitude de vie. La virginité de Miette n'est pas seulement une affaire de symbole, c'est aussi, dans son corps, la force d'un désir absolu, un volonte irrépissible d'accomplissement physique. Pressentant leur fin tragique, elle demande à Silvère le bonheur de partager leur amour dans une union complète, d'être aimé comme une femme : "elle eût supplier Silvère de déchirer le voile, avec l'impudique naïveté des vierges" [p.214]. Mais Silvère, par excès de pudeur, d'innocence ou de pureté, ne lui offre qu'un baiser en échange des caresses qui le comblent et l'anéantissent. Cinq jours plus tard, frappée d'une balle sous le sein gauche, Miette meurt, toujours vierge, en brandissant le drapeau rouge dans la fusillade de Sainte-Roure. Elle expire entre les bras de Silvère, emportant "un immense regret de la vie".

Résolument extérieure à toute problématique du pouvoir politique, Miette reste paradoxalement dans la mémoire du roman comme la grande figure de la "Vierge rouge", dépositaire des significations les plus intenses de l'élan révolutionnaire. Ce qu'elle symbolise dépasse très largement les événements, et l'Histoire elle-même : elle incarne, dans une figure absolue mais inaccomplie, l'énergie vitale fauchée en pleine jeunesse. Sa mort exprime l'anéantissement de tous les espoirs démocratiques par le gang de l'Elysée, et au-delà des réalités politiques du moment, l'écrasement des forces de vie et de fécondité par les partisans de la mort. Mais sa figure est aussi positive et normative,

à une échelle qui domine l'ensemble de l'histoire. Son adhésion à l'action républicaine, bien que plus ou moins fortuite, ne se trouve pas relativisée comme chez Silvère ou chez les Insurgés par l'ignorance, les illusions ou un certain mysticisme. Miette meurt comme elle a vécu : c'est un don total de soi fait par amour, lucidement, dans lequel il n'entre aucun calcul, et qui en tant que tel, constitue une affirmation absolue qui suffit pour évaluer à leur triste mesure toutes les autres figures du pouvoir. Le secret dont le personnage de Miette est dépositaire à son insu, c'est qu'en dernier ressort, le sens réside probablement hors du politique.

Les Insurgés

Personnage collectif, mais figure évidemment importante pour la problématique du pouvoir dans le roman, la colonne des insurgés apparaît sous divers points de vue et à plusieurs endroits du récit : sa signification se transforme au fil du récit et des événements, produisant une figure protéiforme à valeur dialectique.

Figure imaginaire du pouvoir : la force d'insurrection populaire. Dans les dix dernières pages du chapitre 1 [p.49-61], préparée par l'attente de Silvère, et toute à l'euphorie des premières heures de la levée en masse, la colonne des trois mille insurgés est présentée sous la forme résolument épique d'une force populaire irrépessible. Les métaphores et les images sont celles du romantisme hugolien : "Puis on distingua (...) d'étranges souffles d'ouragan cadencés et rythmiques; on aurait dit les coups de foudre d'un orage qui s'avavançait" [p.50] Force naturelle, la colonne des insurgés, par une vaste métonymie toujours hugolienne, transmet sa colère à la nature elle-même : "La campagne, dans l'ébranlement de l'air et du sol, criait vengeance et liberté" [p.51]. Les insurgés sont "une masse noire", un "rugissement", une "tempête humaine", "une impétuosité vertigineuse de torrent" : une force qui déferle. L'exaltation de Silvère et l'émotion de Miette, par les yeux de qui on voit la scène, se distinguent mal de l'enthousiasme de Zola : "La bande descendait avec un élan superbe, irrésistible. Rien de plus terriblement grandiose que l'irruption de ces quelques milliers d'hommes dans la paix morte et glacée de l'horizon." Toute la scène, qui occupe à elle-seule une dizaine de pages, et qui semble se dérouler en temps réel ("le défilé, qui dura à peine quelques minutes, parut aux deux jeunes gens ne devoir jamais finir") est traitée sur un mode épique, fortement marqué par la référence hugolienne (les *Châtiments*, *La Légende des siècles*). Ainsi, l'évocation de la *Marseillaise* : "Quand

les derniers bataillons apparurent, il y eut un éclat assourdissant. La Marseillaise emplit le ciel, comme soufflée par des bouches géantes dans de monstrueuses trompettes qui la jetaient, vibrante, avec des sécheresses de cuivre, à tous les coins de la vallée." Sous cette première apparition, les insurgés constituent la figure même de la force, organisée et invincible : "Les contingents de chaque ville, de chaque bourg, formaient des bataillons distincts qui marchaient à quelques pas les uns des autres. Ces bataillons paraissaient obéir à des chefs. D'ailleurs l'élan qui les précipitait en ce moment sur la pente de la côte, en faisaient une masse compacte, solide, d'une puissance invincible". Figure de coalition oecuménique (riches et pauvres, ouvriers, paysans et bourgeois, laïcs et hommes d'église, jeunes, hommes mûrs et vieillards) et de rassemblement territorial (toutes les bourgades de la région y sont représentées), la colonne des insurgés se présente comme une authentique et complète figure du Peuple. Mais, à y regarder de près, le grandissement épique se trouve modalisé par plusieurs indicateurs de focalisation : ainsi "les bataillons *paraissaient* obéir à des chef", c'est seulement "en ce moment" et sous l'effet de "la pente de la côte" que leur élan "en fait une masse (...) d'une puissance invincible". Authentique figure du rassemblement populaire, la colonne des insurgés n'est peut-être qu'une illusion de force, une figure romantique de la croyance dans la force des masses, une fiction émotionnelle sans plus de fondement réel que les convictions de Silvère.

La figure morale du pouvoir : la légitimité constitutionnelle. Loin d'être une puissance irrésistible, la colonne des insurgés, dès son entrée dans Plassans [p.194-205] se montre sous son vrai jour : un rassemblement d'hommes braves mais pauvres, mal armés, grelottant de froid dans la nuit et affamés. Les chefs, indécis, n'ont décidé de passer par Plassans que pour leur trouver du ravitaillement. La prise de Plassans se fait sans la moindre effusion de sang (à l'exception de l'œil crevé du gendarme Rengade, par un faux mouvement) et les insurgés, cent cinquante fois plus nombreux que la garde de Sicardot, investissent la mairie au cri de "Evitez une lutte fratricide" selon les mots d'ordre de février 1848. Dans le bref affrontement verbal entre le maire Garçonnet et les Insurgés, c'est toute la philosophie de la résistance au coup d'Etat qui s'exprime en quelques répliques : «"Je vous somme de vous retirer, reprit le maire. Je proteste au nom de la loi" (...) "C'est au nom de la loi que nous sommes venus. Votre devoir comme fonctionnaire est de faire respecter la loi fondamentale du pays, la Constitution qui vient d'être outrageusement violée. —"Vive la Constitution! Vive la République!" Et comme M. Garçonnet (...) continuait à invoquer sa qualité de fonctionnaire , le propriétaire de La

Palud (...) l'interrompt avec une grande énergie : "Vous n'êtes plus que le fonctionnaire d'un fonctionnaire déchu; nous venons vous casser de vos fonctions."» [p.196-197]. Emanation populaire, la colonne des insurgés parle par la voix des nantis, les propriétaires républicains qui se sont rangés dans ses rangs, les seuls qui soient capables d'affronter la parole des autres nantis, les bourgeois réactionnaires de Plassans. Mais cette voix qui justifie la résistance par le respect dû à la Constitution est reprise en chœur par la masse entière des insurgés : —"Vive la Constitution! Vive la République!". La République instituée par la Constitution est la légitimité, l'insurrection est la seule réponse légitime au coup d'Etat. Quelle que soit leur évidente faiblesse militaire, les insurgés républicains sont les seuls dépositaires de la légitimité qui coïncide, en démocratie, avec le respect de la Constitution : ils incarnent la figure du pouvoir légitime, celui qui est sorti des urnes et qui représente la volonté de la nation. D'un point de vue politique et moral, les véritables rebelles, ce sont les partisans du coup d'Etat, qui ont institué un pouvoir illégitime par le recours à la force armée. Mais, bien entendu, ces questions sophistiquées de légitimité ne concernent guère les bourgeois de Plassans qui se sentent peu préoccupés par l'éthique démocratique : pour eux, la seule chose qui compte, c'est que l'ordre règne, que le commerce continue, et que les riches ne soient pas menacés dans leur propriété. Seuls les pauvres ou les illuminés peuvent être attachés à des idées, à des biens qui n'ont aucune réalité matérielle. La démocratie comme figure éthique du pouvoir se brise au contact d'une conception mercantile du pouvoir défini comme simple figure de l'ordre.

Figure fantasmatique de la terreur : le Peuple anthropophage. Aux yeux de Silvère, les insurgés apparaissaient comme une force invincible semblable à la tempête. Aux yeux des bourgeois réactionnaires de Plassans, ils constituent la figure de la menace absolue : dès les premiers bruits d'insurrection [p.142-143], ils se les représentent (tout aussi imaginativement que Silvère) comme une puissance démoniaque. Bien que n'ayant fait aucune victime, leur passage nocturne dans Plassans sera décrit par Vuillet en termes d'apocalypse. Les images s'aggravent les 8 et 9 décembre [p.301-310] : la rumeur court que les insurgés pourraient bien avoir massacré l'armée régulière. Lorsque, prise d'inquiétude, la commission municipale décide, dans la nuit du 8 au 9, de surveiller les alentours de Plassans du haut d'un belvédère, les images du premier chapitre reviennent, changeant simplement de contenu émotionnel; pour les bourgeois aux aguets, ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est positivement de la peur panique : "des souffles particuliers leur venaient de la campagne", les "dix cloches, vingt

cloches" sonnait le tocsin, puis les feux "ils s'emplirent les yeux de cette mer lumineuse, piquée de flammes sanglantes", "ils voyaient et entendaient d'effrayantes choses", "ils se croyaient entourés d'ennemis invisibles qui rampaient dans l'ombre, prêts à leur sauter à la gorge"; à l'aube "dans l'ombre indécise.ils entrevoyaient des profils monstrueux, la plaine se changeait en lac de sang, les rochers en cadavres flottant à la surface, les bouquets d'arbres en bataillons..." Le lendemain, les imaginations allant bon train, les habitants de Plassans vont jusqu'à former une figure radicalement satanique et délirante des insurgés : "c'était chose acquise à l'histoire, qu'on avait vu dans la campagne, des hauteurs de Plassans , des danses de cannibales dévorant leurs prisonniers, des rondes de sorcières tournant autour de leurs marmites où bouillaient des enfants, d'interminables défilés de bandits dont les armes luisaient (...) et l'on affirmait que les insurgés avaient mis le feu aux forêts des environs, et que tout le pays flambait." [p.310]. Toutes les manœuvres de Pierre Rougon seront fondées sur la force de ces images délirantes (auxquelles il n'est lui-même pas loin de croire) : la figure satanique du pouvoir insurrectionnel est un des instruments essentiel de la peur avec laquelle travaillent les partisans du coup d'Etat. Quant aux véritables sorcières et aux vrais anthropophages, le texte dit explicitement où ils se trouvent : à Plassans dans le salon jaune. La sorcière, selon les termes mêmes de Pierre Rougon, c'est Félicité, qui tue Peirotte à distance; et le cannibale, c'est son mari qui satisfait leur commun appétit de pouvoir avec le sang des innocents. C'est leur propre inhumanité que les bourgeois bien pensants de Plassans projettent dans l'image des insurgés anthropophages. Ainsi, peu de temps avant de se faire tuer par l'armée qui était censé le délivrer, Peirotte s'inquiète des bons repas que lui servent les insurgés, allant jusqu'à s'imaginer qu'on ne le nourrit si bien que pour mieux le manger. [p.262]

Légitimité et Illégitimité, insurgés ou rebelles : la figure du renversement. Du 8 au 12 décembre [p.260-273], la progression des insurgés vers Orchères puis Sainte-Roure ressemble plus à une fuite en avant vers le néant qu'à une marche vengeresse et victorieuse dans l'affirmation du droit. Ils sont fêtés comme des libérateurs par les habitants d'Orchères, mais leurs chefs improvisés, l'homme au sabre notamment qui dirige toute la colonne, sont indécis, ou pire, incapables de décision, ou pire encore, peut-être prêts à trahir. Le grand combat des justes contre les tyrans que tous avaient rêvé, sur le modèle des épopées imaginées par Silvère, n'aura pas lieu. Passant de l'enthousiasme à l'abattement, les insurgés pressentent que leur action n'aura pas d'issue. Bien avant l'arrivée des soldats, la rumeur

s'est chargée de réduire le moral des troupes insurrectionnelles à zéro : "Des voix disaient que Paris était vaincu, que la province avait tendu les pieds et les poings; et ces voix ajoutaient que des troupes nombreuses, parties de Marseille (...) s'avançaient à marches forcées pour détruire les bandes insurrectionnelles." Ce qui écrase moralement les insurgés, c'est moins la menace imminente de l'affrontement (ils étaient bien partis pour se battre) qu'un risque fondamental de renversement dans la signification même de cet affrontement : si la France toute entière s'est agenouillée devant le coup d'Etat, que reste-t-il de la légitimité de leur action? Ils représentaient le Droit, la Constitution, le respect de la démocratie; mais s'ils sont maintenant seuls à défendre la légitimité du pouvoir de tous, que signifie leur patriotisme? "Eux seuls avaient donc eu l'héroïsme du devoir! Ils étaient, à cette heure, perdus au milieu de l'épouvante de tous, dans le silence de mort du pays; *ils devenaient des rebelles*; on allait les chasser à coups de fusil comme des bêtes fauves. Et ils avaient rêvé une grande guerre, la révolte d'un peuple, la conquête glorieuse du droit!" [p.264] Ce renversement de la légitimité est un point essentiel dans l'analyse que Zola met en scène : les insurgés demeurent convaincus de l'illégitimité du coup d'Etat et du devoir d'insurrection, mais dans l'assujettissement total du pays, c'est maintenant une cause qu'ils restent seuls à défendre. La majorité a choisi le camp de l'injustice et des rebelles de l'Elysée, c'est l'injustice qui devient la loi générale, et ce sont eux, les défenseurs du droit qui vont devenir les parias, les hors-la-loi que l'on peut tirer à vue sans émouvoir personne. D'insurgés ils sont devenus rebelles : le combat est maintenant sans objet, leur mort héroïque sera honteuse aux yeux d'un peuple terrassé par sa propre lâcheté. La République a été exterminée sans combat. Il ne leur reste plus qu'à mourir : "Il y en eut qui , en injuriant la France entière de sa lâcheté, jetèrent leurs armes et allèrent s'asseoir sur le bord des routes; ils disaient qu'ils attendraient là les balles de la troupe, pour montrer comment mouraient des républicains." [p.264] Désir de mort qui fait étrangement écho à celui des deux adolescents qui les accompagnent.

La fusillade de Sainte-Roure : la figure de l'extermination. Les insurgés conservent jusqu'au bout la détermination du désespoir : "Bien que ces hommes n'eussent plus devant eux que l'exil ou la mort, il y eut peu de désertions. Une admirable solidarité unissait ces bandes". Après deux jours d'hésitations et d'attentisme, le général des insurgés, l'homme au sabre, décide de quitter Orchères et de faire replier la colonne sur les hauteurs de Sainte-Roure. La position aurait été inexpugnable si elle avait été correctement défendue, mais aucun dispositif de surveillance ni de défense n'est organisé par le chef

des insurgés et, au matin du jeudi 12 décembre, l'armée atteint par surprise les hauteurs de Sainte-Roure. Les trois mille hommes sont mitraillés sur place. L'extermination est quasi totale. Au bout d'une dizaine de minutes, il ne reste plus qu'une poignée de combattants au milieu desquels Miette tient toujours haut le drapeau rouge. Elle est frappée d'une balle en pleine poitrine et tombe sous les yeux de Silvère qui sera fait prisonnier. L'acharnement des soldats est telle qu'ils continuent à mitrailler les murs des maisons et tuent pour rire un des prisonniers des insurgés. Ces hommes désespérés d'être seuls à défendre le droit n'ont même pas eu l'honneur de se battre comme de vrais combattants : dans l'impréparation totale où les a laissés l'homme-au-sabre, leur "général", les insurgés n'ont pu compter que sur eux-mêmes pour improviser en quelques instants un ordre de combat : c'est un bûcheron qui regroupe les bataillons pour faire face à l'assaut. L'homme-au-sabre, quant à lui, décide de quitter la position pour tourner l'adversaire et le prendre par les flancs. En pleine fusillade, la rumeur coure qu'il a pris la fuite [p.268]. Incapacité, trahison? L'homme-au-sabre était-il un Antoine Macquart au service des bonapartistes? La rumeur était exacte : l'homme-au-sabre, responsable du désastre, a authentiquement pris la fuite [p.272]. Vu dans l'après-coup des événements, l'extermination des insurgés ressemble fort, en grande dimension, au guet-apens de Pierre Rougon et d'Antoine Macquart qui, quelques heures plus tôt à Plassans, dans la nuit du 11 au 12 décembre, vient de coûter la vie à quelques républicains de plus. Mais les événements de Plassans ne seront connus que plus tard, au chapitre 6. Dès la fin du chapitre 5, la figure insurrectionnel du pouvoir est réduite à néant : par les ressources des chevauchements narratifs sur l'axe de la chronologie, tout le reste de l'histoire va s'accomplir alors que la menaçante colonne des insurgés est réduite à l'état de charnier. Si l'on examine la structure du récit, la figure du pouvoir insurrectionnel a été construite par Zola avec une évidente volonté de symétrie : elle s'accomplit en trois moments majeurs qui occupent exactement la même position, les dix dernières pages des chapitre 1, 4 et 5. A ces trois secteurs-clefs, il faut, pour être complet, ajouter, au centre du chapitre 6, les dix pages où se construit, restrospectivement, la figure panique des insurgés anthropophages qui fait si peur aux bourgeois de Plassans, et encore, dans les dix dernières pages du chapitre 7, le dénouement avec l'ultime extermination des prisonniers : les représailles dans la région, et l'assassinat final du paysan Mourgue et du jeune Silvère. La figure du pouvoir insurrectionnel, qui commence par l'affirmation de la puissance populaire et qui s'achève dans l'horreur et le sang a évolué, au rythme martelé de dix

pages par chapitre, d'un bout à l'autre du récit. Avec le double meurtre de Miette (au chapitre 5) et de Silvère (au chapitre 7), les partisans du coup d'Etat ne se bornent pas à éliminer physiquement des adversaires, ils exterminent symboliquement une génération : c'est une sorte de génocide de la jeunesse et de la fécondité.

Peirotte

Comparée à l'extermination des insurgés, la mort de Peirotte, le receveur particulier de Plassans, peut paraître insignifiante. Elle l'est d'ailleurs, tant le personnage est antipathique. Mais à une autre échelle, cette mort individuelle, et quasi accidentelle constitue à elle-seule un véritable petit noyau symbolique qui ne peut pas être négligé. Symbole, d'abord, de l'absurdité radicale de la violence et des délires de l'extermination : prisonnier des Insurgés qui le traitent avec les plus grands égards [p.262] et qui lui recommandent la prudence au début de la fusillade [p.266], Peirotte par imbécillité s'offre comme cible au tir délirant des soldats qui, après avoir exterminé les derniers insurgés ont encore envie de tuer. La scène, comme quelques autres dans le roman, évoque d'assez près une atmosphère du type "Viva la muerte". Le roman engagé du XXe siècle retrouvera les mêmes accents pour parler des massacres perpétrés par le coup d'Etat franquiste en Espagne. Mais la mort de Peirotte est aussi un symbole de l'irrationnel, et d'autant plus frappant que la vie du personnage n'a été dotée d'aucune valeur particulière. Peirotte meurt par sa faute, par bêtise puisqu'il s'expose, mais c'est lui qui meurt, et non Sicardot qui au même moment se tenait à ses côtés, tout aussi exposé que lui devant les fusils des soldats en délire. Comme si, dans l'absurdité totale de la situation, quelque chose avait dévié les balles vers Peirotte. Le hasard, sans doute, mais à la différence de Sicardot, Peirotte est un homme dont on convoite le poste lucratif de receveur particulier : un homme dont quelqu'un a souhaité explicitement la mort quelques jours plus tôt [p.287]. Comme semble le dire le roman, Peirotte a été tué par Félicité. Grâce à cette mort inespérée et providentielle, les Rougon pourront rester à Plassans et recevoir sur place le prix de leurs crimes, sans avoir à se déplacer. Lorsqu'au dîner triomphal des Rougon, dans les dernières pages du récit, Sicardot le rescapé raconte à nouveau la fin de Peirotte, le texte se fixe sur Félicité : "cette mort subite et affreuse lui fit passer un petit souffle froid sur le visage. Elle se rappela son souhait; c'était elle qui avait tué cet homme." [p.371]. Décidément, Hugo ne s'était pas trompé. : le coup d'Etat a parti lié avec Satan.

Les républicains victimes du guet-apens

Un garde national et trois républicains sont tués dans le guet-apens tendu par Pierre Rougon et Antoine Macquart, au cours de la nuit du 8 décembre. Comme pour la mort individuelle de Peirotte, ces quatre cadavres paraissent peu de chose à côté du charnier de Sainte-Roure. C'est une extermination en modèle réduit, comme la prise de pouvoir de Rougon est une sorte de réduction du coup d'Etat à l'échelle de la ville de Plassans. Les conditions dans lesquelles a lieu le fusillade prouve que la faiblesse numérique des victimes n'est pas l'effet d'une modération dans l'horreur mais plutôt de la maladresse des gardes nationaux. Avec de véritables soldats, le scénario se serait soldé par une hécatombe, et d'autant plus certainement que les républicains avaient été conduits au guet-apens quasiment désarmés. Mais la portée symbolique de la situation ne réside pas seulement dans l'exécution sommaire de ces trois républicains innocents. Ce qui approfondit l'horreur et constitue la scène en véritable figure, c'est la manière dont leur mort est l'objet d'une triple manipulation par préméditation, trahison, et profanation. Comme préméditation de meurtre collectif, le guet-apens consiste à poser pour déjà-morts des êtres vivants qui seront froidement sacrifiés à l'heure dite. Le scénario implique, au moment de l'action, l'évidence de la trahison : les hommes qui meurent tombent en sachant qu'ils viennent d'être délibérément conduit au massacre par leur chef, leur sacrifice n'a aucun sens. Enfin et surtout, ce n'est pas leur mort qui intéresse l'organisateur du guet-apens, ce sont leurs cadavres comme objets de mise en scène démonstrative, comme pur décor matériel propres à impressionner le public de Plassans : ces corps abandonnés sur place sont à l'avance destinés à être profanés par le regards et les mains de la foule, et dans une situation où les cadavres seront nécessairement traités comme les simples dépouilles de bêtes mortes, par une négation totale de leur humanité, proportionnelle à la peur rétrospective qu'ils inspirent. A leur contact, Aristide prendra subitement l'allure d'une hyène reniflant des charognes [p.353]. Enfin, cette profanation physique des cadavres contient en elle-même une signification atroce : la mort des républicains n'a pas aucun sens, elle fait sens contre les idées pour lesquelles ils avaient vécu. Au-delà du sacrifice de leur vie, à travers leurs dépouilles mortelles étalées en pleine rue, les victimes deviennent l'instrument de ce qu'il peut y avoir de plus contraire à leur idéal. Leurs corps meurtris et méprisés, réduits à l'état de rebut, servent à ressouder l'alliance des réactionnaires, à rallier l'ensemble de l'opinion publique, à calomnier la

démocratie et à confirmer définitivement le bien-fondé du coup d'Etat. Figure de profanation sacrificielle, les morts du guet-apens donnent un sens concret à l'expression "mettre ses pieds dans le sang" : en écrasant par inadvertance la main d'un des cadavres avec le talon de sa chaussure, Pierre Rougon emporte avec lui une tache de sang indélébile.

Le sous-préfet

De toutes les victimes, c'est lui qui s'en tire le moins mal, puisqu'il trouve son salut dans la fuite. Il est épargné parce qu'il fait partie des nantis et des personnages les mieux informés de l'évolution de la situation, mais surtout parce qu'il ne représentait aucun danger réel. Dès avant le coup d'Etat, au moment où les Rougon qui veulent être les seuls à "sauver" Plassans, font la liste des notabilités gênantes, le sous-préfet est évalué comme une quantité négligeable : " Le sous-préfet était un esprit libéral que le pouvoir exécutif avait oublié à Plassans, grâce, sans doute au bon renom de la ville; timide de caractère, incapable d'un excès de pouvoir, il devait se montrer fort embarrassé devant une insurrection. Les Rougon qui le savaient favorables à la cause démocratique, et qui, par conséquent ne redoutaient pas son zèle, se demandaient simplement avec curiosité quelle attitude il prendrait." [p.134] Mis en place par la seconde république, probablement par le gouvernement de la république libérale (mai-décembre 1848), et resté en poste sous le gouvernement de la république conservatrice et réactionnaire (décembre 1848-décembre 1851), le sous-préfet a bénéficié de la réputation ultra réactionnaire de Plassans : la ville étant sûre, Paris ne s'occupe même pas de lui fournir un nouveau sous-préfet plus proche de la ligne conservatrice. Avec le coup d'Etat, sa position devient intenable : il tient son poste d'un gouvernement républicain dont la légitimité ne sera défendue que par les insurgés, et qui, à Paris, vient de tomber au profit d'un nouveau pouvoir. Sa réaction ne tarde pas : évoqué pour la première fois [p.134] en novembre 1851, il démissionne et prend la fuite [p.138] le soir du 3 décembre à la grande joie du Salon jaune qui s'en gausse. Mais, contrairement aux apparences, le sous-préfet n'est pas un lâche, tout au contraire. Le sous-préfet avait reçu du ministère de l'Intérieur l'ordre de faire afficher la proclamation du coup d'Etat par le nouveau pouvoir rebelle qui venait de s'installer à Paris, et connaissait depuis la veille la réalité de la situation politique. Mais fidèle à ses convictions démocratiques, et légaliste, il s'était refusé à communiquer les dépêches du ministère de l'intérieur et à faire publier la proclamation par les mairies. Refusant de se faire l'instrument du

pouvoir bonapartiste, et contrairement à la majorité des agents de l'administration préfectorale qui se sont immédiatement ralliés au nouveau pouvoir, le sous-préfet de Plassans abandonne son poste sans avoir collaboré avec le gang de l'Elysée. Le roman de nous dit pas ce qu'il devient : entre-t-il dans la résistance au coup d'Etat ou prend-il le chemin de l'exil? L'Histoire nous indique seulement que dans la réalité, le sous-préfet de Brignoles, un certain Constant, avait dans les mêmes circonstances choisi d'animer un comité de lutte contre le coup d'Etat. Figure légaliste du pouvoir exécutif, le sous-préfet du roman est salué par Zola pour sa conduite exemplaire : "C'est peut-être le seul sous-préfet , en France, qui ait eu le courage de ses opinions démocratiques." [p.138]

Les vainqueurs

Cette seconde catégorie de personnages, beaucoup plus réduite, regroupe les profiteurs du coup d'Etat : ceux qui ont tiré un bénéfice réel du changement de régime en participant activement à sa mise en place. Il ne sont pas nombreux : on y trouve évidemment le noyau dur des comploteurs qui se sont emparés du pouvoir pendant quelques jours à Plassans : le couple Félicité Puech et Pierre Rougon, et derrière eux, mais de façon relativement lointaine, leur fils Eugène Rougon. On peut y ajouter, dans leur mouvance, deux personnages mineurs : Vuillet et Sicardot; quant aux autres habitués du salon jaune, ils en sont pour leur compte.

•**Félicité Puech, épouse Rougon** : Née en 1791, Félicité est la fille d'un marchand d'huile nommé Puech, mais la rumeur veut qu'elle soit en fait la fille naturelle du marquis de Carnavant avec qui sa mère entretenait des relations très étroites avant sa naissance. Le récit, sans rien affirmer, suggère que les mauvaises langues ne se trompaient pas : "La vérité était que Félicité avait des pieds et des mains de marquise, et qui semblaient ne pas devoir appartenir à la race de travailleurs dont elle descendait." [p.84]. D'ailleurs, en prenant de l'âge, Félicité se mettra à ressembler de plus en plus au marquis [p.107] et celui-ci jouera, avec une attention toute paternelle, un rôle décisif sur sa destinée. Plutôt désavantagée par son physique, dépourvue de dot, "se jugeant mal partagée par la fortune", Félicité épouse en 1810 Pierre Rougon, malgré la mauvaise réputation de sa famille, préférant "mille fois un paysan, qu'elle comptait employer comme un instrument passif, à quelque maigre bachelier

qui la traînerait misérablement toute sa vie à la recherche de vanités creuses (...) elle se croyait de taille à tailler un ministre dans un vacher." Car cette petite femme brune, sèche et stridente comme une cigale, est dévorée d'ambitions : toute jeune, "elle s'était promise de faire un jour crever d'envie la ville entière par l'étalage d'un bonheur et d'un luxe insolent"[p.83]. Masque vivant de l'intrigue et de l'ambition active et envieuse, Félicité, sans y paraître, dirige sa maisonnée : c'est elle qui décide de donner une solide éducation à ses trois garçons (Eugène, Aristide et Pascal) quoi qu'il puisse en coûter à son ménage : la promotion sociale de sa famille est son obsession. Pourtant, malgré d'infinis efforts, Félicité passera une première et grande partie de son existence à attendre en vain le luxe et la richesse tant espérés. Après une vie de travail acharné, les Rougon n'habitent toujours qu'à la limite de la ville neuve, côté "vieux quartier", un modeste appartement aux meubles fatigués. En 1848, au moment où la France entre dans une période de fortes turbulences politiques, Félicité approche de la soixantaine et la situation de sa famille reste très précaire. C'est à cette époque que, sous les conseils du fameux marquis de Carnavant, elle décide de lancer son mari dans l'action politique en faisant de leur salon jaune le foyer des partis conservateurs. Constamment aidé par le marquis, qui, d'une certaine façon la manipule, Félicité va bientôt devenir la tête pensante du salon jaune. Les difficultés de la seconde république, et la marche irréversible vers le coup d'Etat vont lui donner, pour la première fois de sa vie, l'occasion d'entrevoir le succès qu'elle attend depuis toujours, et tout particulièrement d'espérer accéder à "la ville neuve", le quartier riche, en possédant une aussi belle demeure que celle qu'elle aperçoit de ses fenêtres, la maison de Peirotte, le receveur particulier. Lorsque le marquis lui explique, dans une véritable leçon de politique pragmatique à la Machiavel [p.132, voir "marquis de Carnavant"], que sa fortune ne peut se fonder que sur un massacre sanglant, Félicité frissonne (d'effroi et de plaisir) puis le texte ajoute : "Mais elle était femme de tête, et la vue des beaux rideaux de M. Peirotte, qu'elle regardait religieusement chaque matin, entretenait son courage. Quand elle se sentait faiblir, elle se mettait à la fenêtre et contemplait la maison du receveur. C'était ses Tuileries, à elle. Elle était décidée aux actes les plus extrêmes pour entrer dans la ville neuve, cette terre promise sur le seuil de laquelle elle brûlait de désir depuis tant d'années" [p.132-133] Mais malgré tout son zèle, Félicité doit conquérir sa place dans un contexte entièrement masculin. Tenue à l'écart des secrets agissements de son mari que renseigne son fils Eugène Rougon sur l'évolution des événements politiques dans la capitale, Félicité en découvre l'explication grâce aux confidences du marquis de

Carnavant, puis en lisant en secret les lettres d'Eugène qui, parti à Paris depuis 1848, est devenu un agent du Prince-Président. Encore une fois, c'est le marquis, avec une générosité toute paternelle, qui lui ouvre les yeux sur les chances du bonapartisme et sur la conduite à tenir : "Allons, petite, le fruit est mûr ...Mais il faut vous rendre utile" [p.132]. Tout le scénario de ce qui va se dérouler à Plassans se trouve en net préfiguré dans les conseils de Carnavant. Félicité n'aura qu'à les suivre à la lettre. A partir de cet instant, Félicité va mettre toute son énergie à gagner la partie qui s'est engagée, mais, selon ses propres objectifs, en luttant à la fois sur plusieurs fronts : celui du complot politique et celui de l'intrigue conjugale.

Le combat de Félicité pour le pouvoir est en effet indissociable de son combat personnel à l'intérieur même de sa famille pour imposer son propre pouvoir. Ce qu'elle cherche à conquérir, par son mari interposé, c'est bien la "fortune" de la famille, au sens le plus matériel du terme (l'argent), mais c'est aussi sa propre position de force en tant que femme : finalité secrète autant que moyen d'action indispensable pour contrôler la situation, son obsession, d'un bout à l'autre du récit, est de dominer Pierre Rougon et de le contraindre à reconnaître son pouvoir. Elle en a les moyens car elle pense plus vite et plus juste que lui.

Figure de l'intelligence politique : A force de frustrations et de volonté de puissance refoulée pendant près de soixante années, Félicité s'est acquis une formidable capacité naturelle à l'intrigue. Elle va exercer ses talents avec d'autant plus de succès qu'elle est totalement dénuée de scrupules et réellement intelligente. Son don naturel pour l'analyse des rapports de force est indiscutable. C'est elle qui analyse avec lucidité la signification du retournement d'opinion (p.315) de Plassans qui remet en cause le pouvoir de Rougon au moment où circulent les rumeurs d'échec du coup d'Etat et où l'on craint la victoire des insurgés. Elle y devine une intrigue de la ville neuve : les bourgeois cherchent à déstabiliser Rougon pour reprendre en main la situation à leur propre profit. C'est probablement à cette occasion que Félicité forme secrètement le projet du guet-apens : créer artificiellement une rupture qui renverse définitivement l'opinion en faveur de Rougon tout en infligeant une peur panique à ces dangereux bourgeois. C'est encore elle qui discerne la première l'importance décisive que revêt, dans une période d'accélération historique, la maîtrise de l'information et des canaux de communication : "Le manque absolu de nouvelles certaines était l'unique cause de leur indécision anxieuse. Félicité, avec sa netteté d'esprit, comprit vite cela." (p.316). C'est elle qui perce à jour le

stratagème de Vuillet (p.319-322), comprenant qu'il a pris la direction de l'hôtel des postes pour capter les informations en provenance de Paris; et c'est encore elle qui récupère la lettre d'Eugène, et négocie le silence de Vuillet sur le succès du coup d'Etat en le forçant à retenir les lettres jusqu'au surlendemain.

Figure du renversement dans la hiérarchie sexuelle du couple : scénario d'une prise de pouvoir conjugal Etant seule, avec Vuillet, à connaître le succès du coup d'état par la lettre d'Eugène qu'elle détient, et donc rassurée sur la situation et le succès probable de toute l'entreprise de conquête du pouvoir à Plassans, Félicité décide de passer à l'attaque sur un autre front : celui de ses relations personnelles avec son mari. Pour elle il s'agit d'abord de se venger du mépris de Pierre Rougon qui l'a tenue totalement à l'écart de ses tractations avec leur fils et lui a caché systématiquement ses projets. Mais à travers cette vengeance, il s'agit aussi de construire le scénario d'une véritable épreuve de force destinée à lui assurer, si tout se passe comme elle le prévoit, une domination totale et définitive sur Pierre Rougon : "Toute sa petite personne exprimait une volonté implacable. Elle allait enfin se venger des cachotteries de Pierre, le tenir sous ses pieds, assurer pour sa jamais sa toute-puissance au logis. C'était un coup de scène nécessaire (...)" [p.324] Félicité décide donc de laisser croire à son mari que tout est tout perdu : le coup d'Etat est raté, ils ont dépensé toutes leurs économies dans les réceptions du salon jaune, ils risquent maintenant leur vie par la vengeance probablement imminente des républicains. Avec ce scénario, Félicité poursuit deux buts : non seulement dominer Pierre Rougon et satisfaire son besoin de vengeance, mais surtout annihiler chez lui toute certitude et toute liberté de jugement personnel, au point de le faire entrer sans discussion dans la voie qu'elle va lui tracer, celle du guet-apens. Car Félicité, dès le départ, est convaincu de l'absolu nécessité de construire à Plassans un scénario sanglant, selon le principe énoncé par le marquis de Carnavant : on ne fonde une dynastie que dans le sang d'un massacre. Pour en convaincre ce peureux de Rougon, il faut d'abord détruire sa personnalité. Le processus s'engage convenablement puisque dès les premiers mots, Rougon, abattu par les propos pessimistes de sa femme s'empresse de rejeter sur elle toute la responsabilité de l'échec : "Est-ce qu'il pensait à la politique, lui (...) ! Est-ce qu'il n'était pas plus sage de manger tranquillement nos petites économies. Toi, tu as toujours voulu dominer. Tu vois où cela nous a conduit." [p.325]. Rougon reconnaît donc qu'il a été manipulé : c'est un premier pas qui ne peut de plaire à Félicité. Mais ce n'est pas suffisant. Elle continue donc imperturbablement sa comédie en

approfondissant les visions de catastrophe et en détruisant l'un après l'autre les derniers espoirs de Rougon, jusqu'à ce qu'il s'effondre en larmes : "Félicité, qui attendait cette crise, eut un éclair de joie, à le voir si mou, si vide, si aplati devant elle." [p.327] Profitant de l'état de complet effondrement de son mari, Félicité lui suggère l'idée du guet-apens de manière à ce qu'il puisse avoir la sensation d'en être lui-même l'inventeur ; lorsque Pierre lui propose son plan, elle se récrie "ce serait trop cruel" mais son hésitation, toute feinte, est de courte durée, et en réalité, c'est elle qui prend en main la négociation secrète avec Antoine Macquart lorsqu'il s'agit de le persuader, moyennant finance, de trahir et d'envoyer à la mort ses amis républicains [p.330]. Le matin du 10 décembre, lorsque Rougon hésite à passer à l'action, c'est encore Félicité qui lui fait honte de sa faiblesse et le pousse au crime. L'ascendant de Félicité sur son mari devient si total qu'au jour du guet-apens, Rougon agit comme s'il était son instrument : " Depuis le matin, il marchait comme dans un rêve; il ne se reconnaissait plus; il sentait derrière lui Félicité, aux mains de laquelle l'avait jeté la crise de la nuit, et il se serait laissé prendre en disant : "Ça ne fait rien, ma femme va venir me décrocher". Le lendemain du massacre, Pierre qui croit toujours, comme les habitants de Plassans, à la menace des insurgés, ne vit son triomphe que de l'extérieur, comme un véritable automate manipulé par Félicité : "...il ne savait plus. Où donc Félicité le menait-elle? Etait-ce fini, allait-il falloir encore tuer du monde? La peur le reprenait, il lui venait des doutes terribles..." [p.354]. Félicité attend le triomphe complet de son mari et l'arrivée des soldats pour lui remettre, comme si elle venait d'arriver, la lettre d'Eugène annonçant le succès du coup d'Etat.[p.358] : "Tu es une sorcière, lui dit-il en riant. Tu as tout deviné. Ah! quelle sottise j'allais faire sans toi! Va, nous ferons nos petites affaires ensemble." Félicité a gagné : sa position dominante est définitivement établie dans le couple. Mais le mot "Tu es une sorcière" va plus loin que ne le croit Rougon : qui a réellement tué Peirotte? La volonté de fer qui anime Félicité semble porter ses effets au-delà du rationnel .

Félicité, sans sortir du cercle familial, a exercé la réalité du pouvoir sur toute la ville de Plassans en manipulant son mari et les habitués de son salon jaune. Comme son nom pouvait le laisser attendre, elle incarne une figure heureuse du pouvoir à l'intérieur de la plus extrême cruauté. Son cynisme n'a d'égal que la vivacité de son intelligence à discerner très vite l'enjeu et les ressorts des situations. Véritable tête politique, dont toute l'intelligence machiavélique est tournée vers l'obsession d'une réussite à la fois personnelle et familiale, Félicité n'est pas un personnage auquel le lecteur peut

s'identifier, mais, en dépit de l'horreur que peut inspirer son action, sa puissance de caractère, son art de la dissimulation et son sens aigu de l'intrigue forcent quelques fois l'admiration. C'est, à juste titre, dans les cheveux de Félicité que Sicardot prend le ruban dont il décore Rougon, au dîner de la victoire, comme d'un ruban de légion d'honneur improvisé : simulacre de ruban et surtout simulacre d'honneur, mais emprunté à la bonne tête : Félicité, femme de tête, a été l'instigatrice occulte de toutes les manœuvres qui viennent de fonder la fortune des Rougon. Félicité réapparaîtra dans *La Conquête de Plassans*, dans *Son Excellence Eugène Rougon*, et ne mourra qu'à quatre-vingt deux ans, dans *Le Docteur Pascal*.

•Pierre Rougon

Né en 1787, Pierre Rougon est le fils légitime d'Adélaïde Fouque et de Rougon. Selon la logique héréditaire, Pierre constitue au physique comme au moral une moyenne de ses deux parents. Orphelin de père à l'âge de trois mois, il est élevé dans l'enclos des Fouque avec Antoine et Ursule, les enfants nés des amours de sa mère avec le contrebandier Macquart. Des trois enfants élevés à la diable et sans contrainte, seul Pierre Rougon va à l'école, présentant qu'un minimum d'instruction lui sera utile plus tard. A dix-sept, apprenant la vie désordonnée de sa mère, il ne manifeste aucune douleur ni indignation mais conçoit une haine tenace pour Antoine et Ursule, cherche à tous prix le moyen de les éloigner et médite de s'octroyer totalement la fortune de sa mère. En 1810, débarrassé de son demi-frère et de sa demi-sœur, et profitant de l'état de choc dans lequel se trouve sa mère à la mort de son amant Macquart, il parvient à la spolier légalement de l'ensemble de ses biens en lui extorquant par l'intimidation la signature d'une reconnaissance de dette de 50 000 F. Fort de la légitimité de sa naissance, et très inquiet de l'opinion des habitants de Plassans, il affiche un mode de vie austère et tente de se constituer une image qui le range du côté des gens convenables et des nantis, en rompant aussi totalement que possible avec sa famille et en faisant mine de croire que la pauvreté à laquelle sont réduits sa mère et son frère n'est que la juste sanction de l'immoralité et de la bâtardise. Avec l'argent volé, il s'installe : il épouse Félicité Puech et pour 40 000 F. s'associe avec son beau-père dans le commerce des huiles. De 1811 à 1820, sa femme lui donne cinq enfants, trois fils et deux garçons et pendant trente ans, le couple, animé par une commune obsession de la réussite, cherche désespérément à faire fortune. Mais, en prenant sa retraite, le beau-père de Pierre Rougon place en

viager les 40 000 F extorqués à son gendre, privant ainsi sa fille de tout héritage, et le commerce des huiles ne produit que de maigres bénéfices. Jouant de malchance permanente dans les affaires, Pierre Rougon ne parvient pas à faire fortune et doit se contenter d'une médiocre existence, très inférieure à celle que sa femme et lui-même se sont acharnés en vain à obtenir par une vie de travail. Le couple, aigri, se retire des affaires en 1845 avec une simple rente de deux mille francs, à peine suffisante pour vivre modestement dans le quartier populaire de Plassans, juste à la limite de "la ville neuve" qui se présente, sous leurs fenêtres, comme un Eden définitivement inaccessible. Dans ces circonstances, la révolution de 1848 éclate pour les Rougon comme une seconde chance : l'occasion inespérée de se lancer autrement à la conquête de la fortune.

Le Salon jaune En 1848, conseillé par le marquis de Carnavant et soutenu par le zèle empressé de son épouse Félicité, Pierre Rougon ouvre son salon aux conservateurs de Plassans. Avant qu'Eugène ne lui propose de servir les intérêts du Prince-Président, Pierre Rougon sert de paravent au marquis et se fait l'instrument de la propagande légitimiste. Marginal qui n'a rien à perdre il peut risquer sa réputation inexistante en faisant de sa demeure un foyer politique, à la différence des bourgeois riches qui trouvent la situation trop incertaine pour s'engager ouvertement : "Le salon, ce noyau de conservateurs appartenant à tous les partis, et qui grossissait journellement, eut bientôt une grande influence. Par la diversité de ses membres, et surtout grâce à l'impulsion secrète que chacun d'eux recevait du clergé, il devint le centre réactionnaire qui rayonna sur Plassans entier. La tactique du marquis, qui s'effaçait, fit regarder Rougon comme le chef de la bande. Les réunions avaient lieu chez lui, cela suffisait aux yeux peu clairvoyants du plus grand nombre pour le mettre à la tête du groupe et le désigner à l'attention publique. On lui attribua toute la besogne; on le crut le principal ouvrier de ce mouvement qui, peu à peu, ramenait au parti conservateur les républicains enthousiastes de la veille. Il est certaines situations dont bénéficient seuls les gens tarés. Ils fondent leur fortune là où des hommes mieux posés et plus influents n'auraient point osé risquer la leur. Certes Roudier, Granoux et les autres, par leur position d'hommes riches et respectés, semblaient devoir être mille fois préférés à Pierre comme chefs actifs du parti conservateur. Mais aucun d'eux n'aurait consenti à faire de son salon un centre politique; leurs convictions n'allaient pas jusqu'à se compromettre ouvertement (...) La partie était trop chanceuse. Il n'y avait pour la jouer, dans la bourgeoisie de Plassans, que les Rougon, ces grands appétits inassouvis et poussés aux résolutions extrêmes." [p.111-112]

Concentration des outils de la prise de pouvoir : Le Salon jaune ne se borne pas à rassembler en un même lieu les diverses tendances politiques de la réaction, il contient aussi la synthèse des outils indispensables à la prise de pouvoir : les puissances d'argent, le pouvoir administratif et municipal, la force armée : "en novembre 1851, le salon jaune était maître de Plassans. Roudier y représentait la bourgeoisie riche; sa conduite déciderait à coup sûr celle de toute la ville neuve. Granoux était plus précieux encore; il avait derrière lui le conseil municipal, dont il était le membre le plus influent, ce qui donne une idée des autres membres. Enfin, par le commandant Sicardot, que le marquis était parvenu à faire nommer chef de la garde nationale, le salon jaune disposait de la force armée. Les Rougon, ces pauvres hères mal famés, avaient donc réussi à grouper autour d'eux les outils de leur fortune." [p.133]. Au moment de l'action, Pierre Rougon se souviendra très bien de cet impératif appris dans la première phase de son expérience politique. Lorsqu'il sera parvenu à s'emparer du pouvoir municipal en se plaçant à la tête d'une commission provisoire, ses premières décisions viseront la reconstitution et la consolidation de cette concentration des pouvoirs en termes de pérennisation du nouvel organigramme administratif et de développement de la force armée (autant pour son efficacité concrète de puissance de coercition que pour sa valeur imaginaire, le déploiement de la force étant le symbole visible du pouvoir et de l'ordre, rempart contre les menaces fantasmagoriques) : "Le premier acte de Pierre Rougon fut de déclarer en permanence la commission provisoire. Puis il s'occupa de la réorganisation de la garde nationale, et réussit à mettre sur pied trois cents hommes; les cent neuf fusils restés dans le hangar furent distribués, ce qui porta à cinquante le nombre des hommes armés par la réaction; les cent cinquante autres gardes nationaux étaient des bourgeois de bonne volonté et des soldats à Sicardot (...) Un poste fut laissé à la mairie. Le reste de la petite armée fut dispersé, par pelotons, aux différentes portes de la ville." [p.300]

La langue de l'opinion : figure du pouvoir discursif. Pierre Rougon est un homme du peuple qui n'est pas coupé des masses populaires, qui parle leur langage et qui peut "aller au charbon" avec de réelles chances de succès : le marquis, ou n'importe quel autre habitué du salon jaune "ne pouvait aller prêcher lui-même la cause de la légitimité aux petits détaillants et aux ouvriers du vieux quartier; on l'aurait hué. Pierre, au contraire, qui avait vécu au milieu de ces gens-là, parlait leur langue, connaissait leurs besoins, arrivait à les catéchiser en douceur." [p.108]. Pierre Rougon perfectionne ainsi ses talents naturels au service du marquis et de la propagande légitimiste avant de se lancer, avec

l'expérience acquise, dans la propagande bonapartiste selon les directives d'Eugène, et surtout dans une entreprise de promotion personnelle qui, en jouant sur les circonstances, lui permettra de devenir, au moment voulu, l'homme de la situation. Ce talent de parole populaire, avec la mélodie d'accent méridional qu'on imagine et un extraordinaire aplomb dans le mensonge et l'affabulation, sera tout au long du récit l'une des armes les plus efficaces de Pierre Rougon, véritable bonimenteur politique, capable, par ses ressources de mystification narrative, d'illusionner la ville entière. Il sait raconter, et comme Tartarin de Tarascon, transformer en épopée, une simple escarmouche; il sait surtout laisser parler les autres en déléguant sa parole aux plus peureux (Granoux, par exemple) qui se chargent naturellement d'en multiplier les effets : le texte du roman donne ainsi à lire successivement trois versions de la prise de la mairie (la scène vue en temps réel et sous focalisation neutre p.280, puis à travers le grandissement épique des récits combinés de Rougon et de Granoux p.291-293, puis à travers l'amplification au second degré de la rumeur publique p.294-297).

La Force des circonstance : la figure de l'opportunité. Puissance de l'affabulation narrative, couardise et bêtise insondables des bourgeois de Plassans, vacance du pouvoir expliquent comment Rougon peut jouer, à l'échelle microscopique de Plassans, le même scénario que Louis Napoléon à l'échelle de la France : "Pendant ce temps Rougon prenait officiellement possession de la mairie. Il n'était resté que huit conseillers municipaux; les autres se trouvaient entre les mains des insurgés, ainsi que le maire et les deux adjoints. Ces huit messieurs de la force de Granoux, eurent des sueurs d'angoisse, lorsque ce dernier leur expliqua la situation critique de la ville. Pour comprendre avec quel effarement ils vinrent se jeter dans les bras de Rougon, il faudrait connaître les bonshommes dont sont composés les conseils municipaux de certaines petites villes. A Plassans, le maire avait sous la main d'incroyables buses, de purs instruments d'une complaisance passive. Aussi, M. Garçonnet n'étant plus là, la machine municipale devait se détraquer et appartenir à quiconque saurait en ressaisir les ressorts. A cette heure le sous-préfet ayant quitté le pays, Rougon se trouvait naturellement, par la force des circonstances, le maître unique et absolu de la ville; crise étonnante, qui mettait le pouvoir entre les mains d'un homme taré, auquel, la veille, pas un de ses concitoyens n'aurait prêté cent francs."

Le pouvoir de l'opinion publique : figure d'une dialectique sanglante La prise de mairie par Rougon et ses quarante bourgeois a suffi à faire de lui le maître incontesté de Plassans, mais pour un temps

seulement. Ce pouvoir reposait essentiellement sur du discours, sur un développement hyperbolique des discours. Mais rien de plus volatile que la rumeur. Car si la puissance de l'affabulation est d'un poids considérable sur l'opinion, elle n'est efficace que pour une courte durée, et surtout elle peut elle-même rencontrer la logique d'un contre-discours qui en annule les effets. Après avoir bénéficié pendant quelque heures d'une opinion publique unanimement favorable, Pierre Rougon, tout étonné, se retrouve en face d'une ville hostile. L'opinion s'est retournée contre lui : on prétend que cette prise de mairie qui n'a fait aucune victime (sauf un miroir) ne devait pas être aussi épique que cela, que le miroir brisé l'a peut-être même été intentionnellement, que toute cette affaire n'est que du vent, que d'ailleurs ce Rougon n'est qu'un "pas grand-chose", on commence même à ressortir une vieille histoire de famille pas très propre, etc.. Pierre Rougon, peu préparé à la logique dialectique des retournements d'opinions est près de s'effondrer quand Félicité reprend les choses en main. Pour elle, ce brusque revirement n'est pas naturel, il a lieu trop tôt, il doit avoir été inspiré par une campagne d'opinion adverse. Elle ne se trompe pas : il s'agit d'un contre-rumeur organisée par les bourgeois de la ville neuve qui n'entendent pas se laisser prendre en otage par Rougon. Parvenu à ce point de l'analyse, Félicité, avec toute la vivacité de son esprit, a compris le processus dialectique : la seule issue est de renverser ce renversement, mais les affabulations purement verbales ne suffiront pas; il va falloir créer un véritable état de choc en produisant une affabulation concrète, une mise en scène sanglante qui retournera définitivement l'opinion. Face à la précarité et à l'instabilité d'un pouvoir usurpé nécessairement fondé sur l'illusion et le discours, la seule figure suffisamment forte pour emporter la conviction, c'est la mort, et la mort sous sa forme la plus incontestable, les cadavres. Ainsi naît l'idée du guet-apens. La dialectique du renversement d'opinion ne peut être conjurée qu'au prix du sang. Félicité va s'employer à en convaincre son mari, mais, connaissant son peu de courage, elle comprend que, pour y parvenir, elle n'a pas d'autre solution que de le soumettre lui-même à un état de choc total.

Le manipulateur manipulé : le valet Rougon et son maître Félicité Tout en croyant contrôler la situation avec l'aide exclusive et secrète de son fils Eugène, Pierre Rougon est le jouet de Félicité, laquelle est elle-même guidée par le marquis de Carnavant. C'est grâce à Félicité qu'il échappe aux insurgés le 7 au soir en allant, sur sa recommandation, se cacher chez sa mère. C'est elle qui lui lance la clef du hangar aux armes avec lesquelles il reprend la mairie à Macquart, c'est encore elle qui, après

avoir terrorisé son mari et l'avoir réduit à l'état de loque, lui souffle l'idée du guet-apens, elle qui négocie la trahison de Macquart et qui redonne courage à Pierre avant l'épreuve de force, etc. Je ne reviens pas sur le détail de ce scénario (voir "Félicité") qui, dans le roman, montre avec éclat comment la problématique du pouvoir politique croise la question du pouvoir sexuel dans le couple et le problème de la rivalité masculin/féminin.

Inquiétudes et paniques : le pouvoir de la peur La peur occupe une place absolument décisive dans le roman, notamment comme instrument du pouvoir, et cela bien au-delà du seul personnage de Rougon. Mais le personnage de Rougon représente à cet égard un cas intéressant parce qu'il combine les deux grands aspects de la peur : la peur objective, celle que l'on inspire, et la peur subjective, celle que l'on éprouve. Toute la politique de Rougon est visiblement fondée sur l'exploitation de la panique : il s'agit pour lui de "se rendre utile" et d'être le seul à le faire. Pour y parvenir la méthode qu'il emploie en toute logique consiste à créer un scénario d'épouvante qui vide la scène des concurrents potentiels et des témoins encombrants. Ses talents de conteur lui sont là à cette occasion d'un grand secours, mais, depuis le 7 décembre, la tâche est aisée puisqu'avec la disparition de Sicardot (la tête brûlée) et de Garçonnet (le maire qui ne s'en laisse pas conter), tous deux faits prisonniers par les Insurgés, il n'est plus entouré que par des buses et des froussards. Il sait brandir la menace des Insurgés, inquiéter ou rassurer selon les circonstances, souffler le froid ou le chaud. Aux moments décisifs, Pierre Rougon (aidé il est vrai par l'art de Zola) déploie même de grands moyens de mise en scène, allant jusqu'à l'exploitation d'une véritable logique sensorielle de la panique qui prend au pied de la lettre la notion de "rumeur", avec un véritable scénario de conditionnement visuel et auditif. Ainsi pendant cette fameuse nuit du guet-apens qui doit marquer son succès définitif et dont il a mis au point chaque détail (la fusillade, le tocsin, les bruits de débandades, les cadavres, etc.) : "La panique de la nuit grandit encore l'effet terrible causé, le matin, par la vue des quatre cadavres. Jamais l'histoire vraie de cette fusillade ne fut connue. Les coups de feu des combattants, les coups de marteau de Granoux, la débandade des gardes nationaux lâchés dans les rues, avaient empli les oreilles de bruits si terrifiants, que le plus grand nombre rêva toujours d'une bataille gigantesque, livrée à un nombre incalculable d'ennemis. Quand les vainqueurs, grossissant le chiffre de leurs adversaires par une vantardise instinctive, parlèrent d'environ cinq cents hommes, on se récria; des bourgeois prétendirent s'être mis à la fenêtre et avoir vu passer, pendant plus d'une heure, le flot épais des fuyards. Tout le

monde, d'ailleurs, avait entendu courir les bandits sous les croisées. Jamais cinq cents hommes n'auraient pu de la sorte éveiller de la sorte une ville en sursaut." [p.351-352]. Indissociable du pouvoir des mots et de l'affabulation, le pouvoir de la peur est l'arme essentielle de l'usurpation : c'est grâce à la panique que l'illégitime se fait accepter comme légitime. Mais, en agissant profondément sur l'opinion, la peur, comme la fiction des discours, est une arme à double tranchant . La panique peut offrir le pouvoir, mais après avoir inquiété et terrorisé, il faut rassurer définitivement, ou produire un nouveau scénario de panique, plus intense encore, qui sera lui-même immédiatement suivi de la démonstration que tout danger est désormais écarté : c'est la problématique du guet-apens tel que Félicité l'a mise au point. Du point de vue de la peur subjective, le problème n'est pas différent, car Rougon est un homme qui sait assez habilement jouer de la peur des autres, mais à qui il arrive de ne pouvoir agir lui-même que sous l'empire de la peur. Le scénario d'épouvante tel que le manipule Rougon tout au long du récit n'a de sens et d'efficacité que s'il sert à mystifier l'opinion en isolant la figure héroïque de "l'homme qui n'a pas eu peur", du héros qui a sauvé la situation au péril de sa vie. On peut pendant un certain temps faire illusion en jouant sur la rumeur et les fictions, mais le procédé risque d'être vite éventé. Il faut donc donner des preuves tangibles du danger qui a été couru et surmonté par le courage. Mais il est très difficile d'y parvenir sans courir un minimum de risque réel; or Rougon est le contraire d'un téméraire : il est un tout petit peu moins peureux que la moyenne des bourgeois de Plassans, mais il est incapable de s'exposer délibérément au risque d'être blessé ou tué, même dans des circonstances où le danger serait extrêmement limité. Et c'est la raison pour laquelle Félicité, qui le connaît bien, décide de ne le conduire à l'expérience du guet-apens qu'après l'avoir entièrement soumis à sa volonté par une sorte de cure homéopathique de la panique : en lui faisant connaître la peur la plus intense de sa carrière dans une discussion où elle lui fait d'abord croire que tout est perdu, puis que tout peut être sauvé à condition qu'il joue le tout pour le tout. Félicité transforme la peur viscérale de Pierre Rougon en énergie du désespoir : il se rend au guet-apens comme un véritable automate, animé lui-même par une peur presque aussi intense que celle qu'il va objectivement susciter chez les habitants de Plassans. Félicité est seule à savoir qu'il n'y a plus aucun danger : c'est, en la circonstance, ce qui lui permet, à travers Pierre Rougon, de faire de la peur l'instrument objectif et subjectif d'un pouvoir absolu.

Le guet-apens : la figure du succès par le crime. Fondé sur une élévation de la peur à la puissance seconde, sur l'alliance de deux traîtrises et sur la théâtralité d'un simulacre sanglant, le guet-apens donne d'un seul coup à Pierre Rougon l'identité après laquelle il courrait désespérément depuis sa jeunesse : celle d'un homme sérieux, respectable et avec qui il faut compter. En cessant d'être un simple menteur pour rejoindre le camp des assassins, Pierre Rougon réalise sur le tard son rêve d'adolescence : être reconnu, laver l'opprobre de son infamante famille et accéder à la fortune. Cette fois, son image est acquise et ne risquera plus d'être remise en cause par les revirements d'opinion; au contraire c'est tout son passé qui se réinterprète à l'échelle de son héroïsme présent : "Ce fut ainsi que ce grotesque, ce bourgeois ventru, mou et blême, devint, en une nuit, un terrible monsieur dont personne n'osa plus rire. Il avait mis le pied dans le sang. (...) On parlait de l'autre attaque, de cette prise de la mairie, dans laquelle une glace seule avait été blessée; et cette fois, on ne plaisantait plus Rougon, on le nommait avec un respect effrayé : c'était vraiment un héros, un sauveur." [p.352]. En glaçant de terreur la population de Plassans, Pierre Rougon s'est donc constitué créancier du nouveau régime qui, par l'entremise de son fils Eugène, lui payera le prix du sang sous deux espèces : au plan symbolique, en officialisant par un signe visible et permanent sa nouvelle stature d'homme honnête, courageux et méritant (ce sera la légion d'honneur), et à l'échelle des réalités concrètes, en soldant sa dette par une rente perpétuelle de 20 000 F (le poste de Peirotte qui a eu la politesse de se faire tuer au bon moment), c'est à dire par un revenu dix fois supérieur à celui dont Pierre Rougon disposait, avant les événements, lorsqu'il vivait des simples fruits de son travail.

Le prix du sang : Caïn en receveur particulier Après avoir "mis les pieds dans le sang" et passé avec succès l'épreuve de la peur, Pierre Rougon, fêtera dignement son forfait dans un dîner triomphal où il entend faire la démonstration éclatante de son nouvel état d'homme parvenu. Mais, avant de s'abandonner au bonheur de la nourriture et du vin, il lui reste à régler trois affaires embarrassantes : payer lui-même sa dette à son demi-frère Antoine Macquart qu'il n'est pas parvenu à tuer le soir du guet-apens, se débarrasser définitivement de sa mère dont la pauvreté et la maladie mentale ne sont décidément plus un spectacle compatible avec son nouvel état, et enfin, étouffer un petit scandale qui pourrait encore souiller sa belle réputation toute neuve : celui de son jeune neveu Silvère qui s'est montré aux côtés des insurgés et s'est distingué en blessant le gendarme Rengade. Les trois affaires sont expédiées rapidement : Adélaïde sera enfermée dans un asile de fous aux Tulettes; pour le prix

de sa trahison, Macquart obtient ses huit cents francs et, contre l'engagement de disparaître immédiatement, arrache en surplus la promesse d'un poste (ce sera la direction de l'asile); quant au jeune Silvère, Pierre Rougon apprend par son fils Aristide que le problème est déjà réglé puisqu'il vient juste d'être tué par Rengade. Par crainte rétrospective plus que par émotion, Rougon blémit à la nouvelle, puis, comprenant qu'il n'aura donc pas à solliciter la grâce de Silvère auprès du Préfet, confie à Aristide son impression en forme d'épithète : "Ça m'évite une course (...) Allons dîner. On nous attend". Absolument cynique et sans scrupule, Pierre Rougon, profitera longtemps des bénéfices de ses crimes puisqu'on le verra réapparaître comme notabilité locale dans *La Conquête de Plassans* puis, à la fin de la saga, dans *Le Docteur Pascal* : il ne mourra que le 3 septembre 1870 à l'âge de quatre-vingt trois ans, des suites d'une indigestion provoquée par la défaite de Sedan, terrassé par l'effondrement du régime impérial qui avait fait sa fortune. L'itinéraire de Pierre Rougon semble donc se solder par la figure du bonheur dans le crime, donnant raison à l'adage que son frère Macquart aurait bien aimé voir se vérifier pour lui même : "ça se passe toujours ainsi dans les familles : les bons pâtissent et les mauvais font fortune" [p.187]. Passant de l'évocation du dîner triomphal à l'image résiduelle d'une tache de sang symbolique qui se diffuse inexorablement, les dernières lignes du roman semblent évoquer une autre hypothèse, celle de la souillure indélébile qui n'en finirait pas de rappeler le guet-apens et les morts de Silvère et de Peirotte : "Le salon jaune triomphait, délirait. Mais le chiffon de satin rose, passé à la boutonnière de Pierre, n'était pas la seule tache rouge dans le triomphe des Rougon. Oublié sous le lit de la pièce voisine, se trouvait encore un soulier au talon sanglant. Le cierge qui brûlait auprès de M. Peirotte, de l'autre côté de la rue, saignait dans l'ombre comme une blessure ouverte. Et, au loin, au fond de l'aire Saint-Mittre, sur la pierre tombale, une mare de sang se caillait." Pierre Rougon, parvenu à ses fins, se prépare-t-il une existence de remords dans le secret de sa conscience? Ce soulier ensanglanté en est-il le symbole? C'est ce que l'on pourrait supposer en se rapportant, le soir du guet-apens, au moment où Pierre Rougon avait mis, au sens propre, le pied dans le sang : "Et, lorsque pour courir à la rue de la Banne, il traversa la place, dont la lune s'était retirée, il posa le pied sur la main d'un des cadavres, crispée au bord d'un trottoir. Il faillit tomber. Cette main molle qui s'écrasait sous son talon lui causa une sensation indéfinissable de dégoût et d'horreur. Il suivit les rues désertes à grandes enjambées, croyant sentir derrière son dos un poing sanglant qui le poursuivait". Mais il semble bien que cette figure de la honte n'ait en fait été que

l'effet très momentané d'une peur vite envolée. Comme Félicité, qui forme avec lui un couple de criminels satisfaits, Pierre Rougon est un Caïn heureux. Le sang transmuté en or a toute l'apparence d'un excellent soporifique, et l'œil accusateur du remords aura beau s'ouvrir tout rond au milieu du plafond, il ne parviendra jamais à troubler son sommeil. Au cours des vingt années qu'il leur reste à vivre — le temps de l'empire — Pierre et Félicité Rougon s'endormiront chaque soir avec la satisfaction qu'ils avaient ressentie à la veille du crime qui devait faire leur fortune : "Ils s'embrassèrent encore, ils s'endormirent. Et, au plafond, la tache de lumière s'arrondissait comme un œil terrifié, ouvert et fixé longuement sur le sommeil de ces bourgeois blêmes, suant le crime dans les draps, et qui voyaient en rêve tomber dans leur chambre une pluie de sang, dont les gouttes larges se changeaient en pièces d'or sur le carreau."

•Eugène Rougon

Né en 1811, Eugène Rougon est le fils aîné de Pierre Rougon et de Félicité Puech. Selon la logique héréditaire, Eugène ressemble physiquement à son père mais avec une nette prédominance de la mère pour la dimension morale de son personnage. A quarante ans c'est déjà un homme obèse et chauve; il est dévoré par de hautes ambitions, manifeste un instinct autoritaire et un mépris total pour les petites ou moyennes fortunes. C'est le personnage le plus énigmatique du récit. On ne sait que peu de chose sur son itinéraire, et ce secret définit l'espace de son pouvoir. Il a fait des études de droit à Paris. De retour à Plassans, il y végète comme avocat. Peu avant février 1848, il disparaît brutalement pour s'installer à Paris. En avril 1849 il revient pour quelques jours à Plassans. On comprend qu'il est devenu un agent secret de Louis Napoléon. Discret, son ombre plane sur tous les événements importants de l'intrigue sanglante qui se noue à Plassans. Il est visiblement proche de ce qui va devenir le *pouvoir central* après le coup d'Etat, mais dans des conditions et avec un statut qui ne sont pas élucidés par le récit.(les explications seront données dans un autre roman, dont il sera le héros, *Son Excellence Eugène Rougon* : il s'est fait élire député des Deux-Sèvres; il est proche du prince Louis-Napoléon; c'est lui qui s'empare du Palais Bourbon au jour du coup d'Etat). Dans *La Fortune des Rougon*, Eugène incarne *la figure occulte du pouvoir : puissance du secret et du complot*. Lorsqu'il assiste aux réunions du salon jaune, il reste silencieux, écoute, évalue les forces en présence, non sans un sourire d'ironie puisqu'il juge une situation locale sans véritable enjeu tout en travaillant

par ailleurs à un projet de dimension nationale. Au cours de son bref séjour à Plassans, il convertit son père à la cause bonapartiste et lui donne un objectif politique : c'est sous son autorité que le salon jaune devient l'instrument d'un *projet de prise de pouvoir*. Il parvient à convaincre son père de se ranger à ses vues en lui promettant une importante récompense sous la forme d'un poste lucratif en cas de succès : Eugène participe pleinement d'une *conception vénale du pouvoir*. Il ne s'intéresse évidemment à la ville de Plassans que pour enrichir sa famille, ou plus exactement ses parents (car, dans l'immédiat, il ne cherche guère à assurer l'avenir de son frère cadet Aristide), dans le but visible de se doter d'une ascendance plus puissante et plus respectable aux yeux du nouveau régime, c'est à dire avec le projet d'en recueillir indirectement les bénéfices : la logique de l'action d'Eugène participe d'un visible *népotisme*, mais restreint à des intérêts personnels, sans réelle préoccupation de la tribu. Il n'est venu à Plassans, en personne, que pour lancer l'opération, dont l'importance reste toute relative pour lui : la ville, et son père ne représentent qu'un simple pion sur un échiquier beaucoup plus vaste; il gère la suite par l'envoi de simples lettres. La correspondance secrète qu'il entretient régulièrement avec son père possède la prestige de ce qui vient de la capitale. Dans cette mesure, bien que son statut reste inconnu (on ne sait pas qu'il est député) et bien que son action ne se trouve "légitimée" que par le coup d'Etat, Eugène incarne une figure du pouvoir authentiquement en prise avec les réalités politiques nationales du moment, par opposition aux autres représentants du pouvoir qui relèvent d'un statut local (le pouvoir communal) ou d'un statut de délégation administrative qui a perdu sa validité politique (le sous-préfet); il est le seul personnage du roman qui vive à Paris, le seul dépositaire d'une connaissance de l'Histoire en dimension et en temps réels : celle qui a lieu sur la scène parisienne, et qui règle les destinées du pays. Dans l'action politique qui se joue à Plassans, son rôle et sa présence, bien que déterminants, sont de nature essentiellement épistolaire : de ce point de vue Eugène incarne aussi ce qu'il faudrait appeler une *figure médiatisée du pouvoir*; il n'agit pas directement, mais par l'intermédiaire de messages, à travers le canal des communications. La connaissance du contenu de ses lettres excite à juste titre la convoitise de Félicité et de Vuillet : pour ce que le lecteur peut en savoir, ces lettres contiennent plus de directives que d'informations proprement dites. A l'exception de la missive contenant la nouvelle de la réussite du coup d'Etat, les lettres d'Eugène prescrivent et indiquent la marche à suivre, sans explication : elles relèvent d'une *figure autoritaire du pouvoir*. Il se méfie de sa mère —à qui il ressemble du point de vue moral, mais qui lui préfère son frère Aristide—

et il est responsable jusqu'à un certain point de son exclusion en demandant à son père de la tenir à l'écart de leurs tractations; il participe donc directement de la *figure masculine du pouvoir*; mais il est assez lucide pour reconnaître l'utilité de Félicité. et, le moment venu, il demande à son père de la mettre au courant de leur projet. C'est en ne suivant pas cette directive que Pierre Rougon s'expose à la vengeance secrète de son épouse qui lui fera payer cher cette surenchère dans la conception sexiste du pouvoir : elle accepte à la rigueur de son fils, mais certainement pas de son mari. Par son action entièrement médiante, dont on ne connaît ni les ressorts ni les buts exacts, Eugène apparaît comme une sorte de *deus ex machina*, gérant à distance les destinées de Plassans, et déjà doté d'importantes responsabilités à une échelle plus importante : véritable figure du nouveau pouvoir, mais pratiquement absent du récit, Eugène apparaît comme un personnage romanesque en attente de fictionnalisation. Le lecteur soupçonne que cette esquisse de personnage va sortir de l'ombre après le coup d'Etat et qu'il a devant lui un important avenir politique : Eugène sera en effet député de l'arrondissement de Plassans et ministre dans *La Curée*, président du conseil d'Etat et ministre de l'Intérieur dans *Son Excellence Eugène Rougon*, puis à nouveau député, après la chute de l'Empire, dans *Le Docteur Pascal*.

•Vuillet

Bien que relevant des seconds rôles, et de triste mine, le personnage de Vuillet occupe une place non négligeable dans la problématique des figures du pouvoir. Il fait partie des habitués du Salon jaune comme *figure de la réaction cléricale légitimiste* : "On voyait aussi, chez les Rougon, un personnage aux mains humides, aux regards louches, le sieur Vuillet, un libraire qui fournissait d'images saintes et de chapelets toutes les dévotes de la ville. Vuillet tenait la librairie classique et la librairie religieuse. (...) Par un coup de génie, il avait joint à son commerce la publication d'un petit journal bi-hebdomadaire, *la Gazette de Plassans*, dans lequel il s'occupait exclusivement des intérêts du clergé.(...) Cet homme illettré dont l'orthographe était douteuse, rédigeait lui-même les articles de *la Gazette* avec une humilité et un fiel qui lui tenaient lieu de talent." [p.109-110]. C'est à ce titre qu'il intéresse le marquis de Carnavant : *la Gazette de Plassans* est un organe d'information et de propagande écrite disponible. Mais Vuillet est intéressant par une autre dimension : son second et ultime coup de génie qui, tout illettré et rétrograde que soit le personnage, le classe d'emblée parmi les vainqueurs et les habiles de l'histoire. Vuillet, sans doute par son travail de journaliste, est le premier à

discerner l'importance décisive de la maîtrise de l'information et des moyens de communication dans une période de crise politique où le rythme des événements politiques s'accélérent.

La maîtrise des communications comme figure du pouvoir . Vuillet s'empare des communications dans la nuit du 7 décembre : "Vuillet (...) s'était taillé lui-même sa part du gâteau (...) Il avait vu, par le soupirail de sa cave, les insurgés venir arrêter le directeur des postes, dont les bureaux étaient voisins de sa librairie. Aussi, dès le matin, à l'heure même où Rougon s'asseyait dans le fauteuil du maire, était-il allé s'installer tranquillement dans le cabinet du directeur. Il connaissait les employés; il les avait reçus à leur arrivée, en leur disant qu'il remplacerait leur chef jusqu'à son retour, et qu'ils n'eussent à s'inquiéter de rien. Puis il avait fouillé le courrier du matin avec une curiosité mal dissimulée; il flairait les lettres; il semblait en chercher une particulièrement. Sans doute sa situation nouvelle répondait à un de ses plans secrets (...) Cependant, il dut s'effrayer, dans la matinée, de la façon cavalière dont il s'était emparé de l'hôtel des postes. Il songea à faire ratifier son usurpation." [p.290] Pierre Rougon, devenu maître de Plassans, lui accorde l'intérim de la direction des postes sans vraiment hésiter : "Eh bien, c'est entendu, restez-y ! dit Pierre après avoir réfléchi un moment. Rendez-vous utile." [p.291] Seule Félicité, bien placée pour savoir ce que coûte l'absence d'information (les lettres d'Eugène qu'elle a dû lire en secret) manifeste instinctivement "un vif mouvement de contrariété", mais sans comprendre pourquoi. L'illumination ne lui viendra que deux jours plus tard, le 9 décembre, lorsqu'elle verra Vuillet publier contre toute attente un article violemment hostile aux républicains alors que tout Plassans croit encore à l'échec du Prince-Président et à la prochaine arrivée victorieuse des Insurgés : Vuillet a détourné et lu la missive par laquelle Eugène donnait à son père les dernières informations de Paris. Le stratagème de Vuillet était parfaitement au point, puisqu'il pouvait accomplir son détournement en toute impunité : "La crise que traversait le pays lui assurait l'impunité. Si les lettres éprouvaient quelque retard, si d'autres s'égarèrent même complètement, ce serait la faute de ces gueux de républicains, qui couraient la campagne et interrompaient les communications. La fermeture des portes l'avait un instant contrarié; mais il s'était entendu avec Roudier pour que les courriers pussent entrer et lui fussent apportés directement, sans passer par la mairie. Il n'avait, à la vérité, décacheté que quelques lettres, les bonnes, celles que son flair de sacristain lui avait désigné comme contenant des nouvelles utiles à connaître avant tout le monde. Il s'était ensuite contenté de garder dans un tiroir, pour être distribuées plus tard, celles qui pourraient donner l'éveil et lui enlever

le mérite d'avoir du courage, quand la ville entière tremblait. Le dévot personnage, en choisissant la direction des postes, avait singulièrement compris la situation" [p.320] Mais, si Vuillet s'avère un génie occasionnel de la politique moderne, en entrevoyant que le pouvoir est en effet largement fondé sur la maîtrise des moyens de communications, ses objectifs personnels ne sont nullement à la hauteur de son éclair de lucidité. Il dispose pendant les heures cruciales de la crise d'un instrument essentiel qui pourrait faire de lui un acteur central de l'action, et il est seul à posséder des informations qu'il pourrait, à tout le moins vendre très cher. Mais Vuillet qui est légitimiste et clérical ne se sent pas de taille à devenir bonapartiste; ce qui l'intéresse ce sont ses petites affaires de librairie, et, à côté d'un petit marchandage possible sur les informations politiques qu'il détient, on le sent surtout fasciné par l'univers des correspondances privées, avec la tentation visible du voyeurisme et du chantage : "il touchait à l'honneur des femmes, à la fortune des hommes, et il n'avait qu'à briser les cachets ... le cabinet du directeur des postes était un grand confessionnal". En fait, ses ambitions sont extrêmement modestes, à la mesure du personnage, totalement étriqué, que Zola l'anticlérical a visiblement construit comme une charge . Lorsque Félicité aura compris son stratagème et viendra lui reprendre, de force la lettre d'Eugène, elle sera elle-même surprise par la modicité de sa demande : "il confessa qu'il voulait avoir la clientèle du collègue. Autrefois c'était lui qui fournissait l'établissement de livres classiques. Mais on avait appris qu'il vendait, sous le manteau, des pornographies aux élèves, en si grande quantité que les pupitres débordaient de gravures et d'œuvres obscènes. A cette occasion il avait même failli passer en police correctionnelle. Depuis cette époque, il rêvait de rentrer en grâce auprès de l'administration..." [p.322]. Félicité ne voit évidemment aucune difficulté à lui promettre satisfaction contre son silence. Il devra n'ébruiter aucune nouvelle : "Il suffisait qu'il gardât les lettres et ne les distribuât que le lendemain" Du même coup, Félicité s'est approprié le stratagème de Vuillet à son propre profit : en posant l'interdit sur les courriers, elle détient l'exclusivité de l'information sur le succès du coup d'Etat à Paris. Elle en fera une arme terrible pour parachever sa victoire personnelle sur Pierre Rougon.

•Sicardot

Capitaine retraité appelé "commandant", père d'Angèle qui épouse en 1836 Aristide Rougon, Sicardot a la haute stature, les cicatrices et le teint de brique du vrai baroudeur. Vieux soldat de Napoléon, une

des plus glorieuses "ganaches" de la Grande Armée, c'est un personnage relativement stéréotypé : il incarne une certaine droiture morale et une réelle fermeté de caractère, mais sans grande capacité de réflexion et avec l'esprit buté qui caractérise le topos de la "tête brûlée" . Habitué du Salon jaune, hanté par la légende napoléonienne de sa jeunesse, Sicardot affiche ouvertement son bonapartisme, et travaille secrètement au côté de Pierre Rougon en faveur du coup d'Etat. Il symbolise le soutien inconditionnel d'une bonne partie de l'armée à Louis-Napoléon. Militaire de carrière, Sicardot est courageux et même téméraire : il propose de repousser militairement les 3000 insurgés à la tête d'une vingtaine de gardes nationaux. Il respecte totalement l'uniforme et le grade, est le défenseur du pouvoir en place. C'est ce respect absolu et instinctif des marques extérieures du pouvoir qui le pousse, contre toute prudence et toute chance de succès, à risquer sa vie lors de l'arrivée des insurgés devant la mairie (p.197), lorsque les républicains prétendent révoquer Garçonnet, le maire, ceint de son écharpe tricolore, en invoquant la légitimité constitutionnelle contre le pouvoir usurpé du coup d'Etat. Arrêté au soir de ce 7 décembre par les insurgés, il est emmené à Orchères puis à Sainte-Roure. Libéré par la troupe le 10, il rentre à Plassans et assiste au dîner triomphal des Rougon : c'est lui qui décore Pierre Rougon d'un ruban de satin pris dans les cheveux de Félicité. Il finira par se réconcilier avec son gendre Aristide en lui offrant l'argent nécessaire pour aller chercher fortune à Paris (*La Curée*). En fait, Sicardot ne gagne pas grand-chose dans l'épopée de Pierre Rougon à laquelle il n'a d'ailleurs rien compris; il ne se trouve dans le camp des vainqueurs que sous l'effet d'une illusion de jeunesse : trompé par les apparences comme une bonne partie des nostalgiques de premier Empire, il ne voit le coup d'Etat qu'à travers un mirage rétrospectif.

Les autres, ceux qui n'ont ni gagné ni perdu

Pour une troisième catégorie de personnages, l'action se solde par une sorte de retour à la case départ, sans réel déconvenue, mais sans succès non plus. Concernés ou non par le coup d'Etat, ils sont restés en marge de l'action, ou se sont trompé de camp, mais sans devenir de véritables adversaires, ou en sachant, le moment venu, tirer leur épingle du jeu.

Antoine Macquart

Né en 1789, fils d'Adélaïde Fouque et du contrebandier Macquart, Antoine Macquart est élevé sans éducation ni contrainte dans l'enclos des Fouque, entre son demi-frère Pierre Rougon et sa sœur Ursule. C'est un enfant solide et brutal mais qui se laisse dominer par son aîné Pierre. Dès sa seizième année il présente une évidente tendance à l'ivrognerie, héritée de son père et agrémenté, quant à son caractère, d'une sournoiserie native et d'un constante lâcheté qui, selon les principes de Zola, représentent les conséquences de l'hérédité nerveuse de sa mère. En 1809, il tire le mauvais numéro à la loterie de la conscription et doit rejoindre l'armée; il part avec la promesse d'être libéré de ses obligations militaires dès l'année suivante par son frère Pierre qui s'engage à lui acheter un homme. Celui-ci n'en fait rien, et Antoine n'est libéré qu'en 1815. Il rentre à Plassans pour apprendre que Pierre l'a spolié de l'héritage de sa mère : ses protestations ne rencontrent que le mépris. Vivant à la limite de la mendicité, et faisant honte aux Rougon, il reçoit de maigres subsides de Félicité contre la promesse de se ranger. Profondément fainéant il ne travaille que pour survivre, devient vaguement vannier et commence à se poser en républicain. Son engagement politique de plus en plus farouche est totalement guidé par sa volonté de vengeance contre les Rougon. En 1826, il épouse Joséphine Gavaudan, s'installe chez elle, cesse de travailler et lui fait trois enfants (Lisa, Gervaise et Jean) qu'il mettra au travail dès leur plus jeune âge pour améliorer l'ordinaire de sa vie oisive. Figure de véritable tyran domestique, Antoine Macquart combine toutes les tares imaginables et ne semble vivre, aux dépens des siens, que pour satisfaire ses vices et son désir de vengeance. Victime depuis l'enfance des injustices de sa famille et de la société, méprisé par les habitants de Plassans comme enfant illégitime et fils et paria, spolié par son demi-frère avec la complicité passive de sa mère, Antoine Macquart aurait pu devenir un symbole authentique de l'Injustice et représenter, en se rangeant dans le camp des républicains, une figure de revendication sociale chargée de légitimité. Mais c'est tout le contraire : ce damné de la terre est, du côté des démocrates, une canaille d'aussi belle envergure que son frère Pierre Rougon chez les conservateurs. Il est entièrement animé par la haine et une convoitise brutale des biens d'autrui : il incarne la figure diabolique de la démocratie et contribue, avec quelques autres "faux républicains" (comme Aristide Rougon) à nuancer fortement le manichéisme politique du récit qui a par ailleurs une visible tendance à pencher à gauche (mais avec pessimisme : les "bons républicains" sont destinés au massacre). Antoine Macquart partage beaucoup de points communs avec son frère

ennemi, mais à la différence de Pierre Rougon que le crime fait progresser vers la réussite, Antoine ne va que d'échec en échec. Veuf en 1850, et perdant ainsi son principal moyen de subsistance, il est aussitôt abandonné par ses trois enfants qui ne supportent plus d'être exploités et battus : sa nouvelle pauvreté ne fait qu'accroître sa fureur politique. Il ne lui reste qu'un allié dans la famille, le jeune Silvère Mouret qu'il tente d'endoctriner pour en faire un instrument de sa vengeance contre les Rougon. Sans y parvenir tout à fait, il installe dans l'esprit de Silvère un culte de la lutte armée qui sera bientôt fatal au jeune adolescent. Affilié à la principale société secrète de la région, Antoine Macquart, au moment du coup d'Etat, représente une des figures les plus en vue de l'insurrection. Loin de suivre les Insurgés dans leur marche incertaine, il profite de leur passage à Plassans pour s'emparer personnellement de la mairie avec l'espoir de s'y installer comme maire républicain et de se venger prochainement de son frère. Surpris, au milieu de ses rêves de pouvoir, par Pierre Rougon qui vient l'arrêter avec ses quarante bourgeois, il offre ainsi à son pire ennemi l'occasion de sa première victoire. Comprenant que le succès des insurgés est loin d'être assuré, il accepte le marché que lui propose Félicité : sa liberté contre une trahison. Moyennant mille francs, il organise un simulacre de reprise pacifique de la mairie avec ses amis républicains de Plassans, les conduisant sans scrupule à une mort certaine. Principal responsable du guet-apens qui fera la fortune de Félicité et de Rougon, Antoine Macquart incarne la figure d'une trahison absolue qui arrive à se trahir soi-même : il trahit à la fois les autres (ses compagnons républicains), son image publique (chef de file démocrate) et ce qui faisait l'essentiel de sa subjectivité (sa haine des Rougon). Le crime accompli, Macquart reçoit le prix du sang et quitte la France contre la promesse que lui fait Pierre Rougon de lui trouver une bonne place dans l'administration à son retour. Sans avoir rien gagné de substantiel, Antoine est loin d'avoir tout perdu. Son avenir est même assuré. Dans *La Conquête de Plassans*, il deviendra en effet directeur de l'asile des Tulettes où sa mère est enfermée comme folle. Totalement alcoolique, il ne disparaîtra comme son frère ennemi que fort âgé, à quatre-vingt quatre ans, dans le dernier roman du cycle, *Le Docteur Pascal*.

Aristide Rougon (dit Saccard)

Né en 1815, fils de Pierre Rougon et de Félicité Puech, Aristide, d'un point de vue héréditaire manifeste une prédominance morale du père et une ressemblance physique de la mère. Petit, la mine

chafouine, dénué de scrupule il aime fondamentalement l'argent comme son frère Eugène adore le pouvoir. Envoyé à Paris pour faire son droit, il y vit dans une complète oisiveté. En 1836 il se laisse marier à Angèle Sicardot, la fille du "commandant". Fainéant, il finit quand même en 1840 par prendre un petit emploi à la Préfecture et y vivote dix ans. Figure du pur opportunisme, à la veille des événements de 1848, il cherche à se vendre aussi cher que possible au parti qui lui paraît le mieux placé. Sans la moindre conviction, et par pur calcul, il se rapproche des démocrates qui sont au pouvoir et devient journaliste, responsable du périodique républicain *l'Indépendant* (jolie antiphrase pour une girouette) avec le projet de faire aux réactionnaires une guerre acharnée dont il espère bien être rapidement récompensé, mais ce qui l'installe dans la position inconfortable de devoir attaquer le salon jaune, c'est à dire ses parents. Les succès de la réaction l'inquiète, et il serait bien tenté de suivre les conseils de sa mère qui lui intime l'ordre de rejoindre la réaction, mais il craint un succès des insurgés tout en ayant peur, si la droite l'emporte, de continuer à se compromettre avec ses articles favorables aux démocrates. Devant les événements de Plassans qu'il ne comprend pas, il en arrive à une comédie dérisoire : il simule un accident de la main qui lui interdirait d'écrire. Figure de l'absolu versatilité politique, de l'opportunisme et de l'indécision totale, Aristide n'est pas un personnage accompli : son destin est devant lui, il n'est encore que l'esquisse de lui-même. Il finit par se convertir au bonapartisme le lendemain du guet-apens, à un moment où plus aucun doute n'est permis sur le succès de ses parents. Comme une sorte de Saint Thomas cynique mettant les doigts dans la blessure des Christ républicains (la métaphore est quasi explicite), plein de méfiance à l'égard de tout et de tous, il ne croit que ce qu'il voit. Il n'enlève définitivement son faux bandage que pour examiner les morts, plonger les mains dans le sang de ses anciens amis républicains assassinés par ses parents. Véritable figure de hyène et de profanateur, Aristide, plus lent que son frère Eugène, ne fait qu'entrer dans la carrière de la cruauté, mais avec un profil nettement dessiné de charognard qui ne connaît pas encore sa véritable nature : "Comme on enlevait les cadavres, Aristide vint les flairer. Il les regarda sur tous les sens, humant l'air, interrogeant les visages. Il avait la mine sèche, les yeux clairs. De sa main, la veille emmaillottée, libre à cette heure, il souleva la blouse d'un des morts, pour mieux voir sa blessure. Cet examen parut le convaincre, lui ôter un doute. Il serra les lèvres, resta là un moment sans dire un mot, puis se retira pour aller presser la distribution de *l'Indépendant*, dans laquelle il avait mis un grand article. Le long des maisons, il se rappelait ce mot de sa mère : "Tu verras demain!" Il avait

vu, c'était très fort; ça l'épouvantait même un peu." [p.353]. Son épouvante est de courte durée, et sans agir d'aucune façon dans le récit, Aristide parvient à tuer par son immobilisme même : il assiste sans broncher à l'assassinat de son jeune cousin Silvère par le gendarme Rengade. Au dîner triomphal, auquel il assiste le soir, chez ses parents, pour confirmer son passage au bonapartisme, un peu éméché, il confie à sa mère : "Vous comprenez, je n'ai rien dit.... Tant pis pour lui, aussi! J'ai bien fait. C'est un bon débarras" (...) Aristide, comme son père, comme sa mère, avait son cadavre. (...) Ce fut comme un dernier souffle d'effroi qui courut entre les Rougon, au milieu des éclats et des chaudes gaietés de la table". Aristide est néanmoins attablé : il fera partie de ceux qui feront leur fortune grâce à l'Empire, mais il ne se révélera que beaucoup plus tard, dans *L'Argent*, en constituant un immense empire financier. Fidèle, si l'on peut dire, à sa profonde versatilité et à son indéfectible opportunisme, on le retrouvera dans *Le Docteur Pascal*, après la chute de l'Empire, en 1872, revenu à son métier de journaliste et à ses opinions républicaines, comme directeur de *L'Epoque*.

Les habitués du Salon jaune et les notabilités de Plassans : A l'exception de Peirotte qui s'est fait tuer et Granoux qui récolte l'espoir d'une décoration (il espère que Rougon demandera pour lui la légion d'honneur), l'action du roman se solde par un résultat absolument nul pour la plupart des notabilités de Plassans et notamment pour les habitués du Salon jaune qui se trouvaient pourtant au cœur du dispositif politique. Figure de la pure usurpation et du népotisme le plus caractérisé, le nouveau pouvoir ne récompense que ses agents personnels, ne laissant aux autres forces de la réaction que le bénéfice de ne pas être inquiété. Après le guet-apens et le spectacle des cadavres en pleine rue, la majorité des bourgeois de la commission municipale se trouve d'ailleurs dans un tel état de choc que l'arrivée de l'armée constitue pour eux une récompense largement suffisante. Le maire Garçonnet offre un dîner aux officiers et aux nouvelles autorités : c'est la figure du ralliement immédiate de l'administration réactionnaire au coup d'Etat. Dans toute l'affaire Garçonnet ne gagne que son maintien à la mairie, ce dont Rougon se gausse puisque la fonction ne lui rapporte aucun bénéfice financier. Rougon est dans le vrai : avec le nouveau parti au pouvoir, c'est l'argent, et l'argent seul, en tant qu'équivalent abstrait, qui est devenu le véritable enjeu. En ce sens, la bourgeoisie de Plassans, sans récolter aucun bénéfice immédiat, sort tout de même gagnante de toutes ces péripéties : l'ordre règne, les affaires vont pouvoir reprendre, on en a terminé avec les menaces démocratiques si

dommageables au commerce. Quant au marquis de Carnavant qui, sans représenter la noblesse, n'appartient pas non plus à la bourgeoisie, il constitue un cas particulier qui mérite d'être étudié en détail.

Le marquis de Carnavant : Le marquis de Carnavant est, dans le roman, un personnage discret dont l'importance est pourtant absolument essentielle sur la question des figures du pouvoir. Sans qu'il y paraisse, c'est lui qui contrôle toute l'action qui va se dérouler à Plassans : il pilote les opérations, à couvert, par l'intermédiaire du Salon jaune, structure de pouvoir dominée secrètement par Félicité qui manipule à son tour son mari, Pierre Rougon, chargé de prendre le pouvoir en manipulant lui-même l'opinion de Plassans : bref, une pyramide d'agissements secrets et de trafic d'influences au sommet de laquelle se trouve Carnavant. Mais cette alliance entre le marquis et les Rougon resterait socialement inexplicable si Carnavant n'était pas un aristocrate pauvre et marginalisé (à son niveau, aussi frustré que Pierre et Félicité) et surtout s'il n'y avait pas, entre lui et Félicité, une complicité fondamentale : celle d'une relation père-fille.

Figure de la tentative de réaction légitimiste. Carnavant est un noble ruiné : "On racontait que les femmes lui avaient dévoré les débris d'une fortune déjà fort entamée par son père au temps de l'émigration. Il avait d'ailleurs sa pauvreté de fort bonne grâce. Recueilli par un de ses parents, le comte de Valqueyras, il vit en parasite, mangeant à la table du comte, habitant un étroit logement situé sous les combles de son hôtel." [p.107]. A la différence des nobles nantis du quartier Saint-Marc, qui, devant les événements de 1848, se font les plus discrets possibles et ont choisi l'immobilisme total, Carnavant qui n'a, comme les Rougon, pas grand chose à perdre, se lance dans la bataille politique. Dans les premiers temps, son idée est de travailler à un retour au pouvoir des Bourbons, la branche légitime étant la seule à pouvoir redorer rapidement son blason : "Ce petit homme remuant, qui avait tout à gagner au retour de ses rois légitimes, s'occupa au triomphe de leur cause." [p.107]. Il a soixante-quinze ans et il n'agit pas seulement pour lui, mais aussi pour Félicité, sa fille naturelle, à qui il voudrait pouvoir léguer un héritage : "Petite, disait-il souvent en tapotant les joues de Félicité, si jamais Henri V me rend une fortune, je te ferai mon héritière." [p.107] C'est cet espoir, beaucoup plus que la fibre filiale, qui pousse d'ailleurs Félicité à entrer dans les vues du marquis : "Souvent le marquis s'était plaint amèrement de ne pouvoir lui venir en aide. Nul doute qu'il ne se conduisît en

père à son égard, le jour où il serait puissant." [p.107]. C'est donc avec l'accord de Félicité (chargée de convaincre son mari) que le marquis crée le "Salon jaune" : "Il lui fallait un centre d'opération. Son parent, M. de Valqueyras, lui ayant défendu d'introduire des affiliés dans son hôtel, il avait choisi le salon jaune de Félicité." [p.108]. A cette époque, les Rougon, purs échos du marquis, sont légitimistes, et expliquent même leur pauvreté comme l'effet de la politique désastreuse de Louis-Philippe et de l'Orléanisme. Le marquis utilise Pierre Rougon comme paravent, lui soufflant la marche à suivre pour les réunions du salon jaune, et le transformant en un agent efficace de la propagande légitimiste dans le vieux quartier auprès de l'opinion populaire. Son but est de regrouper chez les Rougon toutes les tendances conservatrices et anti-républicaines, en les faisant doucement évoluer vers le légitimisme qui peut compter sur le soutien inconditionnel et actif du clergé. Conformément à cette logique, Carnavant introduit au salon jaune le triste Vuillet, homme en lui-même sans intérêt, mais dont le journal, *la Gazette de Plassans*, constitue un moyen d'action non négligeable : "Cet homme illettré dont l'orthographe était douteuse, rédigeait lui-même les articles de *la Gazette* avec une humilité et un fiel qui lui tenaient lieu de talent. Aussi le marquis, en se mettant en campagne, avait-il été frappé du parti qu'il pourrait tirer de cette figure plate de sacristain, de cette plume grossière et intéressée. Depuis février, les articles de *la Gazette* contenaient moins de fautes; le marquis les revoyait." [p.110]. La structure de conquête du pouvoir mise en place par Carnavant porte ses fruits, le salon jaune qu'il dirige en sous-main devient puissant, et rassuré par les victoires de la réaction cléricale, le marquis continue à espérer dans le retour des Bourbons. Il tient tout en main, et avec assez de diplomatie pour neutraliser les risques de frictions entre les diverses sensibilités politiques du salon jaune, notamment en s'attirant la sympathie de Sicardot le bonapartiste. Carnavant dispose de l'appui du clergé et, c'est du moins ce qu'il laisse accroire, possède probablement des appuis importants à Paris dans les milieux légitimiste du faubourg Saint-Germain. En tout cas il sait utiliser "la puissance de l'inconnu", figure majeure de l'illusionnisme politique : "Il était l'âme du groupe. Il commandait au nom de personnages inconnus, dont il ne livrait jamais les noms. "Ils veulent ceci, ils ne veulent pas cela " disait-il. Ces dieux cachés, veillant aux destinées de Plassans du fond de leur nuage, sans paraître se mêler directement des affaires publiques, devaient être certains prêtres, les grands politiques du pays. Quand le marquis prononçait cet "ils" mystérieux, qui inspirait à l'assemblée un merveilleux respect, Vuillet confessait par une attitude béate qu'il les connaissait parfaitement." [p.110-111]

Trahison politique : du légitimisme au bonapartisme : Le marquis a beau tenir toute la structure en main, son combat politique pour le légitimisme est sans espoir, il l'entrevoit dès 1849 après l'expédition de Rome qui a rallié une partie des conservateurs catholiques au Prince-Président. De son côté, sa plus fidèle alliée, Félicité se laisse convaincre par son mari Pierre Rougon qu'il ne faut plus travailler dans le sens du marquis, mais en suivant les instructions d'Eugène qui leur promet des bénéfices beaucoup plus directs qu'un hypothétique héritage : un poste de receveur à vingt mille francs, qu'il n'y aura à partager avec personne [p.118-119]. A partir de cet instant, Félicité, sans en savoir plus sur le contrat secret entre son mari et son fils, et sans en connaître les orientations politiques, s'enthousiasme pour le nouveau programme et abandonne sans regret les projets du marquis [p.120]. Celui-ci, qui ne manque pas de pénétration s'en aperçoit tout en étant l'un des premiers à flairer le succès probable de Bonaparte. Il croit que les nouvelles orientations du salon jaune sont le fait de Félicité, alors qu'elle-même ignore encore tout du projet de coup d'Etat, et c'est lui qui lui ouvrira les yeux sur la cause pour laquelle Pierre Rougon travaille en secret : "Vrai, je souhaite de tout mon cœur que les Bonaparte vous donnent ce que j'aurais demandé pour toi aux Bourbons. (...) J'en fais mon deuil, petite. Je suis un vieux bonhomme fini et enterré. C'est pour toi d'ailleurs que je travaillais. Puisque tu as su trouver sans moi le bon chemin, je me consolerais en te voyant triompher de ma défaite" [p.126]. Le marquis propose à Félicité ses services, à titre tout à fait désintéressé maintenant : "Je suis prêt à vous aider secrètement" [p.125], "Viens à moi si tu es embarrassée. (...) Bast! je puis bien trahir un peu moi aussi. (...) Vois-tu, petite, le grand art en politique consiste à avoir deux bons yeux, quand les autres sont aveugles. Tu as toutes ces belles cartes dans ton jeu." [p.126]. Pour le succès de sa fille naturelle qui venait elle-même de le trahir, Carnavant, qui n'a plus rien à espérer de sa classe, se déclare donc prêt à trahir les Bourbons. Sa fille est une bâtarde, lui est un parasite, et l'Histoire elle-même semble vouloir verser dans le sens d'un pouvoir illégitime fondé sur l'usurpation. La trahison de Carnavant est l'effet d'un profond scepticisme.

Leçon de politique pragmatique : Machiavel à Plassans : Félicité ne tardera pas à se souvenir des propositions du marquis. En 1851, toujours incertaine sur la marche des événements et inquiète d'être laissée à l'écart des manœuvres de son mari et de son fils Eugène, elle reçoit de Carnavant des messages sibyllins semblant indiquer que le moment de rupture est imminent : "Allons petite, le fruit est mûr... Mais il faut vous rendre utile." Félicité sait bien que Pierre Rougon y travaille, mais sans

recul, en suivant aveuglément les prescriptions d'Eugène. Félicité a besoin de comprendre, et, peu confiante dans les talents de son mari, elle commence à se persuader qu'elle doit reprendre elle-même tout en main. C'est à ce point initial de l'action, en novembre 1851, qu'elle demande au marquis son avis sur la situation. Leur conversation est certainement un moment-clef de l'intrigue : en une page, Carnavant, visiblement inspiré par Machiavel, va lui faire un véritable cours de théorie politique appliquée qui fournira à Félicité non seulement une vision claire des enjeux et de la grande alternative qui commande l'action, mais un scénario complet des objectifs et des moyens à mettre en œuvre, jusqu'au principe même du "bain de sang" qui deviendra le "guet-apens" : "Tout dépend des événements (...). Si le département reste calme, si quelque insurrection ne vient pas effrayer Plassans, il vous sera difficile de vous mettre en vue et de rendre des services au gouvernement nouveau. Je vous conseille alors de rester chez vous et d'attendre en paix les bienfaits de votre fils Eugène. Mais si le peuple se lève et que nos braves bourgeois se croient menacés, il y aura un bien joli rôle à jouer... Ton mari est un peu épais...—Oh! dit Félicité, je me charge de l'assouplir...Pensez-vous que le département se révolte? —C'est chose certaine, selon moi. Plassans ne bougera peut-être pas; la réaction y a triomphé trop largement. Mais les villes voisines, les bourgades et les campagnes surtout, sont travaillées depuis longtemps par des sociétés secrètes et appartiennent au parti républicain avancé. Qu'un coup d'Etat éclate, et l'on entendra le tocsin dans toute la contrée, des forêts de la Sille au plateau de Sainte-Roure." Félicité se recueillit. "Ainsi, reprit-elle, vous pensez qu'une insurrection est nécessaire pour assurer notre fortune? —C'est mon avis", répondit M. de Carnavant. Et il ajouta avec un sourire légèrement ironique : "On ne fonde une nouvelle dynastie que dans une bagarre. Le sang est un bon engrais. Il sera beau que les Rougon, comme certaines illustres familles, datent d'un massacre" [p.132]

Carnavant donne donc à Félicité les moyens de reprendre le contrôle des opérations en lui conseillant d'ailleurs explicitement d' "assouplir" Pierre Rougon ou mieux de s'y substituer. Il lui fournit surtout un point essentiel d'analyse dont la compréhension va permettre à Félicité de dominer la situation d'un bout à l'autre de la crise : la contradiction fondamentale entre le succès du salon jaune qui a assuré la toute-puissance de la réaction à Plassans en ne laissant quasiment plus aucune place aux démocrates, et la nécessité de troubles importants dans la ville, seuls susceptibles de permettre aux Rougon de se mettre en vue et de se rendre utiles. Cette analyse contient le principe des deux actions majeures de

Pierre Rougon, qui n'agira qu'entièrement sous l'influence par Félicité : la prise de la mairie occupé par Macquart et le guet-apens. Jusqu'au bout Carnavant aidera Félicité à emporter la partie, mais, bien qu'il lui ait lui-même insufflé l'idée d'un massacre fondateur de dynastie, la cruauté de ce milieu de petits bourgeois obsédés par l'argent, finit par le dégoûter, et il se fera excuser pour le dîner triomphal qui, dans les dernières pages, marquent le succès complet des Rougon. Exclu des bénéfices de l'action, et assez mal vu du nouveau pouvoir pour ses menées légitimistes, il part se faire oublier dans le domaine de Corbière.

Pascal Rougon : Né en 1813, Fils de Pierre Rougon et de Félicité Puech, Pascal est aussi extérieur au complot de ses parents et aux péripéties de Plassans qu'il est étranger à leur lignée : c'est une exception dans la fatalité héréditaire Grand, la physionomie douce et sévère, il manifeste une droiture d'esprit, une passion de l'étude et de la recherche, une modestie et un désintéressement qui contrastent violemment avec les agissements de tous les autres membres de sa famille. Après d'excellentes études de médecine à Paris, il s'installe à Plassans pour s'y consacrer à la recherche en toute tranquillité. Sans être riche il fait partie des notable et habite la ville neuve, mais il soigne les pauvres gratuitement et mesure ses honoraires à la fortune de ses clients. En 1848, les événements le laissent totalement indifférent, mais sans prendre parti, son cœur ira plutôt vers les insurgés partisans de la légitimité démocratique. Il cède un moment aux instances de sa mère qui cherche à l'attirer dans son Salon jaune mais ne s'y rend que pour observer l'imbécillité bestiale des physionomies. Le 7 décembre, il suit les Insurgés pour leur apporter son secours médical et constate la mort de Miette puis celle de Silvère. Protégé par son statut de médecin, il n'est pas inquiété par l'armée et retourne s'enfermer dans ses chères études. Il soigne son aïeule Adélaïde et lui remet la carabine de Macquart que Silvère lui avait emprunté pour partir au combat. Assistant impuissant à la dernière crise de tante Dide, il prédit son destin : elle mourra folle comme son père dans un asile d'aliéné. Figure de pure neutralité bienveillante, Pascal Rougon n'est pas un personnage à part entière; d'un côté il symbolise une certaine focalisation extérieure qui ressemble fort à celle du romancier; mais d'un autre côté, il côtoie le crime sans se prononcer, en stricte observateur. Absolument extérieur à toute problématique du pouvoir, y compris du pouvoir scientifique qu'il n'exerce nullement pour agir sur son environnement, le docteur Pascal est a-politique. Sa position est simplement morale, et encore tout extérieurement car elle ne l'engage pas jusqu'à une véritable prise de position dans le champ des

conflits. Ses recherches sur l'hérédité lui permettent, dans les dernières pages du roman, d'ouvrir le récit sur l'avenir du cycle romanesque, dont il constituera lui-même, comme on le sait, l'ultime conclusion dans le roman qui porte son nom : "il crut entrevoir un instant, comme au milieu d'un éclair, l'avenir des Rougon-Macquart, une meute d'appétits lâchés et assouvis, dans un flamboiement d'or et de sang." [p.366]